

40 PAGES

de bonne lecture

5^c
LE NUMERO
EQUIVALANT A

120 PAGES

d'un Magazine in octavo
DE 15c, 20c ET 25c.

Le Monde Illustré
Album Universel



Mon chéri ! D'après le tableau de M. GOODMAN



LE
Corset
D. et A.

vous donnera satisfaction sur tous les points, comme corset chic et confortable. Il a le confort au suprême degré, la mode, l'élégance, etc., sa forme unique fait ressortir la gracieté et le bon goût de celle qui le porte.

Vous vous y sentez habituée en le mettant à votre taille. Portez un corset "D. et A." jusqu'à ce qu'il soit en haillons, et il gardera toujours sa forme.

Demandez à votre marchand de vous montrer le corset "D. et A.", et rendez-vous compte de sa qualité. — Prix: \$2.25.

Autres qualités: \$1.00 à \$3.50.

Le rire

Il y a plusieurs manières de rire. Il y a un rire qui est un signe de bonne santé, et un rire nerveux qui est une maladie. Ne pas rire du tout est aussi un signe de mauvaise santé, sinon une marque de lourdeur d'esprit.

Ne peuvent rire bien que les personnes qui sont bien portantes. Etes-vous devenue si sérieuse et grave que vous en êtes rendue à envier les francs éclats de rire de celles qui vous entourent?

Si vous en êtes rendu là, il est temps de chercher ce qui a détruit le rire chez vous; ce doit être une raison de santé. Pour pouvoir jouir du rire, chasser ce qu'il y a d'hypochondriaque dans votre nature, il faut donner à votre sang sa pression normale, afin qu'il circule également dans tous vos organes, qu'il anime à la fois votre cerveau et vos muscles, votre estomac et votre cœur.

Pour en arriver à ce but, vous n'avez qu'à prendre du

Vin St-Michel

Le traitement est facile, agréable et peu coûteux. Vous avez tort de tarder à l'essayer.

Le VIN SAINT-MICHEL est en vente dans toutes les pharmacies et les débits de vins.



Boivin, Wilson & Cie, Montréal, - Dépositaires.

"Belmont Retreat"



Pour la Guérison de l'Ivrognerie

DOCTEUR MACKAY

Boite Postale 201
Québec, Qué.

QUEBEC,
Canada

LE "MONTREAL"

De Niagara à la Mer

Paquebots palais rapides de Toronto jusqu'aux Mille-Iles. Montréal, Québec, Murray Bay, Tadoussac et points sur la fameuse rivière Saguenay.

Le voyage sur la rivière Saguenay est enchanteur et unique

Ecrivez pour plus amples informations à

THOS. HENRY,
Gérant du Traffic, **MONTREAL**

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de E. Mackay, Boîte postale 758, Montréal.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LE MONDE ILLUSTRÉ

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal, par
E. MACKAY, Editeur-Propriétaire.

L'Honorable G. A. NANTEL, Directeur de la Rédaction.

51, rue Sainte-Catherine-Ouest.

Téléphone EST 4415

Coin de la rue St-Urbain

PRIX DE LA REVUE

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawai et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

LE CANADA PITTORESQUE



Au parc National Algonquin, d'Ontario: Un campement sur les bords du lac "Smoke." Ligne du G. T. R.



Au parc National Algonquin, d'Ontario: "Burnt Lake." Ligne du G. T. R.

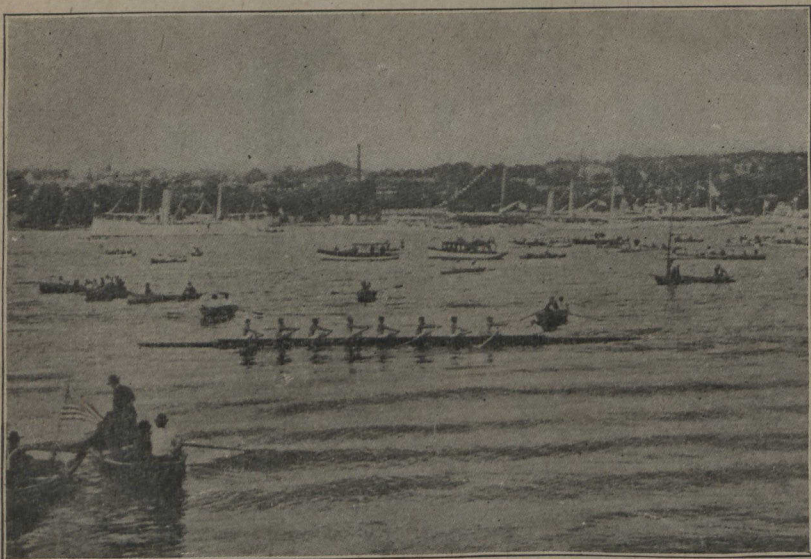
NOS GRAVURES D'ACTUALITÉ



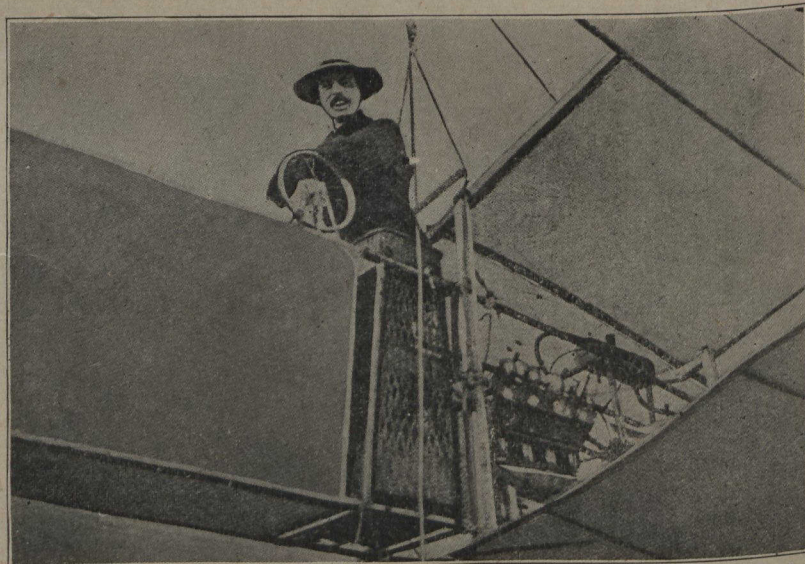
EN RUSSIE : Les troubles. — Combat au village de Lebedin entre Cosaques et Paysans.



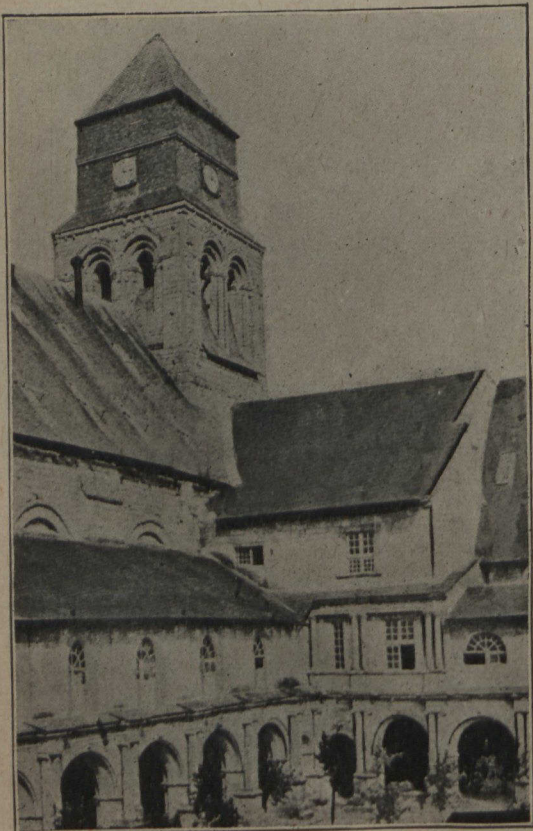
EN FRANCE : Les fêtes franco-anglaises de Saint-Brieuc.—La cérémonie Celtique dans le parc de la Préfecture.— Mlle Maud Parsons chantant un hymne Celtique.



AUX ETATS-UNIS : Les régates de Poughkeepsie.—Arrivée de la course.



EN FRANCE—M. Santos Dumont dans la nacelle de son nouvel aviateur.



L'abbaye de Fontevault, où se trouvent les tombeaux réclamés par l'Angleterre.



Monument élevé au sculpteur français Bartholdi.



Notre distingué collaborateur le Chanoine d'Agrigente, V.C. (Voir la biographie page 577)

Voir le texte se rapportant à ces gravures, à la page 595 de ce numéro de "l'Album Universel"

Sommaire du N° 1166, du
1^{er} septembre 1906

Planches hors texte: Le Canada pittoresque — Nos gravures d'actualité — Choses d'Europe — Plaidoyer pour Montréal, par l'hon. G. A. Nantel — Propos de Montréalais — Echos d'Amérique — Nouvelle inédite: L'escompte du bonheur, par L. d'Ornano — Causerie scientifique: Des mains longues de cent lieues — Biographie de M. le chanoine d'Agrigente — A travers la mode — La vie au foyer — Pour nos jeunes amis — Feuilletons: Le lac Ontario, par F. Cooper — Sans famille, par H. Malot — Musique: chant: Bonjour Suzon, paroles d'A. de Musset, mélodie d'A. Gailhard — Marche espagnole: Esmeralda, par L. Gallini — Deux pages humoristiques — Le mois de septembre, par M. le chanoine d'Agrigente — A travers le Canada — Nouvelle: Le baiser, par Gustave Guesviller — Instruction sur les soins à donner aux noyés, méthode Laborde — Texte se rapportant à nos illustrations d'actualité — Pourquoi la Douma fut dissoute — Poésies — Variétés, etc., etc.

Choses d'Europe

En Angleterre

La rencontre des deux souverains à Friedrichsof paraît avoir calmé les nerfs de la population allemande et n'avoir que peu changé les dispositions du peuple anglais vis-à-vis le grand rival d'aujourd'hui qui sera, d'après les prévisions les plus probables, l'ennemi de demain.

Les souverains de l'empire britannique et de l'empire allemand sont bien, à l'heure présente, les arbitres du monde civilisé. Ils admettent comme collègue ou collaborateur, quand l'un ne saurait agir sans porter ombrage à l'autre, le président des Etats-Unis, mais ce dernier n'est pas encore traité en partenaire régulier aux différentes parties qui s'engagent et dont l'enjeu est la paix, armée ou non, du monde entier. La Russie et la France ne sont plus — pour le moment au moins et aussi longtemps qu'elles n'auront pas la tranquillité chez elles, — que des joueurs silencieux et passifs qui n'ont à parler qu'en dernier lieu et si on leur demande leur avis. Ce sont des arbitres et non des arbitres. Voilà pourquoi le moindre mouvement des deux Grands Monarques tient le monde en suspens et concentre toutes les attentions de la diplomatie.

Le roi Edouard VII est incontestablement reconnu comme supérieur à tous les points de vue à son neveu l'irrépressible indiscret que l'on dénommait dernièrement l'impérial reporter allemand. L'incident franco-marocain, jugé à Algésiras plus encore au désavantage du Kaiser et de l'amour-propre allemand qu'à l'avantage de la France, avait mis notre roi au pire avec l'orgueil teutonique et, après s'être refusé à la rencontre de l'an dernier, il sentait bien qu'il se devait et qu'il devait à ses sujets, de faire quelque chose pour ramener la bonne entente — apparente au moins — entre les deux grands peuples qui sont la force dominante du jour.

De là la dernière entrevue qui produit exactement les résultats d'apaisement attendus. Sur les bords du Rhin comme sur les rives de la Tamise on marque partout la plus grande satisfaction de la conduite des deux souverains qui se sont embrassés comme des frères et ont traité de grosses questions politiques devant des états-majors divers et nombreux, ce qui est moins rassurant, car si les deux souverains eussent eu à jeter les bases d'une entente cordiale, vraie et profonde, ils ne l'auraient pas dit à toutes les oreilles qui pouvaient les entendre.

* * *

La préoccupation du moment autrement grande que celle que peut créer la rencontre des deux souverains anglais et allemand, est celle de la limitation des armements.

L'Angleterre a posé très carrément la question à la Haye et comme preuve de sa bonne foi, les journaux anglais citent le fait que le budget de Westminster va rogner sur la construction de nouveaux cuirassés que l'on avait mise dans le programme de 1907. C'était un "hint" ou avertissement à l'Allemagne qui avait décidé de mettre sa flotte sur un pied de rivalité imposant à côté de la flotte anglaise

De là, si on s'en souvient, les manifestations très accentuées de la mauvaise humeur de messieurs les Anglais. Et de là aussi, ajoutent les gazettes teutonnes, le désir si vif de la politique anglaise de faire limiter ou arrêter les armements par la conférence internationale de la Haye. L'Angleterre n'ayant rien à craindre sur mer, désire que les autres nations en restent là de leurs armements maritimes, mais parlerait-elle sur le même ton si elle avait nécessairement à ajouter quelques unités à sa marine militaire.

Si l'Angleterre insiste sur la limitation des armements et si l'Allemagne persiste à compléter sa flotte on se demande ce qui pourrait bien sortir de ce double entêtement. C'est là qu'est le point noir dans l'horizon du continent européen.

Voici comment M. André Mevil, collaborateur de "l'Echo de Paris", des plus qualifiés pour juger ces questions, parle de cette situation :

"Nous avons été les premiers, en ce journal, à signaler l'importance de la partie du discours prononcé au congrès interparlementaire par sir Henry Campbell Bannerman touchant la limitation des armements. Comme je l'ai dit, les paroles de sir Henry devaient retenir l'attention, parce qu'elles concordaient avec certaines rumeurs circulant depuis quelque temps dans les milieux autorisés et représentant l'Angleterre comme devant se faire, au prochain congrès de la Haye, la véritable instigatrice d'une proposition de limitation des armements.

Depuis la séance d'hier à la Chambre des Communes, il n'y a plus de doutes à avoir sur les intentions du gouvernement britannique. L'Angleterre posera à la Haye, avec toute la netteté désirable, la question de limitation des armements.

Tout le monde sait, a dit le sous-secrétaire d'Etat de l'Amirauté, sir Robertson, qu'une nouvelle conférence internationale se réunira bientôt. Un des principaux objets de cette réunion sera de provoquer un mouvement international en faveur de la réduction des armements. Le gouvernement se propose donc, pour l'année fiscale 1907-1908, de mettre en chantier deux cuirassés au lieu de quatre, comme cela avait été fixé précédemment, avec la réserve que, si le congrès de la Haye échoue sur la question de la limitation des armements, un troisième cuirassé sera construit.

Quant aux crédits affectés aux nouvelles constructions, ils seront si faibles que le commencement de la mise en chantier des nouveaux navires sera impossible avant une époque avancée de l'année financière, ce qui fera ainsi ressortir, aux yeux des congressistes de la Haye, la bonne foi de l'Angleterre dans le désir manifesté par elle de limiter les armements.

Par une curieuse coïncidence, un journal allemand, la "Germania", organe du centre catholique, annonçait, il y a deux jours, qu'il était possible qu'on soumit en automne, au Reichstag, un nouveau projet d'accroissement de la flotte. D'après le même journal, on ferait en ce moment, près l'empereur, de gros efforts pour le convaincre de la nécessité d'accroître rapidement la flotte.

Si cette information est l'expression exacte de la vérité, c'est-à-dire si, devant la volonté de l'Angleterre de limiter ses constructions navales, l'Allemagne oppose sa volonté, non moins arrêtée, d'étendre considérablement les siennes, nous allons vers un conflit d'une gravité exceptionnelle, dont personne ne peut encore prévoir les conséquences.

Maintenant, je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que la question de la limitation des armements occupe fort, en ce moment, la politique internationale. Depuis hier, elle est entrée dans une phase active. En France, il est bon que l'opinion publique ne s'y trompe pas".

En France

Tout compte tiré, l'application de la loi des retraites en faveur des vieillards et des invalides prête plutôt au ridicule qu'à tout autre chose. Il résulte, de prime abord, que chaque bénéficiaire en tâterait pour 5 francs par mois de ces bons petits fours que la fraternité républicaine avait promis aux électeurs, avant la dernière élection, pour les consoler de l'expulsion des Petites Soeurs de la Charité et du départ des Religieux hospitaliers, qui distribuaient infiniment plus de secours, dans toute leur indigence, que l'omnipotent et richissime Etat pourra le faire avec tous ses milliards.

Nous n'avons pas besoin de dire l'indignation des électeurs trompés par tous les candidats, devenus députés, de la république. 5 francs par mois, 100 sous, même pour un vieillard indigent, c'est trop peu quand il s'agit de manger pendant tout un mois et qu'on a fait entendre à ses fils, à ses gendres, à ses neveux électeurs, que le gouvernement paternel allait combler à jamais ses vieux jours de bon vin et de bon pain.

Il y a protestation générale contre la mesquinerie du gouvernement et les délégations de partout se succèdent pour le forcer à s'exécuter dans de plus hauts prix. M. Poincaré, ministre des finances, est réduit aux abois; malgré tout son bon vouloir à l'endroit des indigents de toutes sortes, et comme il manque 300,000,000 de francs à l'équilibre de son budget, — d'après M. Harduin du "Matin" — il ne peut que doubler le crédit ce qui ferait 10 francs par tête de vieillard assisté!

Vraiment les Petites Soeurs faisaient mieux que cela et ne coûtaient rien à l'Etat. Il est vrai qu'elles demandaient au nom de Dieu et de la charité pendant que les pauvres de tout calibre, les vrais comme les faux, reçoivent au nom de l'Etat — dont les ressources sont fort limitées après qu'on a pourvu à l'entretien des grosses légumes, — et au nom de la solidarité qui n'est pas, que nous sachions, et qui ne sera jamais une vertu théologale, surtout parmi les tenants de la 3^{ème} République.

* * *

L'Encyclique du Souverain-Pontife règle, pour le moment, la situation des catholiques, mais on croit dans les meilleurs quartiers, qu'elle ne termine pas la cause. Il reste quatre mois d'ici à ce que la loi de séparation prenne effet quant à la formation des associations cultuelles et d'ici à ce temps on croit que d'un côté ou de l'autre, peut-être des deux côtés ensemble s'ils arrivent à un rapprochement, l'Etat et l'Eglise trouveraient un "modus vivendi" qui éloignerait la guerre religieuse.

C'est l'opinion du "Standard" de Londres qui jouit d'une grande réputation d'impartialité et de modération. "Il est difficile, dit-il, de croire que l'Encyclique renferme le dernier mot sur la politique du pape. Considérant l'opposition que les radicaux comme Clémenceau ont faite à la loi parce qu'ils la trouvaient trop favorable aux catholiques, le Vatican peut difficilement espérer obtenir d'autres concessions du gouvernement français et il est difficile de voir ce que l'on peut attendre d'une politique d'intransigeance absolue. L'Encyclique est peut être un ballon d'essai. Il reste encore quatre mois pour que la loi prenne effet; on pourra peut-être en arriver à un compromis d'ici là. M. Briand a assuré au correspondant du "Times" que la loi sera mise en application telle qu'elle est, qu'il n'y aurait pas de négociation d'arrière scène, mais que le gouvernement prendrait bien garde de ne pas faire de martyrs et qu'aucune tentative pour fermer les églises de force n'aurait lieu".

* * *

La solution donnée par le Pape à la question française était loin d'être inattendue dans les cercles bien informés. Ainsi avant que le document papal ait été rendu public M. Emile Ollivier, le ministre libéral du 3^{ème} Empire, avait dit, au cours d'une entrevue, s'adressant à un journaliste :

— "Vous n'avez pas de nouvelles de Rome ?

— "Moi, j'en ai... des nouvelles sûres, personnelles... Ici, on se trompe étonnamment quand on croit que le pape va se soumettre. Vous pouvez me croire quand je vous dis qu'il repoussera les associations cultuelles".

En Russie Nous relatons ailleurs, d'après un confrère de Paris, les circonstances dans lesquelles la Douma fut dissoute.

NEMO.

Rêve paisible

❖

Au fond, je suis resté naïf, et mon passé, Bien que sombre, n'a pas tout à fait effacé De mon coeur la première et candide chimère; Et, lorsque je rencontre, allant devant leur mère, Timides sous les yeux ardents des connaisseurs, Deux fillettes de seize à dix-huit ans, deux soeurs 'Se ressemblant, avec d'identiques toilettes, Et portant, comme deux joyeuses goélettes Dont les mêmes couleurs pavoisent les haubans, Le même air d'innocence et les mêmes rubans, Je suis heureux; j'en ai quelquefois pour des heures A me bercer alors d'espérances meilleures, A rêver d'un doux nid, d'un amour de mon choix Et d'un bonheur très long, très calme et très bourgeois. J'imagine déjà la saveur indicible [geois. Du livre qu'on ferait près du foyer paisible, Tandis qu'une adorée, aux cheveux blonds ou noirs, Promènerait les flots neigeux de ses peignoirs Par la chambre à coucher étroite et familière, Pour allumer la lampe et remplir la théière.

FRANÇOIS COPPEE,
de l'Académie française.

PLAIDOYER POUR MONTRÉAL

IV

ORGANISATION DES SERVICES TECHNIQUES

Les nombreuses marques d'approbation que nous avons reçues, de nos articles sur le Paris de Haussman et sur les projets de restauration et d'agrandissement de Montréal, nous encouragent à poursuivre notre travail qui, exempt de toute préoccupation personnelle et de tout parti pris, a bien sa raison d'être à ce moment de transformation de la métropole du Canada.

Que manque-t-il pour donner à notre ville l'organisation efficace de ses services divers? Encore une fois, un corps exécutif qui puisse mettre en application, les lois, les règlements et les résolutions du Conseil, un corps libre, indépendant dont le patronage arbitraire et capricieux ne puisse enrayer la marche à tout moment, un corps compétent recruté par voie de concours comme nous l'avons déjà dit, et qui ne serait en tout ou partiellement révocable que par une très forte majorité du Conseil.

Ce corps exécutif ne serait pas un cabinet proprement dit, mais il serait la réunion des têtes des départements, pour décider de la direction d'ensemble, sauf à chacun de ces têtes à conduire ensuite avec les sous-chefs les travaux de chacun de ces services.

Mais quels seraient donc ces services qu'il faudrait, il nous semble, confier à des bureaux techniques, indépendants de l'autorité des échevins et du patronage auquel M. l'échevin Payette, de même que tous les contribuables clairvoyants, trouve tant à redire?

Ici, nous allons nous inspirer des idées du baron Haussman qui trouva le chaos dans la conception et la poursuite des travaux de Paris et y sut mettre l'ordre, la suite, l'efficacité qui ont créé, de l'aveu de tous les voyageurs, la plus belle et la mieux ordonnée des villes de l'univers.

C'est en 1859, alors que Paris s'annexait, comme Montréal est en train de le faire, les territoires de la zone suburbaine l'enceignant et lors de la RECONSTITUTION, sur de nouvelles bases, de tous les services municipaux, que M. Haussman fonda la Direction du Plan de Paris. Dans un article précédent nous avons parlé de ce plan d'ensemble comme travail préliminaire indispensable à tout projet de restauration, d'embellissement du présent Montréal et de développement du Montréal-Agrandi.

Ce premier service, qui serait comme l'introduction au projet de Montréal restauré et agrandi, se composerait, à l'instar de celui qu'inaugurait le transformateur de Paris, d'un géomètre en chef et d'autant de géomètres qu'il serait jugé nécessaire, pour les travaux ordinaires, d'un géomètre en chef et de géomètres assistants pour les travaux extraordinaires. Six géomètres assistants pour les travaux ordinaires, quatre géomètres en chef et six géomètres pour les travaux extraordinaires, tel était le personnel de la Direction du Plan de Paris, en 1859. On ne marchandait pas comme on le voit sur le chapitre du Plan d'ensemble et des géomètres pour refaire Paris et le développer. L'on comprenait bien que c'est là le point de repère à fixer tout d'abord pour marcher de pied sûr, sans hésitation, sans tâtonnement, que de l'exactitude de ce point dépend tout le succès des énormes travaux à faire et le juste calcul des dépenses qu'ils occasionneraient. Il est aussi puéril de songer à transformer une ville à moitié défigurée par la négligence et le mauvais goût et de la lancer dans une voie nouvelle de développement sans plan d'ensemble, que de chercher à trouver son chemin dans un labyrinthe, à tâtons et les yeux couverts d'un bandeau.

Le bureau technique que réorganisa ensuite M. Haussman, fut celui des ingénieurs auxquels il confia :

- 1o La voie publique ;
- 2o Les eaux et égouts ;
- 3o Les promenades et plantations, jardins, squares, bois, etc.

Là non plus on ne ménagea pas sur l'article du génie civil et l'on comprit bien qu'une bonne tête vaut mieux que cent bras.

Combien de traitements respectables, élevés même les contribuables de Montréal auraient pu payer à des ingénieurs habiles et probes, avec les retailles de ces travaux mal conçus, exécutés à la diable, reçus sans examen sérieux et compétent, et qui sont toujours à recommencer dans les plus belles rues de Montréal? N'en sommes nous pas rendus à dépenser plus pour les réparations de nos rues et de nos trottoirs que pour des chaussées et des trottoirs à créer de toutes pièces. Et le budget de Montréal n'est-il pas à sec pour tout ce qui est des embellissements proposés? Et cette dure extrémité n'est-elle pas due au relâchement administratif, au manque absolu de direction et de surveillance technique des entrepreneurs et de leurs ouvriers?

Qu'on marchandé donc moins sur la dépense du

travail intellectuel et qu'on soit plus parcimonieux de l'emploi des bras mal dirigés ou pas dirigés du tout, qui remuent ou ne remuent pas, à leur gré, forts du patronage qui les a mis de faveur au SERVICE DE LA CORPORATION!

La voie publique à Paris était confiée en 1869 à un ingénieur en chef, un sous-chef et à onze ingénieurs ordinaires, soit dix sections d'ingénieurs pour vingt arrondissements.

Les eaux et égouts partagés en deux divisions étaient sous la direction de deux ingénieurs en chef, avec chacun une douzaine d'ingénieurs ordinaires sous leurs ordres, l'un chargé de l'entretien et de la construction des égouts et de la pose des conduites d'eau, l'autre de la construction et de l'entretien des aqueducs.

Le service des promenades et des plantations fut placé sous la direction d'un ingénieur en chef qui, avec le concours de dix ingénieurs paysagistes ordinaires, eût en charge les travaux des voies plantées, les promenades proprement dites, les parcs, les squares, places et fontaines monumentales, etc.

Le transformateur de Paris, — en outre du service des cimetières dont il serait oiseux de parler ici, — réorganisa le service de l'architecture et des beaux arts en le subdivisant en 20 sections territoriales, avec un directeur général, ou architecte en chef et vingt architectes ordinaires comme assistants. Nombre de dessinateurs, peintres, sculpteurs sont employés occasionnellement sur la demande de la commission des Beaux-Arts de la cité, qui donne son avis sur les commandes, les esquisses ou maquettes et sur la réception de leurs oeuvres.

Le service d'architecture comprend, il va sans dire, toute la construction des édifices de la cité, l'Hôtel de Ville, les écoles communales — naguère les églises, — les marchés ou halles, etc., etc.

"Tout ce personnel, dit Haussman, dans ses Mémoires, hiérarchiquement organisé, qui formait le service permanent d'architecture, jouissait d'appointements fixes, sujets à retenues en vue de retraites qui lui étaient assurées. IL SE DEVAIT TOUT ENTIER A LA VILLE ET NE POUVAIT ENTREPRENDRE DE TRAVAIL EXTERIEUR QU'EN VERTU D'UNE AUTORISATION SPECIALE".

Que de suggestions ne nous inspireraient pas ces dernières lignes et sans déplorer l'absence d'une certaine, au bas mots, d'artistes architectes, peintres, sculpteurs qui voueraient leur vie à l'embellissement, à la symétrie, à l'esthétique de Montréal, ne devons-nous pas regretter la lacune indiscutable qu'il nous faut constater chez nous sous ce rapport.

Et en songeant à ce nombre, qui est légion, — si l'on compte tout le personnel secondaire et extraordinaire, — de géomètres, d'ingénieurs, d'architectes qui ont charge de Paris, on peut dire: quelle dépense d'esprit, d'intelligence, de jugement, quelle surabondance de talents, d'énergies, d'études dans toutes les branches de la pensée humaine, on met au service de la Ville Lumière! Pendant qu'ailleurs, sans doute pas à Montréal, on ne semble que se fier au pic et à la pelle, ignorant presque la règle et le niveau, et sûrement toutes les lois de la physique, pour constituer les organes d'une grande ville.

Nous n'avons pas mentionné le service de protection contre le feu, celui de la police et les marchés, qui peuvent être aisément rattachés à l'un des grands services ci-dessus, non plus que le département des finances qui n'est pas à réorganiser, car sa gestion n'exige aucune science technique particulière; une bonne tête avec des commis peut remplir facilement les fonctions de trésorier municipal.

En suivant donc l'expérience de Paris et les conceptions de Haussman, les services à organiser ou à mettre sur un pied d'exécution et de technicalité efficace, libre de toute immixtion échevinale seraient :

- 1o La direction du Plan de Montréal présent et de Montréal-agrandi.
- 2o Le bureau de la voirie ou chemins, trottoirs et chaussées.
- 3o Le bureau des eaux et égouts.
- 4o Le bureau des promenades, plantations, etc.
- 5o Le bureau des architectes.

Avec une organisation comme celle-là — envisagée dans ses grandes lignes, il va sans dire, — Montréal saura où il va, ce qu'il fait, ce qu'il dépense; il en aura pour son argent. Il nous en coûterait peut-être \$100,000 par année, mais nous sauverons, en fausses dépenses, en bévues évitées, en horreurs de rues, de trottoirs, d'égouts toujours à refaire, deux et trois fois ce montant, sans compter l'honneur, le bien-être et la santé d'une ville qu'on est en train de déshonorer par les laideurs de toutes formes et de souiller par toutes les contaminations.

E. Haute

PROPOS DE MONTRÉALAIS

Les teneurs du pari pour l'échevin Larivière ont gagné le bon numéro: il y a eu séance du conseil municipal de Montréal pendant la vacance. C'était écrit et nous ne pouvions échapper à ce destin inéluctable. Les dieux pourtant ne se sont pas retirés tout à fait de nous et si les échevins épris de la passion du siège, ont pu se payer le luxe d'une séance, ils n'ont rien décidé de ce que les plus malins d'entre eux s'étaient mis en tête.

M. Stearns, l'échevin inculpé, qui voulut faire du zèle au cours de l'incident maçonnique des Chevaliers du Temple, présenta ses excuses pour lui et pour son vénérable frère. Ça n'était pas la peine puisque le Très Vénérable Commandeur avait pris le soin, dès le lendemain, d'expliquer comme quoi il ne fallait rien déduire de ses paroles qui n'avaient aucune signification.

Notre pauvre conseil adore s'occuper de futilités et c'est tant mieux. Pendant que les Athéniens s'entretenaient gravement du chien d'Alcibiade, ils n'avaient pas l'idée à mal et l'illustre politique et général pouvait s'occuper sérieusement des affaires de son pays.

Souhaitons donc qu'il surgisse souvent des incidents du genre de celui que notre conseil vient de prendre au tragique. Qui sait s'il ne nous a pas sauvés d'une calamité que tenaient en réserve les humble serviteurs du Trust qui régit Montréal et l'écrase en le promenant et l'écorche pour l'éclairer.

Pendant que nous l'échappions belle au conseil de ville, nous faisons parler de nous à Halifax, devant la convention des municipalités du Canada. M. l'échevin Lapointe nous y représentait et on lui avait donné comme canevas de son "speech", les difficultés des Franchises et les Problèmes des Grandes Cités.

M. Lapointe est un homme pratique, adonné modestement aux grands efforts de l'éloquence, un sobre et un travailleur, arrivé à un haut grade dans la hiérarchie municipale. Son discours sera goûté par l'électorat de notre cité qui aime le geste modeste plutôt que magnifique, dans sa vie d'intérieur autant que dans les manifestations de gala auxquelles elle est appelée à participer.

Il s'étendit très longuement sur l'élargissement de nos limites, sur l'éclairage de la ville et le "CONTROL", par celle-ci, de ses divers services publics. Il ne s'étendit pas sur nos rues; même à cette distance cet échevin, plein de flair, jugea la posture peu commode et fort désobligeante. Il glissa donc vivement sur le sujet pour s'en prendre de tous nos maux à la Législature de Québec qui accorde à de grandes compagnies la maîtrise des rues de la ville.

Ici, aussi, le terrain était glissant, car il n'est pas démontré que, depuis le commencement, c'est l'unique Législature qui ait trafiqué de nos propriétés civiques!

Le "Greater-Montreal" fut le dada de M. Lapointe mais il ne fut pas, il me semble, équitable à l'endroit de son collègue M. Lavallée. Déjà, bon deuxième, on l'a dénommé le Haussman de Montréal, et M. Lapointe s'est contenté d'en faire le "Père de l'annexion". Il y a là diminution de personne dont M. Lavallée tiendra rancune à son trop réticent panégyriste.

Enfin, digne couronnement d'un effort consciencieux en faveur de la vérité toute nue, la péroraison de M. Lapointe témoigne peu d'enthousiasme à l'endroit des beautés ou mieux des difformités de l'administration de Montréal par un conseil tel que le peuple nous l'a fait.

"Il faudrait, a-t-il dit, obtenir de l'électorat un choix d'hommes plus capables, plus experts" et, sans doute, moins intéressés!

Ou, mieux, ne faudrait-il pas un gouvernement civique par commissions? Je le crois sans effort et, de fait, M. Lapointe aussi.

JEAN SINCERE.

Pensées

Un des privilèges de la poésie est de s'imposer des règles pour les transgresser, d'imaginer des genres pour s'en affranchir. — Eugène Manuel.

On imite l'Angleterre, on redoute l'Allemagne, on admire l'Italie, on aime la France.

Elda Modiano.

Nos pensées, comme nos sensations, peuvent être très personnelles sans être très neuves ni très hautes; mais leur sincérité leur fait une éloquence.

G. M. Valtour.

Ne te plains pas de ton temps: si tu le trouves mauvais, demande-toi ce que tu as fait pour le rendre meilleur.

Thomas Carlyle

ECHOS D'AMÉRIQUE

D'un pôle à l'autre

CHEZ nos voisins, la prochaine élection présidentielle occupe déjà l'esprit des politiciens. Pour le moment, c'est le programme du candidat démocrate par excellence, M. Bryan, actuellement à Paris, qui défraye les conversations et inspire les chroniqueurs.

M. Bryan, qui promet de tenir des assemblées politiques dès son retour en Amérique, n'est tendre ni pour les trusts, ni pour les grandes compagnies de chemin de fer de l'Union. Après avoir étudié les systèmes de nationalisation de certains services européens, le chef démocrate prétend que les chemins de fer devraient être contrôlés par l'Etat américain. Au moins en ce qui concerne les lignes transcontinentales; quant aux lignes locales, elles devraient revenir aux Etats dont elles ressortissent; afin d'éviter, autant que possible, la redoutable disparition des frontières des états de la fédération; ce qui ne manquerait pas de se produire, si le gouvernement de Washington se rendait maître des principaux services publics. M. Bryan garde le silence sur les détails et les modifications qui résulteraient du changement par lui projeté, se proposant d'en exposer verbalement l'ensemble, lorsque, prochainement, il entretiendra ses concitoyens de ces importantes questions.

Les organes dévoués à la cause des démocrates annoncent que M. Bryan fera des discours: à Chicago le 4 septembre, à Lincoln le 5; à Saint-Louis le 11, à Louisville le 12, et à Cincinnati le 13. En retournant chez lui, à Lincoln, leur chef s'arrêterait à Kansas City.

Un autre américain qui fait aussi beaucoup parler de lui, c'est M. Root, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, présentement dans l'Amérique du Sud, où il est allé représenter officiellement sa patrie au Congrès pan-américain.

A Montevideo, capitale de l'Uruguay, où le distingué voyageur s'est rendu, afin de juger de visu des conditions économiques, politiques et sociales de cette république, M. Root a été royalement reçu et fêté. Tout fait prévoir qu'avec un peu de bonne volonté de la part des latins du sud de ce continent, la doctrine Munroe pourrait bien s'étendre du pôle arctique au pôle antarctique. Ainsi serait frustrée la convoitise de Guillaume II. Nul n'ignore, en effet, que depuis une trentaine d'années, l'Allemagne guigne la superbe province brésilienne de Saint-Pierre du Rio-Grande du Sud, où à bon escient, ses agents d'émigration ont envoyé des centaines de mille Teutons.

Puisque nous avons fait allusion au congrès pan-américain, nous dirons ce que nous en apprennent les dernières dépêches.

A Rio-de-Janeiro, le 19 août, le comité de la codification des lois internationales, à la conférence pan-américaine, a proposé que chaque pays nomme un juriconsulte, qui fera partie d'une commission chargée de codifier les lois internationales, et que cette commission se réunisse à Washington.

A propos de la doctrine Drago, le comité qui s'en occupe, s'est prononcé contre l'emploi de la force armée pour le recouvrement des dettes publiques, et a signé le 18 août, la résolution telle qu'elle avait été adoptée la veille, suggérant, en outre, que les différents pays demandant au tribunal de la Haye de rendre jugement sur cette proposition.

Quant au comité d'hygiène, il a adopté avec quelques légères modifications le principe recommandant l'adoption, par les différents gouvernements, de mesures propres à prévenir les épidémies, et à réduire le chiffre de la mortalité résultant de maladies contagieuses.

On le voit, les américains de toutes races, de toutes latitudes, ne restent pas en arrière dans le grand mouvement du progrès mondial.

Destruction de Valparaiso

LE 16 août, dans la soirée, s'est produit au Chili un séisme analogue à celui qui, naguère, mit à mal San Francisco. Bien que les communications télégraphiques soient interrompues avec les points les plus éprouvés de la côte du Pacifique, à l'ouest des Andes, les journaux sont enclins à confirmer la destruction presque complète de la ville de Valparaiso, une des cités les plus florissantes de l'Amérique méridionale.

Pendant cinq heures, à la date précitée, pas moins

de quatre-vingt-deux secousses violentes de tremblement de terre, se seraient fait sentir à Valparaiso, Concepcion et Santiago, capitale de la république chilienne, ainsi que dans plusieurs autres villes et villages de la région.

S'il fallait en croire certaines sources d'informations, les pertes de vie se compteraient par milliers à Valparaiso. La ville serait en ruines, le feu, comme à San Francisco, ayant complété l'oeuvre de destruction commencée par le séisme.

Toute l'Amérique du Sud est consternée par ce cataclysme, qui, à quelques mois de date, rappelle hélas! le trop récent malheur dont la Californie ne s'est pas encore relevée. Si l'on tient compte que Valparaiso était encore la semaine dernière un des ports les plus actifs du Pacifique, avec sa population de 150,000 (environ la moitié de celle de San Francisco), on comprendra l'étendue de ce nouveau désastre, qui plonge l'humanité dans la terreur, en présence des forces déchaînées de la nature. Car, il semble évident que l'ouest américain, du nord au sud, subit les effets d'une loi sismique qui, pour ne pas être définie par la science, n'en produit pas moins de terribles hécatombes.

Remarquons que les sismographes de Washington, de Londres, de Paris, et même de Berlin ont enregistré le phénomène au moment précis où il se produisit. Avant même que le télégraphe n'ait parlé, les savants qui observaient les très sensibles appareils de leurs observatoires, savaient qu'à quelques 6,000 milles de distance se produisait un formidable tremblement de terre. Et qui plus est, ils pouvaient dire la direction des ondulations du sol.

Jamais l'homme ne pourra, infime pygmée, remédier aux soubresauts de l'écorce de notre planète, cependant, il peut être fier d'en apprécier les déplacements à des distances aussi considérables.

Espérons que lorsque les détails nous parviendront des lointaines contrées où le séisme a sévi, ils diminueront les chiffres des pertes matérielles (\$250,000,000, dit-on) et ceux des existences perdues, dont on parle maintenant. Cependant, un grand malheur vient indubitablement de frapper les 3,500,000 individus formant la population laborieuse et pacifique du Chili, vers lequel se concentre la sympathie universelle.

Pêches réservées

CE n'est pas sans maugréer un brin que nous avons lu le compte-rendu des désagréments causés récemment à de braves colons, depuis peu au pays, parce qu'ils étaient tombés sous le coup de la loi, pour avoir pêché dans un lac de leur voisinage, dont la pêche est réservée.

Que nos autorités fassent des faveurs à des riches amateurs de la gaule, leur concèdent des droits de pêche, cela peut passer, il en va ainsi dans tous les pays. Mais, ce n'est pas une raison pour faire des misères aux malheureux qui prennent quelques poissons, pour leur subsistance, dans les eaux concédées à des privilégiés.

Dans maints cas, la chasse et la pêche procurent des aliments de première nécessité aux pionniers de nos districts ruraux en train de se développer. On devrait donc voir à ne point leur enlever ces ressources naturelles, pour faire plaisir à l'égoïsme jaloux de sportmen, qui gagnent plus en un jour d'habiles manoeuvres dans leurs bureaux, que le colon dans toute une année de travail. Il est donc à souhaiter que l'on remédiera à ce triste état de choses, et qu'un malheureux pêcheur d'occasion, ne risque plus de faire de la prison, pour avoir enferré un brochet ou une carpe que réclamait son appétit de rude bûcheron.

Le "Dominion" à Québec

APRES avoir subi une avarie en face du Bic, alors qu'il remontait le St Laurent, le nouveau cuirassé anglais "Dominion", ainsi nommé en l'honneur du Canada, est arrivé ces jours derniers à Québec. La voie d'eau survenue au cuirassé, proviendrait, assure-t-on, de ce que ce vaisseau n'ayant pas de pilote québécois à bord, aurait dévié de la course qu'il devait suivre. Le fleuve a sept lieues de large où s'est produit l'accident; on a l'intention de réparer au bassin Louise de Québec, le dégât qui en est résulté.

Le "Dominion" qui est une des plus récentes et des plus puissantes unités de la flotte britannique, a un tirant d'eau de 28 pieds 8 pouces. Il est sous

le commandement du capitaine de vaisseau King-smill, qui, par parenthèse, est un Canadien. L'équipage du "Dominion" se compose de 820 hommes, officiers non compris.

Afin de reconnaître l'attention faite au Canada par l'amirauté anglaise, en nommant le "Dominion" d'après ce pays, des souscriptions populaires ont circulé qui, ayant fourni \$4,000, permirent à l'art canadien de produire quelques pièces d'orfèvrerie, lesquelles en grand cérémonial furent offertes le 22 août, à Québec, à l'état-major du "Dominion".

Au nom du Canada, notre gouverneur général lord Grey, fit la remise de ces souvenirs nationaux. Sir Wilfrid Laurier et d'autres dignitaires canadiens assistaient à cette imposante cérémonie.

Les cadeaux dont il s'agit comprennent :

Un bouclier en argent — provenant de mines canadiennes, — de 40 pouces de haut, sur socle en acajou de quatre pieds, (sur ce bouclier seront inscrits les noms des meilleurs canonniers du cuirassé "Dominion"), au centre du bouclier le dessein du vaisseau auquel il est offert, a été exécuté en repoussé.

Une coupe marine, en argent, de 20 pouces de haut et 27 pouces de diamètre, qui figurera au centre de la table du commandant, lors des dîners de gala donnés à bord.

Six boîtes à cigares, aussi en argent, représentant des coffres de marins, et 6 porte-allumettes représentant des canons miniature de six pouces, sur affûts.

Les choses, on doit le constater, ont été bien faites et les marins du "Dominion" doivent en être fiers et satisfaits.

L'entente cordiale étant mieux assise que jamais, malgré l'entrevue de S. M. Edouard VII et de son neveu le bouillant Guillaume d'Allemagne, les mathurins anglais et français ont fraternisé dans les rues de notre ancienne capitale.

Les croiseurs français le "Desaix" et le "Jurien de la Gravière", ont quitté Québec le 27 août, emportant le meilleur souvenir de leur visite aux bords du St Laurent, en cette Nouvelle-France, toujours prête à acclamer le pavillon de l'ancienne mère-patrie. Le "Dominion" quittera nos rives le 6 septembre prochain. Il est regrettable que le tonnage des vaisseaux de guerre qui ont séjourné à Québec, ne leur ait pas permis de se rendre à Montréal, où notre population se serait fait un plaisir d'accueillir chaleureusement les marins des deux marines les plus puissantes du monde.

Edison à Montréal

LA semaine dernière notre ville a reçu la visite du célèbre inventeur américain T. Edison, sorcier de Menlo Park, comme on l'appelait il y a quelques années. Faisant une promenade de vacances en automobile, l'ancien petit vendeur de journaux, inventeur des lampes électriques à incandescence, inventeur du phonographe et de bien d'autres merveilles de l'électricité, s'est arrêté quelques jours à Montréal, où il s'inscrivit à l'hôtel Windsor, en compagnie de Mme Edison et de quelques amis.

Il y avait une dizaine d'années que M. Edison n'avait vu notre métropole, il a été, paraît-il, enchanté d'en constater les progrès. Et, comme, malgré ses cheveux blancs et sa renommée universelle, malgré l'immortalité qui lui est assurée plus que par toutes les académies imaginables, M. Edison est très accueillant, il n'a pas fait de phrases pour déclarer aux journalistes montréalais qu'enfin Montréal est une grande et belle ville. Gageons que l'aimable yankee, n'a pas affirmé que nos rues sont les mieux entretenues de ce continent. Puisse-t-il le dire à son prochaine visite.

Questionné au sujet des progrès de l'électricité au Canada, le célèbre électricien a déclaré que, sous ce rapport, le Canada est appelé au plus grand avenir. Nul pays au monde, selon lui, ne pouvant être comparé au nôtre, quant à la somme de force hydraulique dont notre industrie bénéficiera largement. Ce seraient surtout nos industries métallurgiques, qui profiteraient des nouvelles applications de l'électricité.

M. Edison a passé la soixantaine, mais il est encore très vert. Nous lui souhaitons de longues années d'une robuste vieillesse. Pour le bien de l'humanité, des hommes de sa trempe, dont le génie rayonnera à travers les siècles, ne devraient pas mourir.

L. d'ORNANO.

L'ESCOMPTE DU BONHEUR

NOUVELLE CANADIENNE INEDITE PAR L. D'ORNANO

AU sortir de l'adolescence, Raoul Thérien, fils d'un cultivateur à l'aise du comté de Terrebonne, de par la volonté paternelle s'était rendu à Montréal, pour y compléter son instruction.

Très intelligent, laborieux, le jeune "habitant", dont on voulait faire un "monsieur", n'avait pas eu de difficulté à entrer à l'école polytechnique. Grâce au régime d'externat de cette institution, les quatre années d'études de l'aspirant ingénieur passèrent vite, et, par une claire journée du printemps de 19., il reçut le diplôme convoité.

Maintenant, de retour au foyer paternel, dans l'attente d'une position lucrative, le jeune homme goûtait les charmes d'une campagne paisible et fertile, évocatrice de ses meilleurs souvenirs d'enfance.

Enclin à la méditation, à la veille d'aborder le "struggle for life", il se remémorait le prologue de roman qu'il avait vécu naguère. Et, comme cette aventure galante ne lui avait pas réussi, chagrin, l'ingénieur en ressassait les détails.

Car Raoul Thérien souffrait d'un mal commun à nombre de jeunes Canadiens-français, qui, lotis d'un atavisme particulier, le foulent aux pieds en faveur d'un faux sentimentalisme anglo-saxon, peu fait pour eux. Le genre de vie que l'ex-étudiant de Polytechnique avait mené à Montréal, inspiré par cette anomalie sociale, contribuait donc à augmenter l'amertume de ses intimes réflexions. En avait-il habité des maisons de pension, sombres ou gaies, de la grande ville cosmopolite? Ne pouvait-il s'empêcher de penser, tant il comprenait combien les promiscuités de la métropole avaient défloré ses illusions d'éphémère innocent. Certes, de braves gens vivaient sous les toits hospitaliers des "boarding houses", mais, hélas! trop près de pauvres hères sans scrupule, de piètres sires dégradés, de sottis pimbêches aux facies peinturlurés?

Assis sur un tronc d'arbre, à quelques arpents d'un hôtel fashionable des Laurentides, Raoul fouillait sa vie d'étudiant, si pleine d'idéal en son travail, si terre-à-terre en ses plaisirs. Honteux en son for intérieur, il se revoyait le bérêt sur l'oreille, ou le claqué de soirée sous le bras, passant d'un salon ami en un bouge malfamé.

Toute une théorie d'aguichantes silhouettes féminines lui apparaissait. A ces belles, son rêve donnait des noms, piquait des fleurs dans leurs chignons, tels des symboles de pureté ou de vice. En toilettes de gaze, en robes de soirée, d'aucunes engoncées en des fourrures rares, les héroïnes de ce cortège allaient, vains fantômes, se perdre, là-bas, aux flancs estompés de bleu des montagnes du pays natal. Raoul Thérien demeurait immobile, profondément troublé par l'examen de conscience auquel il se livrait. Des bribes de conversations, des éclats de rire d'antan, revenaient frapper ses oreilles, évoquaient les gestes inutiles, les mensonges, les inepties, auxquels il avait entendu associer le nom divin de l'amour.

Avec le recul du temps, cette profanation de langage révoltait l'ingénieur, dont le fond était demeuré bon. La solitude du bois où il se trouvait l'impressionnait. Il philosophait, se jugeait, non sans sévérité.

Des flirts? Eh bien! il s'en reprochait comme tout le monde. N'était-ce pas la mode? Les jeunes filles n'étaient-elles pas les premières à s'aventurer sur ce dangereux terrain de la passion simulée, si favorable aux enlacements de l'être sensoriel?

Notre homme ruminait ces lieux communs comme pour s'excuser, bien qu'il n'eût jamais commis d'actions foncièrement répréhensibles.

L'amour, que d'autres bafouaient, il l'avait, lui, relativement respecté; il l'avait invoqué avec sincérité, au risque d'en souffrir; et, il en

avait souffert! Décidément, son entendement du flirt était trop naïf, trop vieux jeu.

Les moindres incidents de l'aventure sentimentale dont son cœur saignait encore l'assaillaient. Il en ressuscitait les images, avec la satisfaction qu'on éprouve quelquefois à mordre dans un fruit vert, sûr et âpre, mais désiré par caprice, ou à cause de sa rareté.

Oui, se disait-il: février, au dehors une violente tempête de neige; dans le salon du riche quincailler X...: de la lumière à profusion, des fleurs de serres, un orchestre, des toilettes brillantes, une atmosphère entêtante, la danse qui grise...

Élégante, très belle, la blonde mademoiselle Marguerite Nadeau lui avait fait vis-à-vis dans un quadrille. Tout de suite il s'était épris de l'attrayante danseuse. Huit jours après, amoureux fou, il commettait des enfantillages pour la revoir. Elle, par coquetterie, encourageait ses avances.

Le flirt commencé, il s'y était adonné tout

d'entre elles comptaient déjà leurs intrigues à la douzaine, tandis que d'autres faisaient remonter à plusieurs lustres leurs fiançailles apparemment platoniques.

Ayant soupiré sur ces mélancoliques pensées, Raoul Thérien, qui n'en continuait pas moins d'aimer Marguerite Nadeau — sinon il l'eût oubliée, — allait quitter le tronc d'arbre sur lequel il était assis, lorsque, tout proche, un bruissement caractéristique lui fit relever la tête.

A deux pas de l'ingénieur, qui en croyait à peine ses yeux, Mlle Nadeau en personne se tenait debout.

Le hasard, capricieuse boussole des passionnels remuants, venait de conduire la belle caissière devant son ancien amoureux. Un moment elle l'avait épié, puis, lasse de son immobilité de héron à l'affût, elle avait volontairement brisé une branche de sumac fleuri. L'effet attendu s'était instantanément produit. Mû comme par un ressort, maintenant, Raoul Thérien regardait le bourreau de son cœur.

La première pensée de l'ingénieur, après avoir reconnu l'élégante promeneuse qui lui souriait, avait été de s'éloigner, d'éviter un entretien qui, d'avance, chavirait la lucidité de son esprit. Cependant, une sorte d'impulsion contraire, irrésistible, violenta sa volition, il se soumit à la fatalité, tout autant qu'aux convenances.

Les salutations d'usage échangées, bredouillant des choses qu'ils ne pensaient pas, les deux jeunes gens s'acheminèrent vers le village voisin.

Complètement ressaisi par son ancienne passion, le rêveur de tantôt capitulait. Passif, il redevenait la chose de la Montréalaise. Celle-ci, reprenant très vite son aplomb, par des mots, des gestes, des allusions, presque par des promesses, rouée, se plaisait à raviver l'ardeur passionnée de l'ingénieur. Sans cœur, elle entendait pousser à bout ses projets machiavéliques, quitte à faire litière de toutes ces vécettes au moment psychologique, et à laisser Raoul en une douloureuse détresse morale. C'était un passe-temps, pour cette enfant très positive d'un siècle trop positif. Puisqu'en villégiature son jouet de l'avant-dernière saison tombait sous sa main, heureuse, elle s'en amuserait à son gré.

Ah! si l'ingénieur eût eu plus d'expérience, moins de noblesse de sentiment, de suite il aurait rendu nulle cette partie mondaine, dont l'enjeu passait pour être du bonheur de bon aloi. Hélas! il n'en était pas ainsi.

Néanmoins, sans qu'il s'en doutât, l'heure de la revanche involontaire de Raoul Thérien allait sonner.



Assis sur un tronc d'arbre, à quelques arpents d'un hôtel fashionable.

entier, sans se soucier des ennuis qui pourraient en résulter.

Des semaines durant, Mlle Nadeau avait tout accepté de son adorateur: visites, politesses de civilité, cadeaux, tout, sauf son cœur qu'elle meurtrissait à plaisir. Encore une fois, Raoul Thérien s'en rendait compte, la caissière de la maison Morand et Cie — telle était l'occupation de l'objet de sa flamme, — s'était cyniquement jouée de lui.

Pour se venger, il avait flirté avec des amies de Marguerite. Mais, faites de la même pâte que celle-ci, les donzelles riaient encore de sa déconvenue. Ces linottes ne comprenaient pas comment il avait pu s'emballer si vite, être si "green". Vrai, chuchotaient-elles en petit comité, le jeune Thérien n'entendait point la bagatelle... Parler de mariage, sans crier gare!... Ce jeune homme était insensé, et, en l'évinçant, Mlle Nadeau faisait preuve de bon sens.

Il faut bien, — reprenaient en choeur ces virtuoses enjuponnées du flirt, — que jeunesse se passe, pour les jeunes filles comme pour les messieurs.

Elles oubliaient, les pauvrettes, que certaines

Les courtes vacances de Marguerite Nadeau tiraient à leur fin. Peu à même de goûter la poésie rurale, fatiguées de la campagne, les deux commises de son magasin, qu'elle avait emmenées pour lui tenir compagnie, comptaient les jours les séparant du retour à la ville, s'ennuyaient de leurs "cavaliers".

Au vrai, les fonds du trio féminin baissaient rapidement. Ces demoiselles, dans un pays dont la population ne reconnaît point de castes, voulaient bien jouer aux grandes dames, mais elles s'apercevaient que ce rôle ne pourrait être long.

Un roman-feuilleton sur les genoux, nonchalantes, elles tuaient le temps sous les maigres ombrages des ormes avoisinant l'hôtel choisi par la caissière.

Rarement, et ne suivant pas en cela l'exemple donné par les Anglaises de l'endroit, les Canadiennes faisaient de longues marches à pied. Elles ne s'en exposaient pas moins au soleil, pour acquérir le teint hâlé, chic, qu'elles promèneraient fièrement, bientôt, parmi le monde des petites gens où allait les replonger le travail quotidien. Avec quel orgueil ne raconteraient-elles pas leurs impressions de campagne, ne fe-

raient-elles pas envie aux amies, qui, durant les grandes chaleurs, faute de quelques dollars, seraient restées en des arrières-boutiques, ou en de très modestes logis de leur quartier?

Quant à Marguerite Nadeau, plus mondaine, elle posait à l'artiste, s'extasiait à faux sur la beauté des sites. Tout autre que Raoul Thérien l'aurait trouvée insupportable.

Depuis leur rencontre à l'orée de la pinède, l'ingénieur, instamment invité par la blonde fille, venait chaque jour la voir à l'hôtel. Ils sortaient, bras dessus, bras dessous, allaient se promener dans les environs.

La mine fleurie, exubérants de vie, l'air heureux, ils faisaient jaser. De mauvaises langues prétendaient qu'ils étaient fiancés.

Par une fin d'après-midi, comme le soleil se couchait, dardant ses rayons rouges cerise sur un cimetière protestant, aux pierres tombales couvertes de mousse, au silence troublé par les derniers bourdonnements d'abeilles rentrant dans une ruche placée entre deux stèles funéraires, Raoul et Marguerite, que ce spectacle touchait particulièrement, s'assirent contre le tronc d'un vieux cèdre, dans l'attente du crépuscule.

Peut-être parce que le flirt faisait place à de généreux sentiments dans le cœur de la jeune fille, la conversation languit tout à coup entre les deux promeneurs.

Pour la première fois, Marguerite Nadeau était elle-même, dans ses paroles, dans ses actions.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, l'ingénieur avait presque raison de croire que la caissière de la maison Morand et Cie était sur le point de partager son amour. De constater ce favorable revirement chez la femme qu'il adorait, Raoul Thérien exultait. Comme tous les amoureux, il faisait des projets, désirait retourner à Montréal avec l'objet de ses pensées.

De son côté, Marguerite Nadeau commençait à douter de ses qualités d'ensorceleuse à froid, car elle éprouvait des émotions qui lui étaient inconnues. La venue quotidienne de Raoul ne la laissait plus indifférente. Elle ne voyait plus en lui un pantin agréable à exhiber, un polichinelle qu'on fait danser à volonté. Les propos sincères, enthousiastes, passionnés, que l'ingénieur lui avait tenus récemment, la rendaient perplexe. Tant d'honnêteté de la part de son amoureux la touchait. En somme, se disait-elle, il avait peut-être raison, et elle s'accusait de méchanceté à son égard.

Une chose, entre autres, la troublait, lui laissait croire qu'elle commençait à aimer le jeune homme. Sinon, comment pouvait-elle expliquer la jalousie qu'elle avait ressentie, lorsque,



Raoul Thérien lui avait lu une lettre datée de Winnipeg.



Un groupe "d'habitants" qui portaient un blessé se trouva sur son chemin.

dans le salon de l'hôtel, Raoul Thérien lui avait lu une lettre datée de Winnipeg, et où une cousine de l'ingénieur lui conseillait de s'établir au Manitoba, pays d'avenir par excellence.

Un événement imprévu devait, du reste, prouver à la délurée caissière quelle était l'ampleur de ses nouveaux sentiments vis-à-vis de son amoureux.

Raoul Thérien ne s'était pas montré de la matinée, et la Montréalaise en faisait la remarque à ses amies, lorsqu'un messager lui remit une enveloppe, dont la grosse écriture droite de la suscription trahissait l'auteur.

Anxieuse, Marguerite Nadeau lut :

Chère Mademoiselle,

Un accident de galerie s'est produit hier, à trois milles d'ici, dans la mine de cuivre de la paroisse de Saint-Philippe.

A la tête de cette exploitation se trouve un de mes confrères, qui, en toute hâte, m'appelle à ses côtés. Vous voudrez donc excuser mon absence, et prier pour qu'il n'arrive aucun mal à votre aimant et tout **dévoué**

RAOUL THÉRIEN

P. S. — Pardonnez mon laconisme, qu'impose un devoir immédiat.

Après avoir lu ces lignes, l'insensible flirteuse qu'avait été Marguerite Nadeau, ne put retenir ses larmes. De retour dans l'appartement qu'elle occupait avec ses compagnes de villégiature, mille idées noires lui vinrent à l'esprit. N'y tenant plus, appréhendant un malheur, la caissière jeta un châle sur sa tête, fit atteler le boghei de l'hôtelier, et, une demi-heure après elle arrivait à Saint-Philippe.

Comme elle approchait de la mine, un groupe d'"habitants" qui portaient un blessé se trouva sur son chemin. Sans avoir vu le patient, Marguerite Nadeau, qu'un affreux serrement de cœur faisait presque défaillir, comprit que Raoul venait d'être victime d'un accident.

En effet, c'était bien l'ingénieur, inanimé, qu'on plaçait sur une civière pour le transporter chez le médecin. Une partie de la population de Saint-Philippe formait cortège, s'entretenant de la bravoure du jeune homme, qui, au risque de sa vie, venait de sauver une dizaine de mineurs ensevelis vivants par un éboulis. Et les détails d'aller leur train. On ne tarissait

pas d'éloges sur la conduite héroïque de Raoul Thérien, enfant du pays, connu et aimé de tous.

Chancelante d'émotion, Marguerite Nadeau écoutait ces propos, souffrant indiciblement, dans la crainte de perdre à jamais celui qu'elle aimait profondément, elle n'en doutait plus. Comme elle s'en voulait, à présent, en son angoisse, d'avoir si longtemps dédaigné les aveux de l'ingénieur!

Sur l'ordre du médecin, Raoul reposait sur un sofa. L'homme de l'art tâta le pouls du blessé, dodelinait de la tête. Ce geste de mauvais augure rappelait à Marguerite Nadeau toute l'horreur de la réalité. Aussi, tandis que la mort planait sur l'objet de son amour naissant, se reprochait-elle ses rigueurs passées, la peine qu'elle avait faite au jeune homme.

Le curé de Saint-Philippe était arrivé sur les lieux de cette scène tragique. Il attendait le retour de la vie chez le patient, pour lui administrer les derniers sacrements de l'Église, pour le préparer à comparaître devant Dieu, au cas où la science serait impuissante à maintenir en communion intime l'âme et le corps du malheureux. Hélas! pas une fibre du visage de l'ingénieur ne tressaillait. De chez le pharmacien arrivaient des drogues, que le docteur manipulait prestement. L'émotion des assistants se reflétait sur leurs visages. Seul le tic-tac d'une pendule rompait le silence de la pièce où se jouait ce drame.

Marguerite Nadeau regardait, anéantie, les moindres gestes du prêtre, du médecin, espérant de toute la force de son cœur.

Par habitude professionnelle, sans doute, mêlant une idée de chiffres à un roman d'amour, navrée, elle songeait que, par sa faute, elle n'aurait peut-être pour part que l'escompte d'un bonheur dont elle aurait pu jouir entièrement.

— Ah! l'abominable flirt, le triste passe-temps, murmurait-elle!

Des sanglots d'amour la secouaient, elle tomba à genoux près du corps toujours inerte de l'ingénieur.

L. D'ORNANO.

MYTHOLOGIE

A-t-on assez,

A-t-on, Dieu sait!

A-t-on rebattu nos oreilles,

Lorsque nous étions au lycée,

Avec les coursiers du soleil!

Ah! les chevaux du blond Phœbé,

Le Non-Pareil,

Son char vermeil,

Nous en a-t-on assez barbés,

De ces chevaux du blond Phœbé!...

Or, grâce à ce divin quadrigé,

Dont le souvenir nous hantait,

Les chevaux, — paganisme oblige, —

En dépit de leur vétusté,

Malgré leur incommodité,

Avaient gardé quelque prestige.

— Oui, disions-nous, tous ces chevaux,

Cela ne vaut

Pas un auto!

Il n'empêche que le soleil

Reste fidèle

Aux haridelles;

Le cheval,

Ce noble

Animal,

Du soleil garde les faveurs,

De le traîner il a l'honneur,

Et jamais il ne s'y dérobe,

Abattant, dans ses vingt-quatre heures,

Tranquillement son tour de globe.

Un jour, sur le coup de midi,

Le soleil tapait d'importance;

Un conducteur de diligence

Voit ses chevaux à demi-cuits,

Incapables, les pauvres bêtes,

De faire un pas, et qui

S'arrêtent...

— Soleil! dit notre conducteur,

Vois mon malheur,

Et leur sueur!

Pour ta diligence divine,

Confrère, automédon sacré,

Témoigne de ton intérêt

A cette race chevaline!...

Le soleil riposta, railleur:

— En quoi veux-tu que ça me touche?

Par trente degrés de chaleur,

Tu n'as pas compris—quelle couche!—

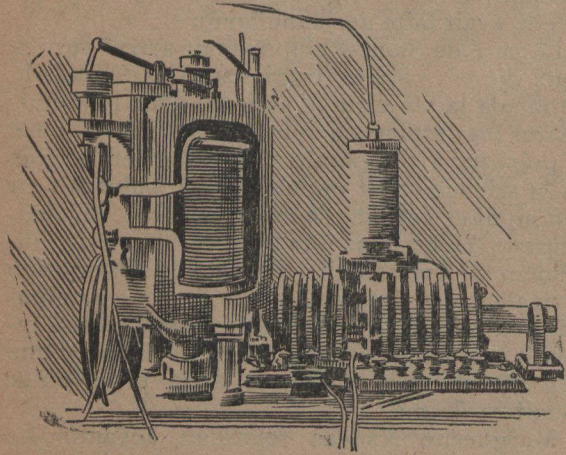
Que le soleil est un chauffeur?...

FRANC-NOHAIN

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

DES MAINS LONGUES DE CENT LIEUES

C'était cette année même, au mois de mars, sur la côte d'Antibes. Les promeneurs purent, à maintes reprises, jouir d'un étrange specta-



LE NOUVEL APPAREIL DU SAVANT FRANÇAIS BRANLY.

cle: une sorte de sous-marin virait à droite et à gauche, évoluait en mer, lançait une torpille, puis revenait au port. Et ce torpilleur était sans équipage, sans pilote, sans un seul homme à son bord!

Tel est le plus récent et le plus prodigieux résultat obtenu par la science. A cent ou deux cents milles de distance, il est possible aujourd'hui de mettre des appareils en mouvement, de régler, diriger et suspendre "à volonté" leur marche; cela, sans qu'un câble, un fil, un lien matériel quelconque existe entre l'opérateur et ses appareils.

Cette merveille du mouvement commandé à distance, de la "télé-mécanique", est due au professeur Branly, qui nous avait donné déjà la "télégraphie sans fil".

La nouvelle découverte est soeur de la première, leur point de départ étant commun. Rappelons donc rapidement le principe fondamental de ces étranges phénomènes.

Un œil qui perçoit ce que nous ne voyons pas.

Le son, la lumière, sont des mouvements "vibratoires", c'est-à-dire se propageant par vibrations, par ondes semblables à celles qui se forment sur l'eau d'un lac, tout autour du point où une pierre est tombée.

L'étincelle électrique qui jaillit entre deux pôles de cuivre émet de pareilles ondes, et en outre d'autres vibrations, invisibles à notre œil, silencieuses à notre ouïe, et qui ne sont perceptibles à aucun de nos sens. Un instrument perçoit ces vibrations, ces "ondes électriques", ou hertziennes (découvertes par Hertz); et comme il supplée ainsi à l'imperfection de nos organes, on le nomme, par comparaison, l'"œil électrique". Cet instrument, le fameux "radio-conducteur" de M. Branly, consiste en un petit tube de verre, de 2 millimètre de diamètre, contenant une pincée de limaille métallique maintenue par deux pistons minuscules.

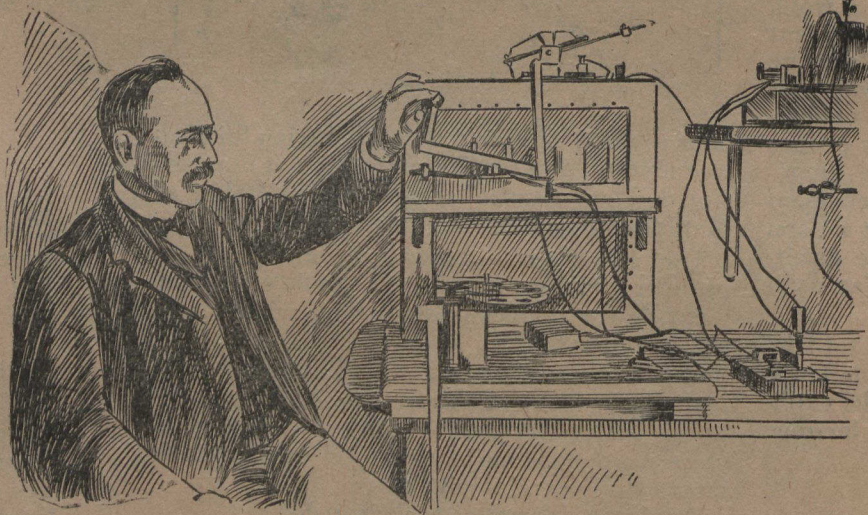
Supposons un circuit électrique, c'est-à-dire un appareil (pile et fils) où circule un courant. Si, dans un tel circuit, nous interposons un œil électrique, le courant est interrompu. Mais voici que dans le voisinage, ou même à une certaine distance, une étincelle électrique est produite: l'onde qu'elle détermine rencontre le tube à limaille, et immédiatement celui-ci devient conducteur, "radio-conducteur". L'œil électrique voit; le courant est rétabli.

Ce n'est pas tout. Qu'un petit coup soit frappé sur le tube à limaille, et à nouveau le courant cesse: l'œil se ferme. Puis qu'une seconde ondulation soit alors lancée: l'œil s'ouvre, le courant renaît, et ainsi de suite.

Le premier regard de l'œil électrique.

Après cette découverte de M. Branly, il était naturel que l'on en cherchât des applications parmi les appareils électriques, dont le principe repose justement sur une semblable succession d'envois et d'interruptions de courant. C'était le cas du télégraphe Morse.

Un circuit, celui d'un récepteur Morse, par exemple, dans lequel s'intercale un tube à limaille, existe aux environs de Boulogne. Une étincelle est produite à Douvres; avec une rapidité extrême (égale à celle de la lumière) son onde se propage par-dessus le détroit et vient rencontrer l'antenne réceptrice adaptée à notre tube de Boulogne. Aussitôt le courant est établi dans le circuit, le morse fonctionne, c'est-à-dire que la palette encreée de son levier inscrit sur le papier un point: une série de points semblables, correspondant à un alphabet conventionnel, donne le texte d'une dépêche. De plus, grâce à un perfectionnement réalisé par M. Branly, notre appareil est disposé de telle façon qu'après chaque ondulation, le tube reçoit d'un percepteur un petit choc, ce choc nécessaire à l'arrêt du courant. Nous avons donc, entre Douvres et Boulogne, un télégraphe complet où s'exécutent les envois et les interruptions de courant, sans qu'aucun fil relie les deux stations. L'espace est le seul câble transmetteur des ondes et de la pensée.



A LA STATION DE DÉPART: M. BRANLY EXPÉDIENT LE COURANT PRODUCTEUR D'ÉNERGIE.—Une pression sur un levier, et des étincelles éclatent qui produisent les ondes électriques. Aussi tôt celles-ci sont transmises au poste d'arrivée, fut-il éloigné de plusieurs centaines de kilomètres et mettant les appareils en mouvement au gré de l'expéditeur.

Chez M. Branly. — L'inventeur nous expose lui-même sa découverte.

Ce premier résultat acquis, M. Branly en envisagea aussitôt un autre, celui qu'il vient d'obtenir.

"La télé-mécanique, nous dit-il, part du même principe que la télégraphie sans fil. Si déjà nous mettons en mouvement un appareil qui "écrit", pourquoi ne pourrait-on pas mettre en mouvement un appareil qui éclaire, qui frappe, qui tourne ou qui soulève?" continue le savant inventeur, à qui nous sommes allés demander la genèse de sa découverte, et qui veut bien, dans son laboratoire de l'Institut catholique, renouveler pour nous ses expériences.

"Mais l'idée d'obtenir ainsi la marche à distance des appareils ne valait la peine d'être appliquée que si cette marche pouvait être dirigée "à volonté", c'est-à-dire commandée ou suspendue à tout moment, comme s'il s'agissait d'un appareil placé sous nos yeux et à portée de notre main. Eh bien, ce résultat est aujourd'hui possible, grâce à l'instrument que voici..."

Le docteur Branly nous montre alors une sorte de cage métallique, aux parois grillagées, contenant des radio-conducteurs et, entre autres pièces, un "arbre" d'acier, long d'environ 20 centimètres.

"Ceci est l'axe distributeur. Il peut tourner grâce à ce moteur électrique, qui remplace le mouvement d'horlogerie de mes premières ex-

périences, et qui marchera lui-même sous l'action d'une onde électrique.

"L'axe est, vous le voyez, muni de cinq jantes de cuivre, dont chacune porte, sur la cinquième partie de sa circonférence, une protubérance marquée. Lorsque le moteur fera tourner l'axe, chacune des cinq jantes viendra, à son tour, appuyer sa protubérance contre une tige métallique correspondante. Pendant ce cinquième de tour, qui établit le contact, le courant électrique, actuellement interrompu par un radio-conducteur, pourra, sous l'influence des ondes émises à la station de départ par une bobine Ruhmkorff, se rétablir, circuler dans le système et actionner l'appareil au circuit duquel la jante et sa tige sont affectées."

En pleine féerie.

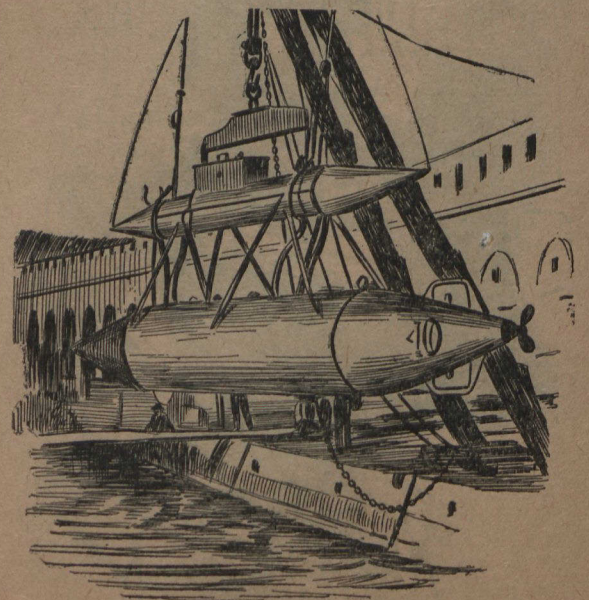
Sur une table, M. Branly nous fait voir divers objets dont l'aspect d'abord nous étonne: un ventilateur au repos, une série de lampes à incandescence; plus loin, un pistolet, et même un énorme boulet de canon...

Un aide du professeur vient de passer dans une pièce voisine. Il va à la "station de départ", où il produira des étincelles... Tout à coup, voici que sous nos yeux le pistolet éclate, les lampes s'allument, le ventilateur tourne, le boulet est attiré par un électro-aimant, tandis que pendant ces divers phénomènes une grande étincelle suivie de plusieurs petites brille entre les boules d'une bobine Ruhmkorff. Un léger temps, puis, entre les mêmes gerbes d'étincelles, les lampes s'éteignent, le ventilateur cesse de tourner, le boulet de canon retombe, le moteur s'arrête, bref, les phénomènes prennent fin dans l'ordre même où ils étaient nés...

Emerveillés par ce spectacle que semble régler quelque fée invisible et puissante, nous écoutons M. Branly nous en expliquer la cause:

"La station de départ a émis des étincelles, c'est-à-dire des ondes; dès la première, le radio-conducteur, qui fermait le courant produit par cette bobine, a été influencé; il a laissé passer le courant qui a actionné le moteur électrique. Ainsi mis en marche, le moteur a fait tourner l'axe distributeur: chaque fois que l'une des cinq jantes de celui-ci a mis sa protubérance en contact avec la tige correspondante, le courant établi par l'action d'une onde sur le radio-conducteur de chaque circuit a manifesté aussitôt son effet: effet de frappe dans le circuit du pistolet, d'éclairage dans le circuit des lampes, de rotation (ventilateur), de soulèvement (boulet).

"Voilà donc le mouvement, en ses divers as-



L'ENGIN PORTE-TORPILLE AVANT LA MISE A L'EAU.—Aujourd'hui, on ne peut plus se passer de ce sous-marin en réduction, dont la découverte, due à MM. Lalande et Devaux, montre quel serait le rôle de la télé-mécanique en temps de guerre: un envoi d'ondes hertziennes, émises de la côte, suffirait pour guider cet engin meurtrier vers le navire ennemi.

pects, transmis par des ondes électriques, et vous savez que celles-ci se propagent à des centaines de kilomètres avec une vitesse énorme, égale à celle de la lumière (300,000 kilomètres par seconde)."

Cet appareil divisant, distribuant lui-même le travail, au gré de celui qui le dirige à distance, n'est-ce pas véritablement prodigieux?

Pour surveiller un appareil à cent lieues de distance.

Mais comment a procédé l'opérateur? Songez que son éloignement peut atteindre cent lieues et plus. De quelle façon peut-il savoir, à une telle distance, que ses appareils lui ont obéi, qu'ils se sont, suivant son désir, mis en marche, hâtés, ralentis ou arrêtés?

C'est là peut-être le côté le plus surprenant de la découverte de M. Branly.

"Considérez de près, nous dit-il, les jantes de l'axe distributeur. Vous remarquerez que chacune de leurs protubérances est précédée d'un certain nombre de petits crans: un pour la première jante, deux pour la seconde, et ainsi de suite. Ces crans correspondent à un disque de télégraphe automatique sans fil et déterminent par leur passage l'inscription d'un ou plusieurs traits sur le papier d'un récepteur Morse, qui se trouve à la station de départ. De sorte que l'agent de cette station est averti, par une dépêche sans fil, de l'arrivée de chacune des jantes dans la section où elle va être utile.

"Ce n'est pas tout: dès que l'un des appareils, le numéro 3, par exemple, est en marche, un nouveau trait plus long vient s'ajouter aux trois petits traits du premier télégramme: l'opérateur sait ainsi immédiatement, par cette "dépêche de contrôle", que l'appareil voulu a fonctionné."

Une révolution dans la guerre maritime. — L'avenir d'une découverte.

Dès maintenant, on peut prévoir que la nouvelle invention aura d'innombrables applications pour l'éclairage des villes, la traction des véhicules, la ventilation des mines, la mise en marche des machines, la direction des aérostats, etc. On peut en mesurer l'importance à celle du torpilleur magique dont nous parlions tout à l'heure, et qui est dû à un jeune ingénieur des Arts et Métiers, M. Lalande, secondé par son collègue, M. Devaux.

Cet engin porte-torpille se compose de deux cylindres creux. Le cylindre supérieur ou "flotteur" émerge à peine de l'eau: deux petits mâts, inclinés vers l'arrière, supportent l'antenne réceptrice d'ondes.

Solidement réuni au flotteur, le second cylindre plonge sous 1 m. 50 d'eau. Il contient un moteur électrique, avec une batterie d'accumulateurs, réserve d'énergie où le moteur peut s'alimenter quatre heures durant, puis une torpille; enfin, une ligne d'arbres distribuant le mouvement à l'hélice, au gouvernail, au lance-torpille, à tous les accessoires.

Pas un matelot, nous le savons, dans ce minuscule sous-marin. Le cerveau qui le dirige est sous la côte, à deux, trois, quatre kilomètres de distance. C'est cet opérateur qui, de son poste transmetteur, envoie les ondes électriques frapper l'antenne de l'engin. C'est lui qui en règle l'action, la durée, la fréquence, fait agir à son gré l'hélice et tourner le gouvernail, fait revenir le navire à la côte pour la recharge de ses accumulateurs. C'est lui, enfin, qui, le moment venu et au point voulu, lance la torpille dans les flancs du gigantesque cuirassé. Il y a là toute une révolution dans l'art de la guerre maritime.

Cet exemple ne permet-il pas de concevoir, aussi bien pour les usages quotidiens de la vie que pour la défense nationale, une foule d'inventions utiles et de progrès bienfaisants réalisés grâce aux ondes électriques?

Des "Lectures pour Tous".

LA FORTUNE DES INVENTEURS

Vous êtes-vous demandé parfois ce que les inventeurs avaient pu gagner dans l'exploitation des idées merveilleuses dont ils ont doté l'humanité? On sait que la plupart d'entre eux sont morts misérables. Sans remonter bien haut, on sait, par exemple, que le véritable inventeur des bateaux à vapeur, le marquis de Jouffroy, s'est éteint aux Invalides, où la charité officielle lui avait accordé un abri.

L'illustré Sauvage, qui inventa l'hélice, ne fut pas plus heureux. Il ne rencontra aucune aide auprès des pouvoirs publics, et, ayant épuisé ses ressources personnelles, ruiné par des

contrefacteurs qui lui disputaient ses brevets, fut jeté au Havre dans la prison, pour dettes, à l'heure précise où l'on commençait à appliquer son système en Angleterre.

Il faut reconnaître, du reste, que, tandis que certaines inventions très utiles ne rapportent presque rien à leurs auteurs, des brevets accordés à des bibelots insignifiants valent de grosses fortunes à d'adroits spéculateurs.

Ainsi, l'individu qui, le premier, eut l'idée du porte-crayon muni d'un morceau de gomme à effacer, gagna avec ce simple objet plus de \$100,000.

Celui qui imagina le pince-cravate est devenu millionnaire.

Samuel Fox, qui remplaça les baleines de parapluies par une ossature métallique, amassa \$1,200,000.

De même, l'idée de la semelle en métal et du bout en fer destiné à renforcer la solidité des souliers d'enfants, rapporta à ses auteurs \$3,000,000 environ. En une seule année, on vendit 187 millions de ces ingénieuses semelles!

Georges Yeaton, l'Américain qui, le premier, fabriqua des chaises en jonc tissé, devint en quelques années extrêmement riche. Georges Yeaton avait imaginé d'abord dans ce but une machine assez primitive. Un de ses amis lui vola son idée, et la fit breveter à son nom. Notre homme, loin de se décourager, se remit à l'ouvrage, et, après de patients efforts, parvint à fabriquer ces treillis de jonc, souples et résistants, que l'on emploie encore aujourd'hui pour les chaises et les sièges à clair-voie. Il monta une compagnie au capital de 4 millions de dollars, et exploita avec un gain énorme cette ingénieuse innovation.

Le créateur du patin à roulettes qui, après avoir, pendant plusieurs années, connu la misère la plus noire et vécu de la générosité des passants qui le contemplaient, ahuris, tourner sur la place de la Concorde, vit soudainement la mode favoriser son invention, et laissa à sa mort \$800,000.

On le voit, la Fortune est aveugle et distribue ses faveurs au gré du hasard...

Les nouveaux évêques français.

Rennes. — Mgr Auguste Dubourg, né le 1er octobre 1842, vicaire général de Saint-Brieuc, sacré évêque de Moulins le 16 août 1853, promu à Rennes.

Ajaccio. — Mgr Jean-Baptiste Desanti, né en Corse en 1846, secrétaire de l'évêché depuis 1879, chanoine titulaire en 1902, et vicaire capitulaire.

Autun. — Mgr Raymond Villard, né à Langres le 4 octobre 1851, allié au R. P. Lacordaire, ordonné prêtre le 24 septembre 1881, docteur en théologie et en droit canonique, vicaire à la cathédrale de Langres en 1883, chancelier de l'évêché en 1891, chanoine titulaire en 1899, curé de Saint-Jean-Baptiste de Chaumont.

Bayeux. — Mgr Henri-Paul-Thomas Lemonnier, né à Etutat en 1853, ordonné prêtre en 1877, professeur dix-sept ans au petit séminaire de Rouen, vicaire général de ce même diocèse en 1893.

Belley. — Mgr Fr. Auguste Labeuche, né en 1851 à Hyémondas, commune de Lanthenam Doubs, missionnaire diocésain, vicaire général de Besançon en 1894.

Cahors. — Mgr Onésime Laurans, né à Mende en 1842, professeur et supérieur du collège de Langoyne, directeur du Grand Séminaire de Mende, secrétaire de l'évêché, vicaire général en 1898, curé de Saint-Chély d'Apcher en 1901.

Digne. — Mgr Dominique Castellan, né en 1856 à Marseille, prêtre en 1880, vicaire général de Marseille en 1893.

Saint-Brieuc. — Mgr Jules Morelle, né à Amiens en 1849, prêtre en 1873, vicaire à Amiens, à Saint-Ambroise de Paris en 1884, secrétaire, puis, en 1893, vicaire général de Brieuc.

Saint-Flour. — Mgr Lecoœur, né à Rouen le 13 mars 1848, prêtre le 21 juillet 1872, professeur d'histoire et de philosophie, et supérieur de l'Institution Join-Lambert à Rouen en 1896, chanoine honoraire de Rouen.

Bourges, évêque auxiliaire: Mgr Martel, né au diocèse de Digne en 1860, professeur à Vaugirard, licencié ès-lettres, secrétaire de Mgr Servannet à Digne et son vicaire général lors de sa promotion à Bourges en 1897.

Le chanoine d'AGRIGENTE.

Villa Mon Repos, Villeurbanne,
12 juillet 1906.

BIOGRAPHIE

DE

Monsieur le chanoine d'Agrigente

Les nombreux et très intéressants articles, de notre distingué collaborateur le chanoine d'Agrigente, V. G., publiés dans l'Album Universel, nous ont valu maintes questions sur le compte de leur auteur. Nous sommes donc sûrs de plaire à la majorité de nos lecteurs, en publiant la biographie ci-après, où se dessine la personnalité sympathique, de l'érudite modeste qu'est le chanoine d'Agrigente, grand ami des Canadiens-français.

Monsieur J.-B. L. M. chanoine d'Agrigente est né dans la province d'Auvergne, le 20 mai 1830, jour de l'Ascension. Ordonné prêtre le 17 mai 1856, il a célébré, cette année 1906, ses noces d'or sacerdotales. En 1852 et 1853, il fut chargé d'une éducation particulière, aux cristalleries de Saint-Louis, dans la Lorraine allemande, près de Bitché, petite ville qui se défendit héroïquement dans la guerre franco-allemande de 1870. Il profita de son séjour dans ce pays pour faire des voyages d'études en Suisse et en Allemagne. Vicaire et curé durant vingt-trois ans, il collabora à plusieurs journaux et publications, notamment dans "l'Ami de l'ordre" de Noyon, "l'Alsacien" de Strasbourg, la "Haute-Auvergne" de Saint-Flour, et, sous des pseudonymes différents dans les journaux de Seine et Oise, le "Monde" de Paris, et depuis 1872, dans les "Annales catholiques" de Paris, auxquelles il donne encore chaque semaine les "Ephémérides" sous le nom de "Tablettes historiques", et les nécrologies de tous les évêques français résidentiels, titulaires, coadjuteurs, vicaires apostoliques, décédés de 1800 à 1900, travail immense, extrait d'un ouvrage manuscrit de près de douze mille pages in-folio, formant dix volumes et comprenant l'Histoire des papes, des cardinaux et de tous les diocèses du monde, sous le titre de "Les gloires de l'univers catholique"; et c'est dans ce but qu'il réunit, depuis 40 ans, les lettres pastorales, circulaires et mandements de tous les évêques, formant en ce moment dans sa bibliothèque plus de 800 volumes destinés à faire un compte-rendu sur l'enseignement épiscopal toujours le même et toujours pratique. NN. SS. les évêques du Canada ont la bonté de lui envoyer régulièrement toutes leurs publications comme les évêques de France. En 1893, il publia une "Etude sur la vie, les oeuvres et la publication de S. E. le cardinal Mermillod" qui l'honorait de son affection, et pour ce volume, il reçut les approbations de S. S. Léon XIII et de plus de 30 archevêques ou évêques, parmi lesquels les cardinaux d'Autun, de Tours, de Rouen et de Rody, de Mgr Bégin, alors coadjuteur de Québec, le 28 août 1893, de Mgr Moreau, évêque de Saint-Hyacinthe le 1er août de la même année, et de Mgr Emard, évêque de Valleyfield le 28 novembre 1894. En décembre 1861, M. le chanoine d'Agrigente fut chargé d'une mission par le cardinal Morlot, archevêque de Paris, près de la cour du Vatican. S. S. Pie IX le nomma missionnaire apostolique le 28 mars 1869, et son camérier secret le 24 mai 1875, titre renouvelé par S. S. Léon XIII le 31 mai 1878. Il n'a pas encore visité S. S. Pie X, mais il a connu à Venise le chanoine Sarto chancelier de l'évêché de Venise en 1877, et auquel il fit part, le 26 mars 1903, d'un journal de Paris qui annonçait d'avance son élévation au souverain pontificat. Nommé chanoine honoraire de Bordeaux en 1893 par S. E. le cardinal Donnet qui lui proposa en 1879 la coadjutorerie de Tulle, de Coutances en 1874, d'Aggen en 1875 par Mgr Routeneau qui le voulait pour son successeur quand il fut promu à Albi, M. le chanoine d'Agrigente préféra la solitude de sa cellule à ces augustes fonctions; membre de la société héraldique de Pise en 1871, il fut nommé chanoine d'honneur de Terracine, dans les anciens Etats de l'Eglise en 1877, d'Avignon et de Pouzzoles en 1878 et 1879, et vicaire général honoraire de Syra en 1897, pour représenter les évêques de la Grèce près de l'œuvre de la Propagation de la foi à Lyon. Il avait été aussi le collaborateur de "l'Observateur français" de Paris, du "Voeu national" de Metz, du "Salut public" et de la "Revue du Royer" de Lyon, de la "Semaine religieuse" de Naples, du "Journal des villes et des campagnes", des "Veillées chrétiennes", de "l'Etude sur les Pères du Concile du Vatican" en 1870, d'une "Etude sur l'Ile Bourbon", etc...

Tels sont les états de service d'un prêtre qui a usé sa vie pour la bonne cause et l'exaltation et l'honneur de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

A TRAVERS LA MODE

Conseils et remarques

Nous voici en pleine période estivale; la mode se repose, dit la comtesse A. de Surgère, de Paris, à qui nous empruntons ces notes.

Ainsi que prévu, les petits chapeaux n'ont pas détroné les grands. Avec le costume tailleur, en voyage, en excursions, on porte le petit chapeau, qui ne sied pas à tous les visages; mais dès qu'on s'habille, dès que l'on veut être vraiment jolie, c'est le grand chapeau grainsborough ou capeline, que l'on arbore. Ces chapeaux empanachés de plumes, fleuris de roses, de fleurs des champs ou de raisin blanc, emménagés de tulle et de dentelle sont extrêmement seyants.

Les ombrelles sont ravissantes: soit en soie blanche ou de couleurs vives et gaies: rouge, bleu, mauve, vert ou vert-Nil, simples et unies, ou bien ornées de rubans assortis, mais de couleur changeante et ruchées à la mode du second empire; ou bien en toile blanche brodée; en broderie anglaise. La toute dernière nouveauté, pour les très, très élégantes, est l'ombrelle de tulle — parfaitement, de tulle. C'est du tulle point d'esprit tout froncé et orné de deux volants de valenciennes. Le tout repose sur une doublure de taffetas blanc. Très élégante est aussi l'ombrelle de valenciennes, avec deux volants, également doublée de taffetas blanc.

Le dernier cri, en fait de mouchoirs, est de les avoir en linon fleuri de fleurs imprimés en nuances naturelles, fleurs et feuillages; un feston de la nuance des fleurs entoure tout le mouchoir. Les mouchoirs blancs se font de plus en plus petits, avec, non plus un ou deux, mais plusieurs rangs de jours, quatre ou six. On porte toujours, quoiqu'on n'en parle pas, les petits mouchoirs en batiste blanche ou de couleur claire ourlés d'une valenciennes, avec ourlet à jours. Autre nouveauté: le mouchoir en



Toilette habillée — La robe est rase terre, plutôt courte, néanmoins très habillée, avec son corselet venant rejoindre un boléro simulé qui, en réalité, fait un avec la jupe et constitue le corsage proprement dit. En linon rose, la jupe est coupée de dentelle brodée filet avec volants de valenciennes au bord des volants de linon. Ils s'étagent de hauteurs différentes et coupés devant par un large entre-deux de dentelle brodée et filet qui remonte le long de la poitrine et contourne l'encolure. Les manches un peu bouffantes, supportent une gradation de volants en linon, garnis de valenciennes.

Gants blancs, longs.

Le chapeau, assorti à la toilette, est en paille rose avec fond bérêt Louis XVI en tulle rose; des plumes crème l'ornent à gauche, piquées, semble-t-il, derrière une grosse rose thé; une gaze rose s'enroule autour du chapeau, vient flotter sur les épaules. A un moment donné elle servira d'écharpe et entourera le cou.

batiste de couleur unie, bordé d'une bande blanche.

Beaucoup, énormément, de toilettes blanches, en toile, en broderie anglaise, en voile, plissé, soleil surtout. Nous ne saurions trop recommander à nos gracieuses lectrices de ne porter sous les robes blanches, que des jupons et des cache-corsets blancs. Rien n'est plus laid, sous une toilette liliale, que de percevoir un reflet ou une transparence d'une autre couleur.

Sous les corsages de mousseline claire qui, sauf l'empiècement rond ou carré, doivent être doublés d'une mousseline légère, ne portez, Mesdames et Mesdemoiselles, que des rubans blancs, à votre lingerie.

**Ce que l'on dit. Ce que l'on voit.
Ce que l'on fera.**

Pour les enfants, fillettes et garçonnets, le blanc triomphe en ce moment sur toute la ligne. Qu'il s'agisse de distributions de prix, de fêtes de famille, de mariage, le blanc reste adopté. Il convient aussi bien pour les toilettes simples que pour les toilettes habillées; c'est une question d'ornementation en plus ou en moins. Cette mode, d'ailleurs, n'est pas essentiellement dispendieuse à la condition que les mamans possèdent une assez grande compétence en matière de blanchissage et qu'elles ne soient pas trop économes de leur temps,

A celles-là, je donnerai un conseil destiné à leur simplifier de beaucoup leur travail. C'est de faire les robes à taille un peu longue et coulissées. Ainsi organisées, les robes pourront se repasser à plat, ce qui ne dépassera aucune compétence, même modeste. Comme garnitures, on préfère les petites valenciennes, les broderies anglaises. Si vous avez le loisir de les faire, ces broderies ou dentelles à la main seront naturellement du meilleur effet; mais il est de toute justice de reconnaître que l'imitation, si parfaite maintenant, jouera le rôle du vrai d'une manière très satisfaisante. Pour les dentelles comme pour certains bijoux, on ne peut trouver réellement aucun inconvénient à porter de l'imitation, lorsque le bon goût préside à son choix et lorsqu'on ne s'occupe que des sommes raisonnables à ces dépenses éminemment fantaisistes et un peu dangereuses parfois, parce qu'elles sont multiples et d'autant plus tentantes.

Mais ne nous laissons pas entraîner sur cette pente séduisante et revenons aux parties véritablement pratiques du costume. Précisément parce que le blanc pour costumes d'enfant est en grande faveur, je crois que la "Pantalon-corsage" méritera quelque attention. Avec ce pantalon-corsage, véritable costume de dessus, très ample, et par conséquent très léger, les enfants peuvent s'abandonner, surtout au bord de la mer, à toute l'ardeur du jeu. C'est un pantalon à la zouave auquel s'adapte une sorte de corsage-blouse retenu par une ceinture. Le jeu fini, on enlève le pantalon-corsage et le papillon sort tout pimpant de la chrysalide un peu fanée. Ainsi sont évitées taches et gronderies; avantage plus précieux encore pour qui gronde que pour qui est grondé.

De "La Famille"

Tante MARGUERITE.

Conseils de beauté

Quelle est la femme qui rejettera des conseils de beauté? Ici ce seront encore des conseils d'hygiène, s'adressant plus particulièrement aux soins à donner à la tête.

Tout en prenant grand soin de sa chevelure, il est parfois difficile d'éviter les pellicules, si désagréables quand elles tombent, en petites lamelles blanches sur les habits. Même quand elles n'ont pas pour cause une affection de la peau, les pellicules occasionnent des démangeaisons assez désagréables. On peut les faire disparaître au moyen de la recette suivante:

Faire dissoudre dans une chopine d'eau un morceau de carbonate de soude de la grosseur d'une noix, et, jusqu'à disparition des pellicules, se laver tous les matins avec une éponge trempée dans cette solution. L'opération terminée, bien sécher la tête avec des serviettes chauffées, puis, quand les cheveux seront à peu près secs, frictionner le cuir chevelu avec la teinture suivante:

20 grammes de teinture de quillaya saponaria, 20 grammes de teinture de jaborandi, que l'on parfume au moyen d'essence de néroli.

Les résultats de ce traitement ne se feront pas attendre, à la grande satisfaction de qui l'aura suivi.

PATRON No. 521

Blouse pour jeune fille. Cette blouse peut se faire en tissu de fantaisie, le devant est orné de plis couchés avec piqués dans le haut, le dos uni, la manche gigot avec poignets ornés de plis partant de l'épaule. Matériaux, 3 verges en 48 pouces. Grandeur, de 32 à 40 pouces de buste.

Pour recevoir ce patron, en papier tissu, il suffit de nous envoyer 10 cents, le numéro du patron, la mesure du tour de buste, et nous donner l'adresse à laquelle nous devons faire parvenir le patron. Qu'on veuille bien nous donner une adresse explicite et complète; certaines lectrices oublient totalement de signer leur commande; qu'elles veuillent bien nous écrire de nouveau, si le ou les patrons ne leur parviennent pas.



Costume d'excursion — Voici un costume d'excursion, très coquet, celui-ci, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi très pratique, pour les longues promenades à la campagne.

Il est en serge bleu foncé, à jupe assez courte et très ronde, et un peu ample; juste ce qu'il faut pour tomber avec grâce mais ne pas entraver les mouvements de la marche. L'ourlet du bas est consolidé par un large biais piqué plusieurs fois; au-dessus de celui-ci montent des pattes piquées en drap de même nuance sur lesquelles sont posés trois boutons noirs de même genre, mais de tailles différentes; cinq rangs de fin galon mohair noir relient les pattes entre elles. La ceinture, très large, prenant un peu les hanches se prolonge en tablier par devant. Une piquure en souligne le contour.

Le corsage, de même étoffe que la jupe, est très simple, à grands plis horizontaux. Un collet, court croisé devant, en drap pareil aux baguettes de la jupe, est jeté sur les épaules et retenu par deux boutons. De même que les revers en drap, il est orné d'un large galon de mohair noir. Col lingerie brodé à longue cravate de ruban de velours noir.

Un chapeau à bord demi-large ombrage la figure; il est recouvert, pardessus les coques de ruban qui le garnissent, d'une longue et large écharpe de gaze bleu moyen à pastilles de velours noir.

LA VIE AU FOYER

RECETTES CULINAIRES

Rognons de veau en escalopes. — Apprêtez, fendez vos rognons, coupez-les en tranches minces que vous passerez vivement à la casserole dans du beurre frais. Ajoutez ensuite du bouillon, de la chapelure, du persil haché, sel, poivre, bouquet garni; parfumez à l'arôme Patrelle; faites mijoter et servez en accompagnant du jus d'un citron.

Aloyau braisé. — Prenez un aloyau contenant tout le filet. Enlevez les os de l'échine, parez en forme de carré long; ficelez et posez dans une braisière. Salez, parfumez et mouillez à moitié de hauteur avec du vin blanc et du bouillon. Après deux heures de cuisson, retournez l'aloyau; faites cuire encore deux heures et retirez. Egouttez, débridez et dressez sur un plat chaud. Servez en l'accompagnant de la cuisson dégraissée, passée et mise dans une saucière à part.

Selle de mouton régence. — Parer une belle selle de mouton, ordinairement elle doit être un peu rassise. La piquer avec lard gras, la cuire à la broche, l'arroser souvent pour qu'elle ne soit pas sèche. Quand elle est cuite à point, on la dresse sur un plat long de préférence, puis on l'entoure d'une garniture régence composée comme il suit: truffes entières, champignons entiers, dans une bonne sauce au madère qu'on a soin de très corser en la réduisant ou en ajoutant un peu d'extrait de viande Liebig.

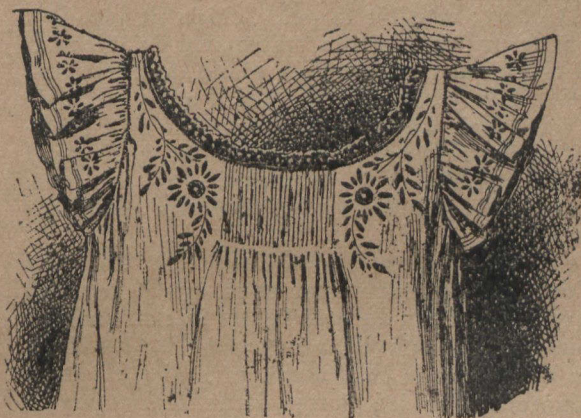
Soupe à la purée de haricots rouges. — Faites cuire un morceau de lard salé entrelardé avec une pinte de haricots rouges, égouttez-les et passez-les au tamis; délayez cette purée avec du bouillon et une partie de leur cuisson; parfumez. Jusqu'à l'ébullition, tournez sur le feu, retirez sur le côté. Vingt minutes après, versez dans la soupière, sur des croûtons frits au beurre.

Gigot de mouton au chevreuil. — Désossez un gigot de mouton, débarrassez-le de la peau et de la graisse, puis faites-le macérer pendant une dizaine de jours dans une marinade préparée en faisant bouillir dans deux pintes de vin rouge une poignée de poivre en grains, une pincée de clous de girofle, un gros bouquet de thym, laurier, fenouil, romarin, une pincée de muscade râpée, autant de poivre de Cayenne et deux poignées de sel gris. Préparer ensuite comme un cuissot de chevreuil.

Tablier pour fillette.

Dans la mise des tout-petits, le tablier est aussi indispensable que le pantalon ou la chemise; les enfants qui n'en portent pas sont ou très bien tenus ou très mal, il n'y a pas de milieu. Les premiers appartiennent à la classe riche; on change leur costume tous les jours, il n'y a donc pas besoin de préserver le vêtement par le tablier; les seconds ne peuvent se permettre ce luxe: or, si le sarreau fait défaut, la petite robe ou la veste est promptement tachée et défraîchie.

Certaines mamans ont une coquetterie particulière pour ce modeste fourreau, que l'on peut



rendre très élégant. Celui que vous voyez ici est en nansouk; le devant est plissé; de chaque côté est brodé un motif à l'anglaise. Autour des jockeys, trois petits plis et un cordon de fleurettes. L'encolure est bordée d'une valenciennes. Les manches sont montées sur une rivière de jours; le pied de la dentelle est fait également de jours.

RECETTES UTILES

Vigueur et beauté pour les plantes. — Pour élever dans les salons les palmiers, araucarias, etc., il faut une température égale; du jour, pas de poussière. Enfin, une fois par semaine, faire un arrosage avec la solution suivante: chlorhydrate d'ammoniaque, 1 gramme; phosphate acide de chaux, 1 gramme. Délayer ces substances dans une pinte d'eau.

Moyen de guérir les verrues. — J'avais des verrues depuis quatre ou cinq ans, et je les ai fait disparaître avec de la pommade soufrée.

C'est un remède facile à employer et peu coûteux. Le soir en se couchant, mettre une forte dose de cette pommade. Deux ou trois jours après, les verrues ont disparu.

Le climat et le changement de nourriture y sont peut-être aussi pour quelque chose.

Une formule très simple d'eau à détacher. — Dans une terrine vernissée, on met une pinte d'eau tiède, on y fait dissoudre 60 grammes de savon blanc coupé, 16 grammes de soude; on ajoute deux cuillerées de fiel de boeuf purifié et un peu d'essence de lavande; on passe au filtre et on conserve bouché.

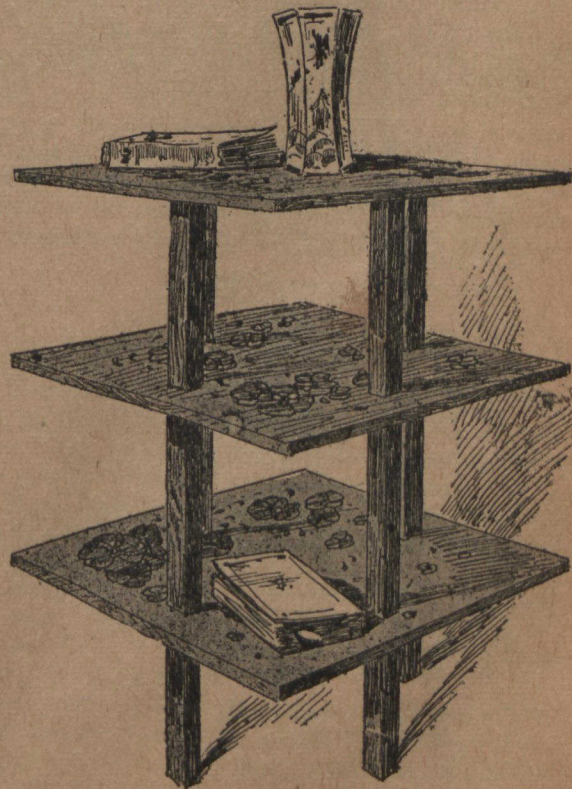
On l'emploie en frottant avec une brosse les parties tachées et en les rinçant ensuite à l'eau tiède. Cette préparation enlève très bien les taches grasses et huileuses.

Destruction des barbeaux. — Servez-vous d'une terrine évasée dans laquelle vous versez une pinte de bière légèrement sucrée. Placez votre terrine à terre, le soir, en quittant l'appartement. Pour faciliter l'accès de la terrine aux barbeaux, placez un linge étendu, fixé d'une part au bord de la terrine à l'aide de petits morceaux de bois fendus et à terre avec un objet quelconque. Le lendemain matin, la terrine sera pleine de barbeaux noyés.

Pour faire adhérer les couleurs aux photographies. — La publication américaine "Drug-gist circular" recommande dans ce but un procédé bien simple: passer sur les parties de l'épreuve à colorier ou à retoucher, la surface d'un morceau de pomme de terre récemment coupé.

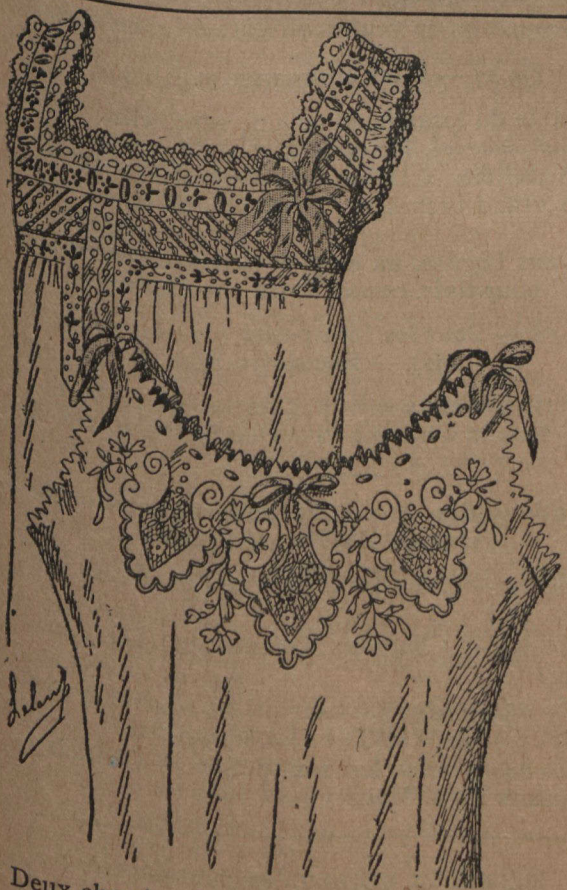
Pour connaître la température d'un four. — Lorsqu'on veut se rendre compte de la température d'un four pour y faire cuire un rôti ou des gâteaux, on y place un morceau de papier. S'il s'enflamme ou s'il noircit, le four est trop chaud. Si, au bout d'une minute ou deux, le papier prend une teinte brune, presque couleur chocolat, on peut mettre au four des petits pâtés; si le papier devient de la couleur d'un cigare, vous pouvez mettre au four des gâteaux et des tartes aux fruits; si le papier prend une teinte jaune foncé (couleur de bois de sapin), on peut mettre cuire des rôtis ou des pâtés de viande, du pain ou de gros gâteaux; mais, pour des biscuits ou des meringues, il faut que le papier soit jaune pâle seulement.

Chez nous. — On a toujours besoin dans un petit salon de guéridons ou de tables qu'on puisse encombrer. Car, l'art de ranger consistant à placer les objets à des endroits déterminés, plus on multiplie les endroits où l'on peut entasser un peu indifféremment beaucoup d'objets de différente nature, plus on simplifie la besogne qui consiste à mettre de l'ordre. Or, une petite table comme celle que vous voyez ici avec ses trois planchettes, c'est ce qu'on appelle vulgairement un "fourre-tout", vases, livres, boîtes, coffrets, tasses à thé, cendriers ou services de fumeurs, papier à lettre, tout cela y trouve logiquement sa place sans que l'oeil du visiteur puisse y trouver matière à critique sur le peu d'ordre qui règne dans la maison, car ce genre de table est fait pour cela. La construction en est d'une simplicité enfantine. Quatre traverses de bois de un pouce et demi d'épaisseur dans les deux sens, sur 2 pieds 3 pouces à 2 pieds 5 pouces de haut. Divisez ces traverses en trois parties, et à l'endroit des deux divisions faites percer un trou à la vrille assez large pour recevoir une bonne cheville. Puis prenez trois planches de 16-pouces de côté, au maximum 20 pouces. Aux endroits déterminés par le modèle, faites entailler sur deux d'entre elles des ouvertures carrées dans lesquelles passeront les pieds. Ceci fait, fixez les chevilles du bas, qui empêcheront la tablette de glisser le long des pieds jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par ces chevilles; répétez la même opération pour la seconde tablette, et quant à la troisième, vissez-la tout simplement sur les pieds; en peignant sur la tablette la tête apparente des vis, vous en tirerez un motif décoratif. Il ne vous reste plus qu'à pyrograver les quelques motifs déco-



Petite table ornée de pyrogravure.

ratifs de fleurs, à les peindre à l'huile en vert foncé ou en brun rouge avec quelques accents très brillants. Enfin, vous passerez une couche d'huile de lin, et, lorsqu'elle sera sèche, deux couches de vernis gras.



Deux chemises faciles à exécuter chez soi.

Deux chemises élégantes sans être trop chargées. La première, de forme empire, est garnie d'entre-deux de Valenciennes et de broderie; la seconde, toute droite, est ornée de motifs de dentelle encadrés de broderie.

POUR NOS JEUNES AMIS

RECREATIONS

Pour démontrer que la moitié de douze est sept.

Ecrivez avec un crayon sur du papier ou avec de la craie sur la table le nombre 12 en chiffres romains (XII). Si vous effacez la partie inférieure, il vous restera le nombre romain VII : donc, 7 est la moitié de 12.

Un singulier partage.

Deux pères et deux fils allèrent un jour à la chasse. Chemin faisant, ils tirèrent trois lièvres, et ils se les partagèrent de façon à ce que chacun reçût un lièvre. Comment cela se fit-il ? — Tout naturellement, car on doit savoir que ces deux pères et les deux fils ne firent que trois personnes : un grand-père avec son fils et le fils de ce fils.

Pour plonger la main dans l'eau sans la mouiller.

Vous arriverez à ce résultat en répandant sur l'eau une bonne portion de colophane.

Pour deviner le reste d'un nombre pensé par quelqu'un.

Quelqu'un pense un nombre. Dites-lui de doubler ce nombre et d'y ajouter ensuite 20. Quand il a fini cette opération, dites-lui d'en retrancher la moitié et d'en ôter après le nombre qu'il avait d'abord pensé. Le reste sera 10, c'est-à-dire la moitié du nombre que vous aviez dit d'ajouter.

Pour faire pousser du persil pendant qu'on est à table.

Laissez tremper des semences de persil pendant quinze jours dans de l'eau-de-vie ou "gin" pur. Prenez également des cendres de la paille, provenant des tiges séchées et brûlées de fèves ou de pois, et mélangez-en deux parties avec une partie de bonne terre labourable ; ce mélange doit être parfaitement remué de manière à produire un ensemble homogène. Placez le tout dans un bac, semez-y les graines de persil ; arrosez bien avec de l'eau de pluie. Le persil poussera au bout d'un quart d'heure.

FETES D'ENFANTS

En gracieuses rondées,
Se tenant par la main,
Les fillettes, rosées,
Chantent de gais refrains.

Les gamins, pleins d'audace,
Lèvent et croisent les bras
Et sans changer de place
Ont de joyeux ébats.

Puis, en marches gracieuses,
Fillettes et garçons,
En lignes capricieuses
Créent de vivants sillons.

Oh ! la grâce mutine !
Oh ! les rires coquets !
Des gamins et gamines,
Oh ! les divins portraits !

Ils ont là tout ensemble
La grâce du Printemps
Et l'avenir qui semble
Un Soleil se levant.

Ebattez-vous sans cesse,
Charmez nos yeux, nos coeurs,
Donnez-nous les caresses
De vos jeux enjoleurs.

HORACE CATULLE.

CONTES DE FEES

La Chatte Blanche

(Suite)

—Je vous remercie, belle Chatte, dit le prince ; mais il ne me suffit pas de retourner vers mon père, il faut que je lui porte un petit chien.

—Tiens, lui dit Chatte Blanche, voici un gland où il y en a un plus beau que la Canicule.

—Oh ! dit le prince, madame la Chatte, Votre Majesté se moque de moi.

—Approche le gland de ton oreille, continua-t-elle, et tu l'entendras japper.

Il obéit ; aussitôt le petit chien fit jap, jap, dont le prince demeura transporté de joie ; car tel chien qui tient dans un gland doit être fort petit. Il voulait l'ouvrir, tant il avait envie de le voir ; mais Chatte Blanche lui dit qu'il pourrait avoir froid par les chemins, et qu'il valait mieux attendre qu'il fût devant le roi son père. Il la remercia mille fois, et lui dit un adieu très tendre.

—Je vous assure, ajouta-t-il, que les jours m'ont paru si courts avec vous, que je regrette en quelque façon de vous laisser ici ; et, quoique vous y soyez souveraine et que tous les chats qui vous font la cour aient plus d'esprit et de galanterie que les nôtres, je ne laisse pas de vous convier de venir avec moi.

La Chatte ne répondit à cette proposition que par un profond soupir.

Ils se quittèrent. Le prince arriva le premier au château, où le rendez-vous avait été réglé avec ses frères. Ils s'y rendirent peu après, et demeurèrent surpris de voir dans la cour un cheval de bois qui sautait mieux que tous ceux que l'on a dans les académies.

Le prince vint au-devant d'eux. Ils s'embrassèrent plusieurs fois et se rendirent compte de leurs voyages ; mais notre prince déguisa à ses frères la vérité de ses aventures, et leur montra un méchant chien qui servait à tourner la broche, disant qu'il l'avait trouvé si joli que c'était lui qu'il apportait au roi. Quelque amitié qui fût entre eux, les deux aînés sentirent une secrète joie du mauvais choix de leur cadet,



Il coupa la tête et la queue de sa bonne amie la chatte.

ils étaient à table et se marchaient sur le pied, comme pour se dire qu'ils n'avaient rien à craindre de ce côté-là.

Le lendemain, ils partirent ensemble dans un même carrosse. Les deux fils aînés du roi avaient de petits chiens dans des paniers, si beaux et si délicats, que l'on n'osait à peine les toucher. Le cadet portait le pauvre tourne-

broche, qui était si crotté que personne ne voulait le souffrir. Lorsqu'ils furent dans le palais, chacun les environna pour leur souhaiter la bienvenue ; ils entrèrent dans l'appartement du roi. Il ne savait en faveur duquel décider ; car les petits chiens qui lui étaient présentés par ses deux aînés étaient presque d'une égale beauté ; et ils se disputaient déjà l'avantage de la succession, lorsque leur cadet les mit d'accord en tirant de sa poche le gland que Chatte Blanche lui avait donné. Il l'ouvrit promptement, puis chacun vit un petit chien couché sur du coton. Il passait au milieu d'une bague sans y toucher. Le prince le mit par terre : aussitôt il commença de danser la sarabande avec des castagnettes, aussi légèrement que la plus légère Espagnole. Il était de mille couleurs différentes, ses soies et ses oreilles traînaient par terre. Le roi demeura fort confus ; car il était impossible de trouver rien à redire à la beauté du toutou.



Par-dessus le mur, petit Jean guette les pommes du voisin. Gare au gros chien Médor !

Cependant, il n'avait aucune envie de se défaire de sa couronne. Le plus petit fleuron lui était plus cher que tous les chiens de l'univers.

(A suivre)

DEVINETTES

No 25 — Charade

L'aigle habite dans mon premier.
Fourrures, gare à mon dernier.
Moine solitaire est l'entier.

No 26 — Question littéraire

Quel est le poète qui a écrit ce vers connu, et dans quel ouvrage :
"L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a."

No 27 — Mots en losange syllabique.

En tête du losange, et comme sentinelle,
Vous placerez, lecteurs, une seule voyelle.
—A Delphes, à Délos, la réponse des dieux.
—A grand orchestre, un drame, un chant religieux.
—Dans l'église, un emploi, titre ecclésiastique.
—Et pour finir, encore notre voyelle unique.

No 28 — Pour les tout petits (au-dessous de 8 ans) — Reconstruction.

Avec les mots suivants, former un proverbe :
A D Besoin On Petit Plus Que Souvent Soi Un.

Solutions des devinettes publiées dans le No 1165 de l'Album Universel

No 21 — Charade : Photographie (Faux. Tôt. Gras. Fi.)

No 22 — Charade : Duguesclin (Du. Gué. Clin.)

No 23 — Question drôlatique : Laval, parce qu'on dit La Walkyrie (Laval qui rit).

No 24 — Pour les tout-petits. — Charade : Jumeaux (Jus. Maux.)

Suivent 12 pages qu'on peut détacher de la revue, elles sont paginées de façon à permettre leur reliure. En lisant "Le Lac Ontario," nos lecteurs sont priés d'observer le numérotage mis au bas des pages de ce roman.

L. R.

FEUILLETON DE
L'ALBUM UNIVERSEL

LE LAC ONTARIO

PAR
FENIMORE COOPER

(Suite)

Un mouvement de surprise, aussi naturel qu'involontaire échappa au jeune homme; et le sergent se hâta d'ajouter d'un ton calme que le service militaire était souvent d'une nature qui exigeait le secret; que ce cas se présentait en ce moment, et que l'arrangement dont il s'agissait était devenu indispensable. Quoique l'étonnement de Jasper ne diminuât point, le sergent s'étant abstenu avec soin de faire aucune allusion à ses soupçons, il était trop habitué à la subordination militaire pour ne pas se soumettre à cette décision, et il annonça de sa propre bouche à son équipage qu'il fallait regarder maître Cap comme commandant le cutter jusqu'à nouvel ordre. Quand pourtant on eut dit que le cas exigeait que non seulement lui, mais son principal aide, qu'à cause de la longue connaissance qu'il avait du lac on nommait ordinairement le pilote, descendissent sous le pont, il s'opéra sur ses traits un changement subit qui annonçait une forte agitation intérieure; mais il réussit à le maîtriser aussitôt au point que Cap lui-même ne put dire ce que signifiait l'expression de sa physionomie. Cependant, comme c'est l'ordinaire quand la méfiance existe, il ne tarda point à lui donner l'interprétation la plus défavorable.

Dès que Jasper et le pilote furent descendus sous le pont, le factionnaire placé au bas de l'écouille reçut un ordre secret de les surveiller tous deux avec grand soin, et de ne laisser remonter ni l'un ni l'autre sur le pont sans en avoir donné avis au commandant. Toutes ces précautions étaient fort inutiles, car Jasper et son aide se jetèrent à l'instant sur leurs lits et ils ne les quittèrent pas de toute la nuit.

—Et maintenant, sergent, dit Cap, dès qu'il se trouva maître du pont, ayez la bonté de m'informer vers quel point nous devons nous diriger, et quelle distance nous avons à parcourir.

—Je n'en sais rien, frère Cap, répondit Dunham. Nous devons nous rendre au poste des Mille-Iles.

—Mais vous pouvez me donner une carte, quelque chose qui me fasse connaître les gisements et les distances, afin que je puisse connaître la route.

—Je ne crois pas que Jasper se servît jamais de rien de semblable.

—Quoi! pas une carte, sergent Dunham?

—Pas même un bout de plume. Nos marins naviguent sur le lac sans avoir besoin de carte. Nous sommes maintenant sur la bonne route, mais bientôt nous serons près d'un cap et il faudra avancer avec précautions.

—Laissez-moi sonder l'homme qui est à la barre, frère et vous verrez ce que j'en aurai tiré au bout de quelques minutes.

Cap et le sergent se mirent en marche vers l'arrière, et ils furent bientôt près du matelot qui tenait la barre; Cap ayant un air calme et tranquille comme un homme qui a pleine confiance en son intelligence.

—L'air est fort agréable cette nuit, mon garçon, lui dit Cap, avec l'air de condescendance que daigne prendre quelquefois un officier en parlant à un matelot favori. Vous avez sans doute ici une brise de terre semblable toutes les nuits?

—Dans cette saison de l'année, monsieur, répondit l'homme en touchant son chapeau par respect, —Je suppose que ce sera la même chose parmi les Mille-Iles?

—Quand nous arriverons plus à l'est, monsieur, le vent changera probablement; car alors, nous n'aurons plus la brise de terre.

—Oui, oui, voilà ce que c'est que votre eau douce: elle joue toujours quelque tour qui est contre nature. Sans doute, mon garçon, vous connaissez parfaitement toutes ces mille îles?

—Que Dieu vous protège, monsieur, personne ne les connaît, ni rien de ce qui les concerne, et pas un de nos plus anciens marins du lac ne pourrait dire le nom d'une seule.

—Je suppose que vous vous nommez Jack? reprit Cap.

—Non, monsieur; je me nomme Robert.

—Jack ou Bob, c'est à peu près la même chose, nous employons indifféremment ces deux noms dans

la marine. Eh bien! Bob, il y a sans doute un bon ancrage devant le poste où nous allons?

—Sur ma foi, monsieur, je ne le sais pas plus qu'un Mohawk, ou un soldat du 55ème.

—Mais en entrant parmi les îles, Bob, quel canal préférez-vous? Est-ce celui que vous avez pris la dernière fois, ou est-ce... ou en est-ce un autre?

—Je ne saurais le dire, monsieur; je n'en connais aucun.

—J'espère que vous ne dormez pas en tenant la barre, drôle?

—Non monsieur, je dors sous le pont. Quand nous approchons des îles, maître Eau-Douce fait descendre tout le monde, et ne garde avec lui sur le pont que le pilote, de sorte que nous ne connaissons pas plus la route que si nous n'y avions jamais été.

—Voici encore une circonstance, sergent, dit Cap à son beau-frère, en le tirant un peu à part. Comment diable trouverai-je la route du poste où nous devons aller?

—Bien sûrement, frère Cap, il est plus facile de faire cette question que d'y répondre. Je croyais que vous autres marins d'eau salée vous étiez en état de venir à bout d'une pareille vétillerie. J'ai lu bien des relations de la découverte de différentes îles par des navigateurs.

—Oui, sans doute, frère, oui, sans doute, et la découverte dont il s'agit serait la plus grande de toutes; car ce ne serait pas seulement la découverte d'une île, mais celle d'une île entre mille.

—Cependant les marins du lac ont une méthode pour trouver les endroits où ils veulent aller.

—Si je vous ai bien compris, sergent, ce poste, ce fort en bois, est particulièrement caché?

—Sans doute, et l'on a pris le plus grand soin pour empêcher l'ennemi d'en avoir connaissance.

—Et vous croyez que moi, étranger sur votre lac, je trouverai ce poste sans carte, sans en connaître la route, la distance, la longitude, et sans avoir besoin de sonder! Permettez-moi de vous demander si vous croyez qu'un marin trouve sa route à l'aide de son nez comme les chiens de Pathfinder?

—Eh bien frère, il est encore possible que vous appreniez quelque chose en questionnant de nouveau le jeune homme qui est à la barre. J'ai peine à croire qu'il soit aussi ignorant qu'il veut le paraître.

Cap et le sergent allèrent reprendre leur poste près de la roue, et le premier recommença ses questions.

—Connaissez-vous la latitude et la longitude de l'île où nous allons, mon garçon? Je ne vous fais cette question que pour voir qu'elle sorte d'instruction on donne aux jeunes gens sur cette mare d'eau douce.

—Je ne connais ni l'une ni l'autre, et je ne sais ce que vous voulez dire.

—Quoi! vous ne savez pas ce que c'est que la latitude?

—Non, monsieur, répondit le jeune homme en hésitant; je crois que c'est un mot français qui signifie les lacs supérieurs.

—Whe-e-e-ew! — ce n'est qu'ainsi que nous pouvons peindre aux yeux le sifflement que Cap fit entendre. La latitude, un mot français signifiant les lacs supérieurs! Et dites-moi, jeune homme, savez-vous ce que c'est que la longitude?

—Je crois que oui, monsieur. C'est cinq pieds six pouces; la taille requise pour les soldats dans le service du roi.

—Voilà une longitude promptement calculée pour vous, sergent. Et vous avez aussi une idée de ce que sont les degrés, les minutes et les secondes?

—Oui monsieur; les degrés sont les grades des officiers supérieurs; et quant aux minutes et aux secondes, ce sont les longues lignes de locks et les courtes. Nous savons tout cela aussi bien que les marins d'eau salée.

—Le diable m'emporte, frère Dunham. Eh bien? mon garçon, vous savez ce que c'est que l'azimuth; vous êtes en état de mesurer les distances et de vous servir de compas?

—Quant au premier objet, monsieur je n'en ai jamais entendu parler; mais nous connaissons tous les distances, car nous les mesurons d'une pointe à une autre; et pour le compas, je puis vous en nom-

mer tous les points: — nord, nord quart nord-est, nord nord-est, nord-est quart de nord, nord-est, nord-d'est quart d'est, est...

—Assez, assez! vous amènerez un changement de vent, si vous continuez de cette manière. Je vois clairement, sergent, ajouta-t-il en baissant la voix et en l'emmenant d'un autre côté, que nous n'avons rien à attendre de ce drôle. Je continuerai à courir cette bordée encore une couple d'heures, ensuite nous mettrons en panne; nous consulterons la sonde, et nous nous gouvernerons suivant les circonstances.

Le sergent n'y fit aucune objection. Le vent avait faibli; aucun obstacle n'était à prévoir. Il prit pour lit une voile jetée sur le pont et s'endormit tandis que Cap continua à se promener toute la nuit.

Quand il s'éveilla, l'eau du lac était en fureur et couverte d'écume et le "Scud" avait mis à la cape. Vers une heure le vent avait commencé à souffler du nord-est avec une telle violence, que Cap ne put cacher son étonnement.

—Je ne puis m'imaginer que le petit cutter ne se comporte bien, ajouta Cap, mais le vent a la force d'une pièce de canon de quarante-deux, et crachant avec un air de dégoût quelques gouttes d'eau que le vent avait fait jaillir du haut d'une vague dans sa bouche, si cette eau infernale avait seulement une pointe de sel, on s'y trouverait bien.

—Avez-vous fait la route longtemps dans cette direction, frère Cap, demanda le soldat prudent.

—Environ trois heures, mais à présent nous sommes au large et sous le vent des îles, j'en réponds.

—Comme la côte au nord n'est qu'à cinq ou six lieues et que je sais qu'il se trouve une grande baie de ce côté, ne serait-il pas à propos de consulter quelque homme de l'équipage sur notre position, à moins que nous fassions venir Jasper et que nous le chargions de nous reconduire à Oswego? Car il est impossible que nous arrivions au poste des Mille-Iles avec un vent diamétralement contraire.

—Impossible sergent. D'abord un aveu d'ignorance anéantirait toute discipline. Mieux vaudrait faire fausse route pendant huit jours.

—Cela peut réussir sur l'eau salée, frère Cap, mais il en sera difficilement de même sur l'eau douce. Plutôt que de voir les hommes que je commande jetés sur la côte du Canada, je regarderai comme mon devoir de lever les arrêts auxquels j'ai mis Jasper.

—Pour qu'il nous conduise dans le port de Frontenac? Non, mon frère, non. Le "Scud" est en bonnes mains, et il apprendra quelque chose de la navigation.

Le sergent Dunham fut obligé de céder. Il avait une grande confiance dans les connaissances nautiques de son beau-frère, et d'autre part, il se rendait compte que son retour à Oswego, sans avoir même atteint le point de sa destination, porterait à sa réputation un coup dont elle se relèverait difficilement, et que ce serait un motif pour donner son commandement à un officier d'un grade supérieur.

CHAPITRE XVI

UN MARIN EMBARRASSE

Nous avons laissé nos amis, naviguant sur les eaux du lac Ontario sous la direction d'un vieux loup de mer. Les lames étaient courtes et écumantes, la terre n'était visible d'aucun côté.

Mabel était triste. Elle avait vainement sollicité en faveur de Jasper dont, ainsi que Pathfinder, elle ne pouvait croire à la culpabilité.

Bientôt la violence du roulis la força de quitter le pont. Les lames devenaient furieuses sans inquiéter Cap qui put commencer à déployer son expérience de vieux marin.

—Après tout, frère Dunham, je vois qu'il y a quelque vigueur dans cette goutte d'eau douce, dit-il vers midi, en se frottant les mains de satisfaction d'avoir encore une fois à lutter contre les éléments. Le vent paraît être un brave vent à l'ancienne mode, et les lames ont une singulière ressemblance avec celles du détroit des Florides. Cela me plaît, sergent, cela me plaît, et j'aurai du respect pour votre lac, s'il peut rester ainsi seulement vingt-quatre heures.

—Terre ! cria le matelot qui était en vigie sur l'avant.

Cap y courut sur le champ, et bien certainement on apercevait la terre à travers le brouillard à environ un demi-mille de distance, le cutter voguant en droite ligne de ce côté. Son premier mouvement était de virer de bord et s'éloigner de la terre. Mais le sergent l'arrêta.

—Par Jupiter ! c'est le fort d'Oswego ! s'écria le vieux soldat, dont l'oeil exercé reconnut les contours des lignes militaires qui échappaient aux yeux moins expérimentés en ce genre, de son compagnon.

Le sergent ne se trompait pas. C'était bien le fort, quoiqu'on ne pût l'entrevoir qu'indistinctement à travers la bruine qui tombait. On vit bientôt quelques hommes paraître sur le point le plus élevé, et, au bout de quelques instants, tous les remparts donnant sur le lac furent couverts d'êtres humains.

—Ils nous voient, dit le sergent, et ils s'imaginent que nous sommes revenus à cause de la tempête et que nous sommes tombés sous le vent du port. Oui, voilà le major Duncan lui-même sur le bastion du nord-est ; je le reconnais à sa taille, et aux officiers qui l'entourent.

—Nous pourrions bien nous décider à supporter quelques railleries, sergent, s'il nous était possible d'entrer dans la rivière et d'y jeter l'ancre. En ce cas, nous pourrions aussi envoyer à terre ce maître Eau-Douce, et purifier ainsi notre bâtiment.

—Oui sans doute, mais tout pauvre marin que je suis, je sais que c'est une chose impossible ; il n'y a pas un bâtiment qui puisse marcher au vent, sur ce lac, par un tel ouragan, et il n'y a pas de bon ancrage dans la rade par un temps comme celui-ci.

Le cap fut remis au large et le "Scud" vola bientôt sur le sommet des lames. Des heures se passèrent pendant lesquelles le vent augmenta encore de force. Cap, lui-même, dut convenir que c'était un bel et bon ouragan. Lorsque la nuit tomba, quelques questions indirectes faites à l'équipage lui avaient donné une connaissance générale de l'étendue et de la forme du lac. Il savait être, à peu près au milieu. Les lames tombant sur le pont le faisaient trembler jusqu'au centre. Jasper aurait utilisé sa profonde connaissance des rives du lac en se mettant en sûreté dans un bon mouillage, mais Cap ne voulut pas consulter le jeune marin.

La tempête eut du moins cet heureux résultat de permettre au cutter d'échapper au bâtiment français le "Montcalm", qui passa assez près pour que l'on pût craindre un abordage, et qui avait sur lui une telle supériorité d'armement, que toute lutte eût été impossible.

La nuit revint, pour augmenter les périls du "Scud". Pendant cette seconde nuit cependant, Cap dormit profondément quelques heures.

Le jour commençait à paraître, quand il se sentit tirer par l'épaule, et s'étant éveillé, il vit Pathfinder debout à côté de lui. Pendant toute la tempête, il s'était rarement montré sur le pont, sa modestie naturelle lui disant que les marins seuls devaient se mêler de la conduite d'un bâtiment, et il était disposé à accorder à ceux qui en étaient chargés la même confiance qu'il exigeait lui-même de ceux à qui il servait de guide dans la forêt. Il crut pourtant qu'une intervention lui était permise en ce moment, et il le fit avec ce ton de franchise et de simplicité qui le caractérisait.

—Le sommeil est agréable, maître Cap, dit-il dès que celui-ci eut les yeux bien ouverts. Regardez autour de vous, et dites-moi si c'est le moment où le capitaine d'un bâtiment ne doit pas être sur ses jambes.

—Quoi donc, maître Pathfinder, quoi donc ! s'écria Cap. Je ne m'attendais guère à recevoir de vous un pareil avis. Et qu'est-ce que je vois là-bas sous le vent ? ajouta-t-il en se frottant les yeux ; c'est la terre, aussi sûr que je me nomme Cap, et une terre dont la côte est élevée.

Pathfinder ne répondit rien, mais secouant la tête, il examina avec attention la physionomie de son compagnon, tandis que la sienne exprimait une vive inquiétude.

—C'est la terre, aussi certain que ce bâtiment est le "Scud". Une côte sous le vent et cela à une lieue de nous, avec une aussi jolie chaîne de brisants que l'on peut en trouver sur toute la côte de Long-Island.

—Et cela est-il encourageant ou décourageant ? demanda Pathfinder.

—Non, cela n'a rien d'encourageant ; mais quant au découragement, rien ne doit décourager un marin. Jamais vous n'êtes découragé ni effrayé dans les bois, Pathfinder.

—Je ne dirai pas cela. Quand le danger est grand,

il est dans ma nature de le voir, de l'apprécier et de tâcher de l'éviter ; sans quoi ma chevelure serait depuis longtemps dans le wigwam d'un Mingo. Mais sur ce lac je ne puis voir de piste, et je sens qu'il est de mon devoir de me soumettre ; cependant je crois que nous devrions nous souvenir qu'il y a une personne comme Mabel sur ce bord. Mais voici son père qui vient, et son coeur lui parlera naturellement pour son enfant.

—Frère Cap, dit le sergent en arrivant, d'après ce que je viens d'entendre dire à deux hommes de l'équipage, je crois que notre situation devient très sérieuse. Ils disent que le cutter ne peut porter plus de voiles, et que la dérive est si grande, que nous échouons sur la côte dans une heure ou deux. J'espère que leur crainte les trompe ?

Cap ne répondit rien, il jeta un coup d'oeil sur la terre d'un air sinistre, et regarda ensuite au vent avec un air de férocité comme s'il eût voulu lui chercher querelle.

—Il serait peut-être à propos, frère, continua le sergent, de faire venir Jasper et de le consulter sur ce qu'il y a à faire. Il n'y a pas de Français à craindre ici ; et en toute circonstance il nous empêchera d'être noyés, s'il est possible.

—Oui, oui, ce sont ces maudites circonstances qui ont fait tout le mal. Eh bien ! faites venir le drôle ! qu'il vienne ! Quelques questions faites avec adresse tireront de lui la vérité, je vous en réponds.

Dès que ce consentement fut obtenu, on envoya chercher Jasper, et il arriva à l'instant même. Son air, son maintien, ses traits, tout son extérieur, annonçait sa mortification, ce que ceux qui l'observaient prirent pour la honte d'avoir été découvert. Dès qu'il fut sur le pont, il jeta à la hâte autour de lui un regard inquiet et toute la vérité lui fut révélée.

—Je vous ai envoyé chercher, maître Jasper, dit Cap en croisant les bras et en se balançant le corps avec toute la dignité du gaillard d'avant, pour que vous nous appreniez quelque chose sur le havre qui est sous le vent. Nous supposons que vous n'avez pas assez de rancune pour vouloir nous noyer tous, particulièrement les femmes ; et j'espère que vous serez assez homme pour nous aider à conduire ce cutter en quelque lieu de sûreté jusqu'à ce que ce coup de vent soit passé.

—J'aimerais mieux mourir que de voir arriver le moindre accident à Mabel Dunham, s'écria Jasper avec vivacité.

—Je le savais, s'écria Pathfinder en frappant doucement de la main sur l'épaule de son jeune ami.

—Humph ? dit Cap, j'ai dit particulièrement les femmes ; comme si elles couraient un danger particulier ! N'importe, jeune homme, nous nous entendons en parlant comme deux francs marins. Connaissez-vous quelque port sous notre vent ?

—Il n'en existe aucun. Il y a une grande baie à cette extrémité du lac, mais personne de nous ne la connaît, et il est très difficile d'y entrer.

—Et cette côte sous le vent, elle n'a rien de particulier pour la recommander, je suppose ?

—C'est un désert jusqu'à l'embouchure du Niagara d'un côté, et jusqu'à Frontenac de l'autre. On m'a dit qu'au nord et à l'ouest on ne trouve pendant mille milles que forêts et prairies.

—Dieu soit loué ! En ce cas il ne peut s'y trouver de Français. Et y a-t-il beaucoup de sauvages dans ces environs ?

—Les Indiens se trouvent partout, quoiqu'ils ne soient nulle part très nombreux. On peut en rencontrer par hasard une troupe sur quelque point que ce soit de la côte, et l'on pourrait y passer des mois sans en voir un seul.

—Il faut donc en courir la chance. Mais pour vous parler franchement, maître Western, si cette petite affaire désagréable n'avait pas eu lieu, quel parti prendriez-vous à présent à l'égard du cutter ?

—Je suis beaucoup plus jeune marin que vous, maître Cap, répondit Jasper, et je ne puis guère me permettre de vous donner un avis.

—Bien, bien, nous savons tout cela. Dans un cas ordinaire cela pourrait être, mais le cas présent sort de l'ordre commun ; c'est une circonstance qui, sur cette mare d'eau douce, offre ce qu'on peut appeler des particularités.

—Je crois, monsieur, qu'avant que deux heures se soient écoulées, le cutter devra jeter l'ancre.

—Jeter l'ancre ! sur ce lac ! ici !

—Non, monsieur ; plus loi, là-bas, près de la terre.

—Vous ne voulez pas dire, maître Eau-Douce, que vous jetteriez l'ancre près d'une côte sous le vent pendant un ouragan ?

—C'est précisément ce que je ferais, monsieur, si je voulais sauver mon bâtiment.

—Whe...ew ! C'est une doctrine qui sent l'eau douce. Ecoutez, jeune homme ; j'ai été un animal marin, enfant et homme fait, pendant quarante et un ans, et je n'ai jamais entendu parler d'une pareille chose. Je jetterais par-dessus le bord tous mes appareils de mouillage avant de commettre une pareille ânerie.

—C'est ce que nous faisons sur ce lac quand nous sommes serrés de près, répondit Jasper. Nous ferions sans doute mieux si l'on nous eût mieux renseignés.

—Oui, en vérité, vous feriez mieux. — Non, non, personne ne me déterminera jamais à agir ainsi contre tous mes principes. Vous pouvez retourner sous le pont, maître Eau-Douce.

Jasper salua et se retira tranquillement. Cependant, avant de descendre, on remarqua qu'il jeta encore un regard sur l'horizon au vent et un autre sur la terre sous le vent, et qu'il s'en alla l'inquiétude peinte sur tous ses traits.

CHAPITRE XVII

LE SOUS-COURANT

Comme la femme du soldat était malade, Mabel était seule dans la chambre de l'arrière quand Jasper y rentra ; car, par un acte de faveur spéciale du sergent, il lui avait été permis de réparer dans cette partie du bâtiment.

Malgré un passager mouvement de méfiance légitimé par la certitude où son père et son oncle paraissaient être de la trahison du jeune homme, elle ne pouvait voir en lui qu'une victime de l'injustice.

—Mabel, lui dit-il, je ne suis point habitué à converser avec une jeune fille comme vous, ni à dire à personne tout ce que je pense et tout ce que je sens. Je n'ai jamais eu de soeur ; j'étais encore enfant quand je perdis ma mère, de sorte que je ne sais guère ce que votre sexe aime ou non à entendre, et je...

Mabel aurait donné tout au monde pour entendre la fin de cette phrase, mais Jasper ne la finit pas, et la retenue naturelle à son sexe l'empêcha de montrer sa curiosité. Elle attendit en silence qu'il s'exprimât.

—Je veux dire, Mabel, reprit le jeune homme, après une pause qu'il trouva assez embarrassante, que je ne suis pas habitué aux manières et aux opinions d'une femme comme vous, et qu'il faut vous imaginer tout ce que je voudrais ajouter.

Mabel avait assez d'imagination pour cela, mais il y a des sentiments que les femmes aiment à entendre exprimer avant de s'y abandonner elles-mêmes, et notre héroïne avait une idée vague que ceux de Jasper pouvaient appartenir à cette classe. Elle préféra donc, avec cette présence d'esprit qui est l'apanage de son sexe, changer de conversation.

—Dites-moi une chose, Jasper, et je serai contente, dit-elle avec une fermeté qui annonçait la confiance qu'elle avait en elle-même et en son compagnon ; vous ne méritez pas les cruels soupçons qui ont été conçus contre vous ?

—Non, Mabel, répondit le jeune marin en la regardant avec un air de franchise et de simplicité qui aurait écarté toute méfiance, si elle en avait eu réellement ; aussi bien que j'espère en la merci du Ciel, je ne les mérite pas.

—Je le savais ! s'écria-t-elle vivement ; je l'aurais juré ! Et cependant mon père n'a pas dessein d'être injuste. Mais que cela ne vous inquiète pas, Jasper.

—J'ai en ce moment bien d'autres sujets d'inquiétude. Tous ceux qui connaissent le lac penseraient que le bâtiment est en danger et, bien qu'un vieux marin de l'Océan puisse connaître des moyens d'écartier le péril, je voudrais qu'on pût faire changer votre oncle d'idées sur les mesures qu'exige la situation.

—Mais, Jasper, personne n'est aussi en état que vous de commander le cutter. Songez à tous ceux dont la vie peut dépendre d'un mot de vous.

—Je pense à vous, Mabel, répondit le jeune homme avec force.

Le coeur de Mabel battit vivement. Elle n'essaya pas de réprimer un regard de gratitude.

—Il ne faut pas souffrir que l'obstination de mon oncle occasionne un si grand malheur, s'écria-t-elle. Remontez à la hâte sur le pont, Jasper, et priez mon père de descendre dans cette chambre.

Tandis que Jasper montait sur le pont, Mabel écoutait les sifflements du vent et le bruit des lames qui se brisaient contre le cutter, avec une crainte qu'elle n'avait jamais connue jusqu'alors. Une couple de minutes qui s'écoulèrent avant l'arrivée du sergent, lui parurent une heure, et elle respirait

Sans Famille

Par
HECTOR MALOT

Ouvrage couronné par l'Académie française

(Suite)

Le temps s'écoula assez vite et le lendemain, dans l'après-midi, un policeman, que je ne connaissais pas, entra dans mon cachot et me dit de le suivre je vis avec satisfaction que c'était un homme d'environ cinquante ans qui ne paraissait pas très souple. Les choses purent s'arranger selon les prescriptions de Mattia, et, quand le train se mit en marche, j'étais placé près de la portière par laquelle j'étais monté; j'allais à reculons; le policeman était en face de moi, nous étions seuls dans notre compartiment.

—Vous parlez anglais? me dit-il.

—Un peu.

—Vous le comprenez?

—A peu près, quand on ne parle pas trop vite.

—Eh bien, mon garçon, je veux vous donner un bon conseil: ne faites pas le malin avec la justice, avouez: vous vous concilierez la bienveillance de tout le monde; rien n'est plus désagréable que d'avoir affaire à des gens qui nient contre l'évidence; tandis qu'avec ceux qui avouent on a toutes sortes de complaisances, de bontés; ainsi moi, vous me diriez comment les choses se sont passées, je vous donnerais bien une couronne: vous verriez comme l'argent adoucirait votre situation en prison.

Je fus sur le point de répondre que je n'avais rien à avouer, mais je compris que le mieux pour moi était de me concilier la bienveillance de ce policeman, selon son expression, et je ne répondis rien.

—Vous réfléchirez, me dit-il, en continuant, et quand en prison vous aurez reconnu la bonté de mon conseil, vous me ferez appeler, parce que voyez-vous, il ne faut pas avouer au premier venu. Il faut choisir celui qui s'intéressera à vous, et moi, vous voyez bien que je suis tout disposé à vous servir.

Je fis un signe affirmatif.

—Faites demander Dolphin: vous retiendrez bien mon nom, n'est-ce pas?

—Oui, Monsieur.

J'étais appuyé contre la portière dont la vitre était ouverte; je lui demandai la permission de regarder le pays que nous traversions, et comme il voulait "se concilier ma bienveillance", il me répondit que je pouvais regarder tant que je voudrais. Qu'avait-il à craindre, le train marchait à grande vitesse.

Bientôt l'air qui le frappait en face l'ayant glacé, il s'éloigna de la portière pour se placer au milieu du wagon.

Pour moi, je n'étais pas sensible au froid; glissant doucement ma main gauche en dehors je tournai la poignée et de la droite je retins la portière.

Le temps s'écoula: la machine siffla et ralentit sa marche; le moment était venu: vivement je poussai la portière et sautai aussi loin que je pus; je fus jeté dans le fossé; heureusement mes mains que je tenais en avant portèrent contre le talus gazonné; cependant le choc fut si violent que je roulai à terre, évanoui.

Quand je revins à moi je crus que j'étais encore en chemin de fer, car je me sentis emporté par un mouvement rapide, et j'entendis un roulement: j'étais couché sur un lit de paille.

Chose étrange! ma figure était mouillée et sur mes joues, sur mon front, passait une caresse douce et chaude.

J'ouvris les yeux, un chien, un vilain chien jaune était penché sur moi et me léchait.

Mes yeux rencontrèrent ceux de Mattia, qui se tenait agenouillé à côté de moi.

—Tu es sauvé, me dit-il en écartant le chien et en m'embrassant.

—Où sommes nous?

—En voiture; c'est Bob qui nous conduit.

—Comment cela va-t-il? me demanda Bob en se retournant.

—Je ne sais pas; bien, il me semble.

—Remuez les bras, remuez les jambes, cria Bob. J'étais allongé sur de la paille, je fis ce qu'il me disait.

—Bon, dit Mattia, rien de cassé.

—Mais que s'est-il passé?

—Tu as sauté du train, comme je te l'avais recommandé; mais la secousse t'a étourdi et tu es

tombé dans le fossé; alors ne te voyant pas venir, Bob a dégringolé le talus tandis que je tenais le cheval, et il t'a rapporté dans ses bras. Nous t'avons cru mort. Quelle peur! quelle douleur! mais te voilà sauvé.

—Et le policeman?

—Il continue sa route avec le train, qui ne s'est pas arrêté.

Je savais l'essentiel, je regardai autour de moi et j'aperçus le chien jaune qui me regardait tendrement avec des yeux qui ressemblaient à ceux de Capi, mais ce n'était pas Capi, puisque Capi était blanc.

—Et Capi! dis-je, où est-il?

Avant que Mattia m'eût répondu, le chien jaune avait sauté sur moi et il me léchait en pleurant.

—Mais le voilà, dit Mattia, nous l'avons fait teindre.

Je rendis au bon Capi ses caresses, et je l'embrassai.

—Pourquoi l'as-tu teint? dis-je.

—C'est une histoire, je vais te la conter.

Mais Bob ne permit pas ce récit.

—Conduis le cheval, dit-il à Mattia, et tiens-le bien; pendant ce temps-là je vais arranger la voiture pour qu'on ne la reconnaisse pas aux barrières.

Cette voiture était une carriole recouverte d'une bâche en toile posée sur des cerceaux; il allongea les cercles dans la voiture et ayant plié la bâche en quatre, il me dit de m'en couvrir; puis, il renvoya Mattia en lui recommandant de se cacher sous la toile: par ce moyen la voiture changeait entièrement d'aspect, elle n'avait plus de bâche, et elle ne contenait qu'une personne au lieu de trois: si on courait après nous, le signalement, que les gens qui voyaient passer cette carriole donneraient, dérouterait les recherches.

—Où allons-nous? demandai-je à Mattia lorsqu'il se fut allongé à côté de moi.

—A Littlehampton: c'est un petit port sur la mer, où Bob a un frère qui commande un bateau faisant les voyages de France pour aller chercher du beurre et des oeufs en Normandie, à Isigny; si nous nous sauvons, — et nous nous sauverons — ce sera à Bob que nous le devons: il a tout fait: qu'est-ce que j'aurais pu faire pour toi, moi, pauvre misérable! C'est Bob qui a eu l'idée de te faire sauter du train, de te souffler mon billet, et c'est lui qui a décidé ses camarades à nous prêter ce cheval; enfin c'est lui qui va nous procurer un bateau pour passer en France, car tu dois bien croire que si tu voulais t'embarquer sur un vapeur, tu serais arrêté: tu vois qu'il fait bon avoir des amis.

—Et Capi, qui a eu l'idée de l'emmener?

—Moi, mais c'est Bob qui a eu l'idée de le teindre en jaune pour qu'on ne le reconnaisse pas, quand nous l'avons volé à l'agent Jerry, l'intelligent Jerry comme disait le juge, qui cette fois n'a pas été trop intelligent, car il s'est laissé souffler Capi sans s'en apercevoir; il est vrai que Capi m'ayant senti, a presque tout fait, et puis Bob connaît les tours des voleurs de chiens.

—Et ton pied?

—Guéri, ou à peu près, je n'ai pas eu le temps d'y penser.

Les routes d'Angleterre ne sont pas libres comme celles de France; de place en place se trouvent des barrières où l'on doit payer une certaine somme pour passer; quand nous arrivions à l'une de ces barrières, Bob nous disait de nous taire et de ne pas bouger, et les gardiens ne voyaient qu'une carriole conduite par un seul homme: Bob leur disait des plaisanteries et passait.

Avec son talent de clown pour se grimer, il s'était fait une tête de fermier, et ceux même qui le connaissaient le mieux, lui auraient parlé sans savoir qui il était.

Nous marchions rapidement, car le cheval était bon et Bob était un habile cocher: cependant il fallait nous arrêter pour laisser souffler un peu le cheval, et pour lui donner à manger; mais pour cela nous n'entrâmes pas dans une auberge; Bob s'arrêta en plein bois, débrida son cheval et lui passa au cou une musette pleine d'avoine qu'il prit dans la voiture; la nuit était noire; il n'y avait pas grand danger d'être surpris.

Alors je pus m'entretenir avec Bob, et le remercier par quelques paroles de reconnaissance émue;

mais il ne me laissa pas lui dire tout ce que j'avais dans le coeur:

—Vous m'avez obligé, répondit-il en me donnant une poignée de main, aujourd'hui je vous oblige, chacun son tour; et puis vous êtes le frère de Mattia; et pour un bon garçon comme Mattia, on fait bien des choses.

Je lui demandai si nous étions éloignés de Littlehampton; il me répondit que nous en avions encore pour plus de deux heures, et qu'il fallait nous hâter, parce que le bateau de son frère partait tous les samedis pour Isigny, et qu'il croyait que la marée avait lieu de bonne heure; or, nous étions le vendredi.

Nous reprîmes place sur la paille, sous la bâche, et le cheval reposa grand train.

—As-tu peur? me demanda Mattia.

—Oui et non; j'ai très peur d'être repris; mais il me semble qu'on ne me reprendra pas: se sauver, n'est-ce pas avouer qu'on est coupable? Voilà surtout ce qui me tourmente: que dire pour ma défense?

—Nous avons bien pensé à cela, mais Bob a cru qu'il fallait tout faire pour que tu ne parusses pas sur le banc des assises; cela est si triste d'avoir passé là, même quand on est acquitté; moi, je n'ai osé rien dire, parce qu'avec mon idée fixe de t'emmener en France j'ai peur que cette idée ne me conseille mal.

—Tu as bien fait; et quoi qu'il arrive je n'aurai que de la reconnaissance pour vous.

—Il n'arrivera rien, va sois tranquille. A l'arrêt du train ton policeman aura fait son rapport; mais avant qu'on organise les recherches il s'est écoulé du temps et nous, nous avons galopé; et puis ils ne peuvent pas savoir que c'est à Littlehampton que nous allons nous embarquer.

A coup sûr si on n'était pas sur notre piste, nous avions la chance de nous embarquer sans être inquiétés; mais je n'étais pas comme Mattia, convaincu qu'après l'arrêt du train le policeman avait perdu du temps pour nous poursuivre; là était le danger; il pouvait être grand.

Cependant notre cheval, vigoureusement conduit par Bob, continuait de détailler grand train sur la route déserte; de temps en temps seulement nous croisions quelques voitures, aucune ne nous dépassait: les villages que nous traversions étaient silencieux, et rares étaient les fenêtres où se montrait une lumière attardée; seuls quelques chiens faisaient attention à notre course rapide et nous poursuivaient de leurs aboiements; quand après une montée un peu rapide Bob arrêtait son cheval pour le laisser souffler nous descendîmes de voiture et nous nous collions la tête sur la tête pour écouter, mais, Mattia lui-même, qui avait l'oreille plus fine que nous, n'entendait aucun bruit suspect; nous voyagions au milieu de l'ombre et du silence de la nuit.

Ce n'était plus pour nous cacher que nous nous tenions sous la bâche, mais pour nous défendre du froid, car depuis assez longtemps soufflait une bise froide; quand nous passions la langue sur nos lèvres nous trouvions un goût de sel; nous approchions de la mer. Bientôt nous aperçûmes une lueur qui à intervalles réguliers disparaissait, pour reparaître avec éclat, c'était un phare; nous arrivions.

Bob arrêta son cheval et le mettant au pas il le conduisit doucement dans un chemin de traverse; puis descendant de voiture il nous dit de rester là et de tenir le cheval; pour lui, il allait voir si son frère n'était pas parti et si nous pouvions sans danger nous embarquer à bord du navire de celui-ci.

J'avoue que le temps pendant lequel Bob resta absent me parut long, très long: nous ne parlions pas, et nous entendions la mer briser sur la grève à une assez courte distance avec un bruit monotone qui redoublait notre émotion; Mattia tremblait comme je tremblais moi-même.

—C'est le froid, me dit-il à voix basse.

—Etait-ce bien vrai? Le certain, c'est que quand une vache ou un mouton qui se trouvaient dans les prairies que traversait notre chemin choquaient une pierre ou heurtaient une clôture, nous étions plus sensibles au froid ou au tremblement.

Enfin nous entendîmes un bruit de pas dans le chemin qu'avait suivi Bob. Sans doute, il revenait; c'était mon sort qui allait se décider.

Bob n'était pas seul. Quand il s'approcha de nous nous vîmes que quelqu'un l'accompagnait : c'était un homme vêtu d'une vareuse en toile cirée et coiffé d'un bonnet de laine.

—Voici mon frère, dit Bob; il veut bien vous prendre à son bord; il va vous conduire, et nous allons nous séparer, car il est inutile qu'on sache que je suis venu ici.

Je voulus remercier Bob, mais il me coupa la parole en me donnant une poignée de main :

—Ne parlons pas de ça, dit-il, il faut s'entraider, chacun son tour; nous nous reverrons un jour; je suis heureux d'avoir obligé Mattia.

Nous suivîmes le frère de Bob, et bientôt nous entrâmes dans les rues silencieuses de la ville, puis après quelques détours nous nous trouvâmes sur un quai, et le vent de la mer nous frappa au visage.

Sans rien dire, le frère de Bob nous désigna de la main un navire gréé en sloop; nous comprîmes que c'était le sien; en quelques minutes nous fûmes à bord; alors il nous fit descendre dans une petite cabine.

—Je ne partirai que dans deux heures, dit-il, restez là et ne faites pas de bruit.

Quand il eut refermé à clef la porte de cette cabine, ce fut sans bruit que Mattia se jeta dans mes bras et m'embrassa : il ne tremblait plus.

XXI

LE CYGNE

Après le départ du frère de Bob, le navire resta silencieux pendant quelques temps, et nous n'entendîmes que le bruit du vent dans la mâture et le clapotement de l'eau contre la carène; mais peu à peu il s'anima; des pas retentirent sur le pont; on laissa tomber des cordages; des poulies grincèrent, il y eut des enroulements et des déroulements de chaîne; on vira au cabestan; une voile fut hissée : le gouvernail gémit et tout à coup le bateau s'étant incliné sur le côté gauche, un mouvement de tangage se produisit : nous étions en route, j'étais sauvé.

Lent et doux tout d'abord, ce mouvement de tangage ne tarda pas à devenir rapide et dur, le navire s'abaissait en roulant, et brusquement de violents coups de mer venaient frapper contre son étrave ou contre son bordage de droite.

—Pauvre Mattia! dis-je à mon camarade en lui prenant la main.

—Cela ne fait rien, dit-il, tu es sauvé; au reste je me doutais bien que cela serait ainsi; quand nous étions en voiture je regardais les arbres dont le vent secouait la cime, et je me disais que sur la mer nous allions danser : ça danse.

A ce moment, la porte de notre cabine fut ouverte.

—Si vous voulez monter sur le pont, nous dit le frère de Bob, il n'y a plus de danger.

—Où est-on moins malade? demanda Mattia.

—Couché.

—Je vous remercie, je reste couché.

Et il s'allongea sur les planches.

—Le mousse va vous apporter ce qu'il vous sera nécessaire, dit le capitaine.

—Merci; s'il peut n'être pas trop longtemps à venir, cela sera à propos, répondit Mattia.

—Déjà?

—Il y a longtemps que c'est commencé.

Je voulus rester près de lui, mais il m'envoya sur le pont en me répétant :

—Cela ne fait rien, tu es sauvé; mais c'est égal, je ne me serais jamais imaginé que cela me ferait plaisir d'avoir le mal de mer.

Arrivé sur le pont, je ne pus me tenir debout qu'en me cramponnant solidement à un cordage : aussi loin que la vue pouvait s'étendre dans les profondeurs de la nuit, on ne voyait qu'une nappe blanche d'écume, sur laquelle notre petit navire courait, incliné comme s'il allait chavirer, mais il ne chavirait point, au contraire il s'élevait légèrement, bondissant sur les vagues, porté, poussé par le vent d'ouest.

Je me retournais vers la terre; déjà les lumières du port n'étaient plus que des points dans l'obscurité vaporeuse, et les regardant ainsi s'affaiblir et disparaître les unes après les autres, ce fut avec un doux sentiment de délivrance que je dis adieu à l'Angleterre.

—Si le vent continue ainsi, me dit le capitaine, nous n'arriverons pas tard, ce soir, à Isigny; c'est un bon voilier que "l'Eclipse".

Toute une journée de mer, et même plus d'une journée, pauvre Mattia! et cela lui faisait plaisir d'avoir le mal de mer.

Elle s'écoula cependant, et je passai mon temps à voyager du pont à la cabine, et de la cabine au pont; à un certain moment, comme je causais avec le capitaine, il étendit sa main dans la direction du

sud-ouest, et j'aperçus une haute colonne blanche qui se dessinait sur un fond bleuâtre.

—Barfleur, me dit-il.

Je dégringolai rapidement pour porter cette bonne nouvelle à Mattia : nous étions en vue de France; mais la distance est longue encore de Barfleur à Isigny, car il faut longer toute la presqu'île du Cotentin avant d'entrer dans la Vire et dans l'Aure.

Comme il était tard lorsque "l'Eclipse" accosta le quai d'Isigny, le capitaine voulut bien nous permettre de coucher à bord, et ce fut seulement le lendemain matin que nous nous séparâmes de lui, après l'avoir remercié comme il convenait.

—Quand vous voudrez revenir en Angleterre, nous dit-il, en nous donnant une rude poignée de main, "l'Eclipse" part d'ici tous les mardis; à votre disposition.

C'était là une gracieuse proposition, mais que nous n'avions aucune envie d'accepter, ayant chacun nos raisons, Mattia et moi, pour ne pas traverser de sitôt la mer.

Nous débarquions en France avec nos vêtements et nos instruments. — Mattia ayant eu soin de prendre ma harpe, que j'avais laissée dans la tente de Bob; — quant à nos sacs, ils étaient restés avec leur contenu dans les voitures de la famille Driscoll; cela nous mettait en peine, car nous ne pouvions pas reprendre notre vie errante sans chemises et sans bas, surtout sans carte. Par bonheur, Mattia avait douze francs d'économies et en plus notre part de recette provenant de notre association avec Bob et ses camarades, laquelle s'élevait à vingt-deux shillings, ou vingt-sept francs cinquante; cela nous constituait une fortune de près de quarante francs, ce qui était considérable pour nous. Mattia avait voulu donner cet argent à Bob pour subvenir aux frais de mon évvasion, mais Bob avait répondu qu'on ne fait pas payer les services qu'on rend par amitié, et il n'avait voulu rien recevoir.

Notre première occupation, en sortant de "l'Eclipse", fut donc de chercher un vieux sac de soldat et d'acheter ensuite deux chemises, deux paires de bas, un morceau de savon, un peigne, du fil, des boutons, des aiguilles, et enfin ce qui nous était plus indispensable encore que ces objets, si utiles cependant, — une carte de France.

En effet, où aller maintenant que nous étions en France? Quelle route suivre? Comment nous diriger?

Ce fut la question que nous agitâmes en sortant d'Isigny par la route de Bayeux.

—Pour moi, dit Mattia, je n'ai pas de préférence, et je suis prêt à aller à droite et à gauche; je ne demande qu'une chose.

—Laquelle?

—Suivre le cours d'un fleuve, d'une rivière ou d'un canal, parce que j'ai une idée.

Comme je ne demandais pas à Mattia de me dire son idée, il continua :

—Je vois qu'il faut que je t'explique, mon idée : quand Arthur était malade, madame Milligan le promenait en bateau, et c'est de cette façon que tu l'as rencontré sur le "Cygne".

—Il n'est plus malade.

—C'est-à-dire qu'il est mieux; il a été très malade, au contraire, et il n'a été sauvé que par les soins de sa mère. Alors mon idée est que pour le guérir tout à fait, madame Milligan le promène encore en bateau sur les fleuves, les rivières, les canaux qui peuvent porter le "Cygne"; si bien qu'en suivant le cours de ces rivières et de ces fleuves, nous avons chance de rencontrer le "Cygne".

—Qui dit que le "Cygne" est en France?

—Rien : cependant, comme le "Cygne" ne peut pas aller sur la mer, il est à croire qu'il n'a pas quitté la France, nous avons des chances pour le trouver. Quand nous n'en aurions qu'une, est-ce que tu n'es pas d'avis qu'il faut la risquer? Moi je veux que nous retrouvions madame Milligan, et mon avis est que nous ne devons rien négliger pour cela.

—Mais Lise, Alexis, Benjamin, Etiennette!

—Nous les verrons en cherchant madame Milligan; il faut donc que nous gagnions le cours d'un fleuve ou d'un canal : cherchons sur la carte quel est le fleuve le plus près.

La carte fut étalée sur l'herbe du chemin, et nous cherchâmes le fleuve le plus voisin; nous trouvâmes que c'était la Seine.

—Eh bien! gagnons la Seine, dit Mattia.

—La Seine passe à Paris.

—Qu'est-ce que cela fait?

—Cela fait beaucoup; j'ai entendu dire à Vitalis que quand on voulait trouver quelqu'un, c'était à Paris qu'il fallait le chercher; si la police anglaise me cherchait pour le vol de l'église Saint-Georges, je ne veux pas qu'elle me trouve : ce ne serait pas la peine d'avoir quitté l'Angleterre.

—La police anglaise peut donc te poursuivre en France?

—Je ne sais pas; mais si cela est, il ne faut pas aller à Paris.

—Ne peut-on pas suivre la Seine jusqu'aux environs de Paris, la quitter et la reprendre plus loin; je ne tiens pas à voir Garafoli.

—Sans doute.

—Eh bien, faisons ainsi : nous interrogerons les mariniers, les hâleurs, le long de la rivière, et comme le "Cygne" avec sa verandah ne ressemble pas aux autres bateaux, on l'aura remarqué s'il a passé sur la Seine; si nous ne le trouvons pas sur la Seine, nous le chercherons sur la Loire, sur la Garonne, sur toutes les rivières de France et nous finirons bien par le trouver.

Je n'avais pas d'objections à présenter contre l'idée de Mattia; il fut donc décidé que nous gagnerions le cours de la Seine pour le côtoyer en le remontant.

Après avoir pensé à nous, il était temps de nous occuper de Capi; teint en jaune, Capi n'était pas pour moi Capi; nous achetâmes du savon mou, et à la première rivière que nous trouvâmes, nous le frottâmes vigoureusement, nous relayant quand nous étions fatigués.

Mais la teinture de notre ami Bob était d'excellente qualité; il nous fallut de nombreuses baignades, de longs savonnages; il nous fallut surtout des semaines et des mois pour que Capi reprit sa couleur native. Heureusement la Normandie est le pays de l'eau, et chaque jour nous pûmes le laver.

Par Bayeux, Caen, Pont-l'Évêque et Pont-Audemer, nous gagnâmes la Seine à La Bouille.

Quand du haut de collines boisées et au détour d'un chemin ombreux, dont nous débouchâmes après une journée de marche, Mattia aperçut tout à coup devant lui la Seine, décrivant une large courbe au centre de laquelle nous nous trouvions, et promenant doucement ses eaux calmes et puissantes, couvertes de navires aux blanches voiles et de bateaux à vapeur, dont la fumée montait jusqu'à nous, il déclara que cette vue le réconciliait avec l'eau, et qu'il comprenait qu'on pouvait prendre plaisir à glisser sur cette tranquille rivière, au milieu de ces fraîches prairies, de ces champs bien cultivés et de ces bois sombres qui l'encadraient de verdure.

—Sois certain que c'est sur la Seine que madame Milligan a promené son fils malade, me dit-il.

—C'est ce que nous allons bientôt savoir, en faisant causer les gens du village qui est au-dessous.

Mais j'ignorais alors qu'il n'est pas facile d'interroger les Normands, qui répondent rarement d'une façon précise et qui, au contraire, interrogent eux-mêmes ceux qui les questionnent.

—C'est-y un batiau du Havre ou un batiau de Rouen que vous demandez? — C'est-y un bachot? — C'est-y une barquette, un chaland, une péniche?

Quand nous eûmes bien répondu à toutes les questions qu'on nous posa, il fut à peu près certain que le "Cygne" n'était jamais venu à La Bouille, ou que, s'il y avait passé, c'était la nuit, de sorte que personne ne l'avait vu.

De La Bouille nous allâmes à Rouen, où nos recherches recommencèrent, mais sans meilleur résultat; à Elbeuf on ne put pas non plus nous parler du "Cygne"; à Poses, où il y a des écluses et où par conséquent on remarque les bateaux qui passent, il en fut de même encore.

Sans nous décourager, nous avançons, questionnant toujours, mais sans grande espérance, car le "Cygne" n'avait pas pu partir d'un point intermédiaire; que madame Milligan et Arthur se fussent embarqués à Quillebeuf ou à Caudebec, cela se comprenait, à Rouen mieux encore; mais puisque nous ne trouvions pas trace de leur passage, nous devions aller jusqu'à Paris, ou plutôt au delà de Paris.

Comme nous ne marchions pas seulement pour avancer, mais qu'il nous fallait encore gagner chaque jour notre pain, il nous fallut cinq semaines pour aller d'Isigny à Charenton.

Là une question se présentait : devions-nous suivre la Seine ou bien devions-nous suivre la Marne? C'était ce que je m'étais demandé bien souvent en étudiant ma carte, mais sans trouver de meilleures raisons pour une route plutôt que pour une autre.

Heureusement en arrivant à Charenton, nous n'eûmes pas à balancer, car à nos demandes on répondit, pour la première fois, qu'on avait vu un bateau qui ressemblait au "Cygne"; c'était un bateau de plaisance, il avait une verandah.

Mattia fut si joyeux qu'il se mit à danser sur le quai : puis tout à coup, cessant de danser, il prit son violon et joua frénétiquement une marche triomphale.

Pendant ce temps, je continuais d'interroger le marinier qui avait bien voulu nous répondre : le doute n'était pas possible, c'était bien le "Cygne"; il y avait environ deux mois qu'il avait passé à Charenton, remontant la Seine.

Deux mois! Cela lui donnait une terrible avance



Ecole Romantique Allemande



MENDELSSOHN-BARTHOLDY, (1809-1847), né à Hambourg.

Fils d'un banquier et petit-fils du philosophe Moses Mendelssohn, il publiait à 17 ans une traduction en vers "l'Adrienne" de Térence et montrait pour la musique une égale précocité. A seize ans il fit représenter à Berlin un opéra, "Les Noces de Gamache".

Remarquable symphoniste, chez lequel une puissante science s'allie à la distinction comme à l'inspiration la plus élevée, Mendelssohn n'ignore aucun des secrets de l'art préféré.

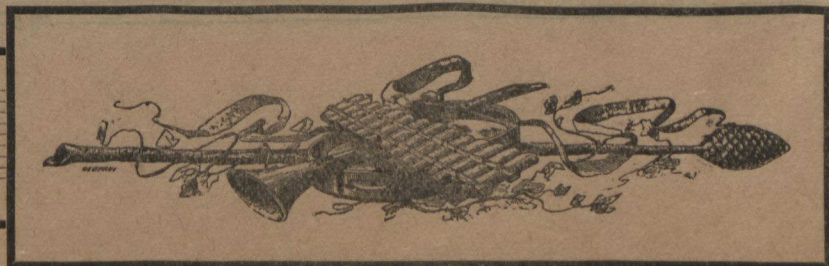
Pianiste et organiste de la plus grande valeur, il a écrit de superbes Sonates d'orgue, et pour le piano des Concertos, des Sonates, de belles pièces de musique de chambre; mais c'est surtout dans l'Oratorio et la Symphonie qu'il a pu développer les merveilleuses qualités de son génie.

A vingt ans, il entreprit un grand voyage en Angleterre, en Italie et en France. A Londres il fait exécuter avec un grand succès sa première symphonie et sa délicieuse ouverture du "Songe d'une nuit d'été". En 1843, il fonda à Leipzig le Conservatoire; il avait atteint le comble de la renommée lorsqu'il fut emporté jeune encore par une apoplexie nerveuse.

Le Songe d'une nuit d'été, les trois dernières Symphonies, les ouvertures de Ruy Blas, de la Grotte de Fingal, de la Belle Mélusine, son Concerto pour violon, ses deux Concertos pour piano, ses deux Trios, la Sonate en si bémol et le Duo en ré pour piano et violoncelle, ainsi que la plupart de ses Romances sans paroles (genre qu'il a créé), doivent être considérés comme des chefs-d'œuvre véritables.

Doué d'une inspiration délicate et poétique, ayant la science de l'intuition des ressources de l'orchestre, Mendelssohn occupe dans l'histoire de l'art au XIX^{ème} siècle une place à part.

L'orchestration de Mendelssohn est des plus riches, fertile en sonorités pittoresques et en agencements ingénieux.



Bonjour Suzon



Poésie d'Alfred de Musset

Musique d'André Gailhard

CHANT

PIANO

Bon-jour

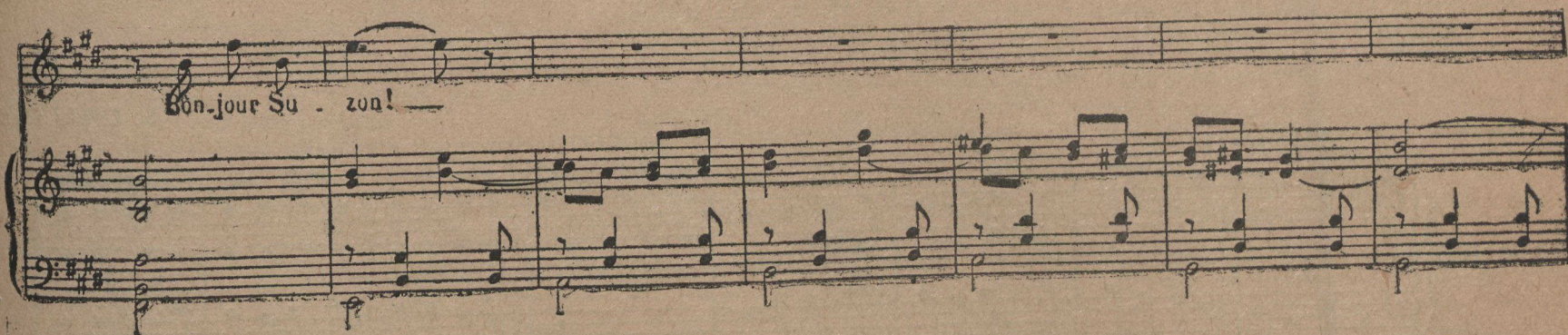
Su-zon ma fleur des bois, Es-tu tou-jours la plus jo-li-e? Je re-viens

tel que tu me vois d'uo long voy-age en I-ta-li-e

du Pa-ra-dis j'ai fait le tour j'ai fait des vers, chao-te l'a-mour mais,

que t'im-por-té. Je pas-se de-vant ta mai-son ou-vre ta por-te

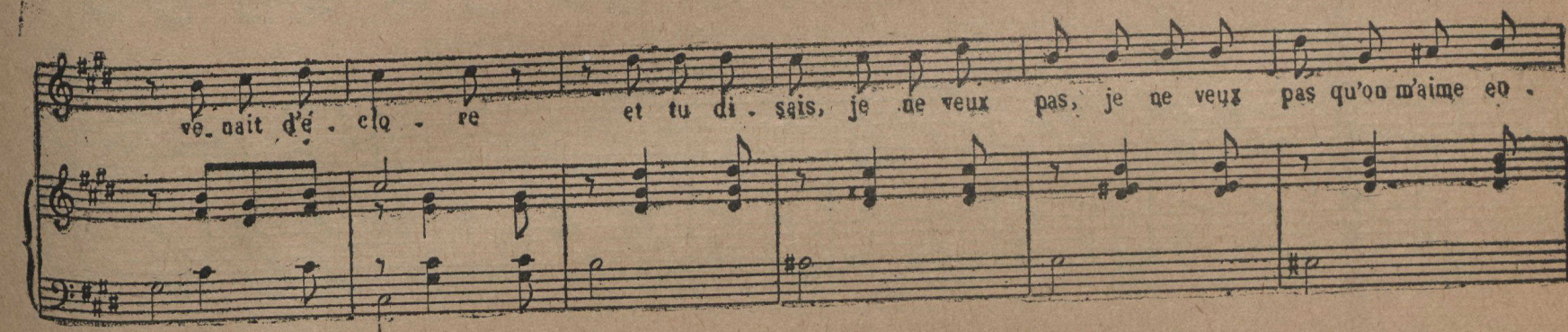
Bon-jour Su - zon!



Je t'ai vue au temps des li - las, ton cœur joy - eux



ve - nait d'é - clo - re et tu di - sais, je ne veux pas, je ne veux pas qu'on m'aime en -



ca - re. Qu'as - tu fait de - puis mon dé - part



qui part trop tôt re - vient trop tard, mais, que t'im - por - te, je pas -



se de - vant ta mai - son ou - vre ta por - te. Bon-jour Su - zon!



Esmeralda

MARCHE ESPAGNOLE

L. GALLINI

Allegretto

PIANO

The musical score is written for piano and consists of seven systems of music. The first system is marked 'Allegretto' and 'PIANO'. The key signature is one flat (B-flat) and the time signature is 2/4. The score includes various dynamics such as *ff*, *f*, *mf*, and *pp*, as well as articulations like accents (^) and slurs. There are several triplet markings (3) throughout the piece. The second system begins with a *mf* dynamic. The third system continues the rhythmic pattern. The fourth system features a *ff* dynamic and includes accents. The fifth system has a *ff* dynamic and includes a *rit.* marking. The sixth system is marked 'la 2^e fois *pp*' and includes *ff* and *mf* dynamics. The seventh system concludes with a *pp* dynamic and includes first and second endings marked '1^a rit.' and '2^a'.

sur nous. Mais qu'importait ! En marchant nous finirions toujours par le rejoindre, bien que nous n'eussions que nos jambes, tandis que lui il avait celles de deux bons chevaux.

La question de temps n'était rien : le fait capital extraordinaire, merveilleux, était que le "Cygne" était retrouvé.

—Qui a eu raison ? criait Mattia.

Si j'avais osé j'aurais avoué que mon espérance était vive aussi, très vive, mais je n'osais pas préciser, même pour moi seul, toutes les idées, toutes les folies qui faisaient s'envoler mon imagination.

Nous n'avons plus besoin de nous arrêter maintenant pour interroger les gens, le "Cygne" est devant nous ; il n'y a qu'à suivre la Seine.

Mais à Moret le Loing se jette dans la Seine, et il faut recommencer nos questions.

Le "Cygne" a remonté la Seine.

A Montereau il faut les reprendre encore.

Cette fois le "Cygne" a abandonné la Seine pour l'Yonne ; il y a un peu plus de deux mois qu'il a quitté Montereau ; il a à son bord une dame anglaise et un jeune garçon étendu sur un lit.

Nous nous rapprochons de Lise en même temps que nous suivons le "Cygne", et le coeur me bat fort quand en étudiant ma carte je me demande si après Joigny madame Milligan aura choisi le canal de Bourgogne ou celui du Nivernais.

Nous arrivons au confluent de l'Yonne et de l'Armençon, le "Cygne" a continué de remonter l'Yonne ; nous allons donc passer par Dreuzy et voir Lise ; elle-même nous parlera de madame Milligan et d'Arthur.

Depuis que nous courions derrière le "Cygne" nous ne donnions plus grand temps à nos représentations, et Capi qui était un artiste consciencieux ne comprenait rien à notre empressement : pourquoi ne lui permettions-nous pas de rester gravement assis la sébile entre les dents devant "l'honorable société" qui tardait à mettre la main à la poche ? il faut savoir attendre.

Mais nous n'attendions plus ; aussi les recettes baissaient-elles, en même temps que ce qui nous était resté sur nos quarante francs diminuait chaque jour : loin de mettre de l'argent de côté, nous prenions sur notre capital.

—Dépêchons-nous, disait Mattia, rejoignons le "Cygne".

Et je disais comme lui : dépêchons-nous.

Jamais, le soir, nous ne nous plaignions de la fatigue, si longue qu'eût été l'étape ; au contraire nous étions d'accord pour partir le lendemain de bonne heure.

—Eveille-moi, disait Mattia, qui aimait à dormir.

Et quand je l'avais éveillé, jamais il n'était long à sauter sur ses jambes.

Pour faire des économies nous avions réduit nos dépenses, et comme il faisait chaud, Mattia avait déclaré qu'il ne voulait pas manger de viande "parce qu'en été la viande est malsaine" ; nous nous contentions d'un morceau de pain avec un oeuf dur que nous nous partagions, ou bien d'un peu de beurre ; et quoique nous fussions dans le pays du vin nous ne buvions que de l'eau.

Que nous importait !

Cependant Mattia avait quelquefois des idées de gourmandise.

—Je voudrais bien que madame Milligan eût encore la cuisinière qui te faisait de si bonnes tartes aux confitures, disait-il, cela doit être joliment bon aux confitures, disait-il, cela doit être joliment bon aux tartes à l'abricot. J'ai mangé des chaussons aux pommes, mais je n'ai jamais mangé des tartes à l'abricot, seulement j'en ai vu. Qu'est-ce que c'est que ces petites choses blanches qui sont collées sur la confiture jaune ?

—Des amandes.

—Oh !

Et Mattia ouvrait la bouche comme pour avaler une tarte entière.

Comme l'Yonne fait beaucoup de détours entre Joigny et Auxerre, nous regagnâmes, nous qui suivions la grande route, un peu de temps sur le "Cygne" ; mais, à partir d'Auxerre, nous ne reperdîmes, car le "Cygne" ayant pris le canal du Nivernais avait couru vite sur ses eaux tranquilles.

A chaque écluse, nous avions de ses nouvelles ; sur ce canal où la navigation n'est pas très active, tout le monde avait remarqué ce bateau qui ressemblait si peu à ceux qu'on voyait ordinairement.

Non seulement on nous parlait du "Cygne", mais on nous parlait aussi de madame Milligan "une dame anglaise très bonne" et d'Arthur "un jeune garçon qui se tenait presque toujours couché dans un lit placé sur le pont, à l'abri d'une verandah garnie de verdure et de fleurs, mais qui se levait aussi quelquefois".

Arthur était donc mieux.

Nous approchions de Dreuzy ; encore deux jours, encore un, encore quelques heures seulement.

Enfin nous apercevions les bois dans lesquels nous avions joué avec Lise à l'automne précédent, nous apercevions aussi l'écluse et la maisonnette de dame Catherine.

Sans nous rien dire, mais d'un commun accord, nous ayons forcé le pas, Mattia et moi, nous ne marchons plus, nous courons ; Capi, qui se retrouve, a pris les devants au galop.

Il va dire à Lise que nous arrivons : elle va venir au-devant de nous.

Cependant ce n'est pas Lise que nous voyons sortir de la maison, c'est Capi qui se sauve comme si on l'avait chassé.

Nous nous arrêtons tous les deux instantanément, et nous nous demandons ce que cela peut signifier ; que s'est-il passé ? Mais cette question nous ne la formulons ni l'un ni l'autre, et nous reprenons notre marche.

Capi est revenu jusqu'à nous et il s'avance, penaud, sur nos talons.

Un homme est en train de manoeuvrer une vanne de l'écluse, ce n'est pas l'oncle de Lise.

Nous allons jusqu'à la maison, une femme que nous ne connaissons pas va et vient dans la cuisine.

—Madame Surriot ? demandons-nous.

Elle nous regarde un moment avant de nous répondre, comme si nous lui posions une question absurde.

—Elle n'est plus ici, nous dit-elle enfin.

—Et où est-elle ?

—En Egypte.

Nous nous regardons Mattia et moi interdits. En Egypte ! Nous ne savons pas au juste ce que c'est que l'Egypte, et où se trouve ce pays, mais vaguement nous pensons que c'est loin, très loin, quelque part au-delà des mers.

—Et Lise ? Vous connaissez Lise ?

—Pardi : Lise est partie en bateau avec une dame anglaise.

Lise sur le "Cygne" ! Rêvons-nous ?

La femme se charge de nous répondre que nous sommes dans la réalité.

—C'est vous Remi ? me demande-t-elle.

—Oui.

—Eh bien, quand Surriot a été noyé, nous dit-elle.

—Noyé !

—Noyé dans l'écluse. Ah ! vous ne saviez pas que Surriot était tombé à l'eau et qu'étant passé sous une péniche, il était resté accroché à un clou : c'est le métier qui veut ça trop souvent. Pour lors, quand il a été noyé, Catherine s'est trouvée bien embarrassée quoiqu'elle fût une maîtresse femme. Mais que voulez-vous, quand l'argent manque, on ne peut pas le fabriquer du jour au lendemain ; et l'argent manquait. Il est vrai qu'on offrait à Catherine d'aller en Egypte pour élever les enfants d'une dame dont elle avait été la nourrice, mais ce qui la gênait c'était sa nièce, la petite Lise. Comme elle était à se demander ce qu'il fallait faire, voilà qu'un soir s'arrête à l'écluse une dame anglaise qui promenait son garçon malade. On cause. Et la dame anglaise qui cherchait un enfant pour jouer avec son fils qui s'ennuyait tout seul sur son bateau, demande qu'on lui donne Lise, en promettant de se charger d'elle, de la faire guérir, enfin de lui assurer un sort.

C'était une brave dame, bien bonne, douce au pauvre monde. Catherine accepte et tandis que Lise s'embarque sur le bateau de la dame anglaise, Catherine part pour s'en aller en Egypte. C'est mon mari qui remplace Surriot. Alors avant de partir Lise qui ne peut pas parler quoique les médecins disent qu'elle parlera sans doute un jour, alors Lise veut que sa tante m'explique que je dois vous raconter tout cela si vous venez pour la voir. Et voilà. J'étais tellement abasourdi, que je ne trouvais pas un mot, mais Mattia ne perdit pas la tête comme moi :

—Et où la dame anglaise allait-elle ? demande-t-il.

—Dans le midi de la France ou bien en Suisse ; Lise devait me faire écrire pour que je vous donne son adresse, mais je n'ai pas reçu de lettre.

XXII

LES BEAUX LANGES ONT DIT VRAI

Comme je restais interdit, Mattia fit ce que je ne pensais pas à faire.

—Nous vous remercions bien, Madame, dit-il.

Et me poussant doucement, il me mit hors la cuisine.

—En route, me dit-il, en avant ! Ce n'est plus seulement Arthur et madame Milligan que nous avons à rejoindre, c'est encore Lise. Comme cela se trouve bien ! Nous aurions perdu du temps à Dreuzy ; tandis que maintenant nous pouvons continuer notre chemin ; c'est ce qui s'appelle une chance. Nous en avons eu assez de mauvaises, maintenant nous en avons de bonnes, le vent a changé. Qui sait tout ce qui va nous arriver d'heureux.

Et nous continuons notre course après le "Cygne" sans perdre de temps, ne nous arrêtant juste que ce qu'il faut pour dormir et pour gagner quelques sous.

A Decize, où le canal du Nivernais débouche dans la Loire, nous demandons des nouvelles du "Cygne" ; il a pris le canal latéral ; et c'est ce canal que nous suivons jusqu'à Digoin ; là nous prenons le canal du Centre jusqu'à Châlon.

Ma carte me dit que si par Charolles nous nous dirigeons directement sur Mâcon, nous éviterions un long détour et bien des journées de marche ; mais c'est là une résolution hardie dont nous n'osons ni l'un ni l'autre nous charger après avoir discuté le pour et le contre, car le "Cygne" peut s'être arrêté en route et alors nous le dépassons ; il faudrait donc revenir sur nos pas, et pour avoir voulu gagner du temps, en perdre.

Nous descendons la Saône depuis Châlon jusqu'à Lyon.

C'est là qu'une difficulté vraiment sérieuse se présente : le "Cygne" a-t-il descendu le Rhône ou bien l'a-t-il remonté ? en d'autres termes madame Milligan a-t-elle été en Suisse ou dans le midi de la France ?

Au milieu du mouvement des bateaux qui vont et qui viennent sur le Rhône et sur la Saône, le "Cygne" peut avoir passé inaperçu : nous questionnons les mariniers, les bateliers et tous les gens qui vivent sur les quais, et à la fin nous obtenons la certitude que madame Milligan a gagné la Suisse ; nous suivons donc le cours du Rhône.

—De la Suisse on va en Italie, dit Mattia, en voilà encore une chance ; si courant après madame Milligan, nous arrivons à Lucca, comme Cristina serait contente.

Pauvre cher Mattia, il m'aide à chercher ceux que j'aime, et moi je ne fais rien pour qu'il embrasse sa petite soeur.

A partir de Lyon nous gagnons le "Cygne", car le Rhône aux eaux rapides ne se remonte pas avec la même facilité que la Seine. A Culoz, il n'a plus que six semaines d'avance sur nous ; cependant, en étudiant la carte, je doute que nous puissions le rejoindre avant la Suisse, car j'ignore que le Rhône n'est pas navigable jusqu'au lac de Genève, et nous nous imaginons que c'est sur le "Cygne" que madame Milligan veut visiter la Suisse dont nous n'avons pas la carte.

Nous arrivons à Seyssel, qui est une ville divisée en deux par le fleuve, au-dessus duquel est jeté un pont suspendu, et nous descendons au bord de la rivière. Quelle est ma surprise, quand de loin je crois reconnaître le "Cygne" !

Nous nous mettons à courir : c'est bien sa forme, c'est bien lui, et cependant il a l'air d'un bateau abandonné. Il est solidement amarré derrière une sorte d'estacade qui le protège, et tout est fermé à bord ; il n'y a plus de fleurs sur la verandah.

Que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé à Arthur ?

Nous nous arrêtons, le coeur étouffé par l'angoisse.

Mais c'est une lâcheté, de rester ainsi immobiles ; il faut avancer, il faut savoir.

Un homme que nous interrogeons veut bien nous répondre ; c'est lui qui justement est chargé de garder le "Cygne".

—La dame anglaise qui était sur le bateau avec ses deux enfants, un garçon paralysé et une petite fille muette, est en Suisse. Elle a abandonné son bateau parce qu'il ne pouvait remonter le Rhône plus loin. La dame et les deux enfants sont partis en calèche avec une femme de service ; les autres domestiques ont suivi avec les bagages. Elle reviendra à l'automne pour reprendre le "Cygne", descendre le Rhône jusqu'à la mer, et passer l'hiver dans le Midi.

Nous respirons : aucune des craintes qui nous avaient assaillis n'était raisonnable ; nous aurions dû imaginer le bon, au lieu d'aller tout de suite au pire.

—Et où est cette dame présentement ? demanda Mattia ?

—Elle est partie pour louer une maison de campagne au bord du lac de Genève, du côté de Vevey ; mais je ne sais pas au juste où. Elle doit passer là l'été.

En route pour Vevey ! A Genève, nous achèterons une carte de la Suisse, et nous trouverons bien cette ville ou ce village. Maintenant, le "Cygne" ne court plus devant nous ; et puisque madame Milligan doit passer l'été dans sa maison de campagne ; nous sommes assurés de la trouver : il n'y a qu'à chercher.

Et, quatre jours après avoir quitté Seyssel, nous cherchons, aux environs de Vevey, parmi les nombreuses villas, qui, à partir du lac aux eaux bleues, s'étagent gracieusement sur les pentes vertes et boisées de la montagne, laquelle est habitée par

madame Milligan, avec Arthur et Lise. Enfin, nous sommes arrivés; il est temps: nous avons trois sous en poche, et nos souliers n'ont plus de semelle.

Mais Vevey n'est point un petit village; c'est une ville, et même plus qu'une ville ordinaire, puisqu'il s'y joint, jusqu'à Villeneuve, une suite de villages ou de faubourgs qui ne font qu'un avec elle: Blonay, Corsier, Tour-de-Peilz, Clarens, Chernex, Montreux, Veytaux, Chillon. Quant à demander madame Milligan, ou tout simplement une dame anglaise accompagnée de son fils malade et d'une jeune fille muette, nous reconnaissons bien vite que cela n'est pas pratique: Vevey et ses bords du lac sont habités par des Anglais et des Anglaises, comme le serait une ville de plaisance des environs de Londres.

Le mieux est donc de chercher et de visiter nous-mêmes toutes les maisons où peuvent loger les étrangers: en réalité, cela n'est pas bien difficile, nous n'avons qu'à jouer notre répertoire dans toutes les rues.

En une journée nous avons parcouru tout Vevey et nous avons fait une belle recette. Autrefois, quand nous voulions amasser de l'argent pour notre vache ou la poupée de Lise, cela nous eût donné une heureuse soirée; mais, maintenant, ce n'est pas après l'argent que nous courons. Nulle part nous n'avons trouvé le moindre indice qui nous parlât de madame Milligan.

Le lendemain, c'est aux environs de Vevey que nous continuons nos recherches, allant droit devant nous, au hasard des chemins, jouant devant les fenêtres des maisons qui ont une belle apparence, que ces fenêtres soient ouvertes ou fermées; mais, le soir, nous rentrons comme déjà nous étions rentrés la veille. Et cependant nous avons été du lac à la montagne et de la montagne au lac, regardant autour de nous, questionnant de temps en temps les gens que, sur leur bonne mine, nous jugeons disposés à nous écouter et à nous répondre.

Ce jour-là, on nous donna deux fausses joies, en nous répondant que, sans savoir son nom, on connaissait parfaitement la dame dont nous parlions. Une fois, on nous envoya à un chalet bâti en pleine montagne; une autre fois, on nous assura qu'elle demeurerait au bord du lac. C'étaient bien des dames anglaises qui habitaient le lac et la montagne, mais ce n'était point madame Milligan.

Après avoir consciencieusement visité les environs de Vevey, nous nous en éloignâmes un peu du côté de Clarens et de Montreux, fâchés du mauvais résultat de nos recherches, mais nullement découragés; ce qui n'avait pas réussi un jour, réussirait le lendemain, sans doute.

Tantôt nous marchions dans des routes bordées de murs de chaque côté, tantôt dans des sentiers tracés à travers des vignes et des vergers, tantôt dans des chemins ombragés par d'énormes châtaigniers dont l'épais feuillage, interceptant l'air et la lumière, ne laissait pousser sous son couvert que des mousses veloutées. A chaque pas, dans ces routes et ces chemins, s'ouvrait une grille en fer ou une barrière en bois, et alors on apercevait des allées de jardin bien sablées, serpentant autour de pelouses plantées de massifs d'arbustes et de fleurs, puis, cachée dans la verdure, s'élevait une maison luxueuse ou une élégante maisonnette enguirlandée de plantes grimpantes; et presque toutes, maisons comme maisonnettes, avaient, à travers les massifs d'arbres et d'arbustes, des points de vue habilement ménagés sur le lac éblouissant et son cadre de sombres montagnes.

Ces jardins faisaient souvent notre désespoir, car, nous tenant à distance des maisons, ils nous empêchaient d'être entendus de ceux qui se trouvaient dans ces maisons, si nous ne jouions pas et si nous ne chantions pas de toutes nos forces, ce qui, à la longue, et répété du matin au soir, devenait fatigant.

Une après-midi, nous donnions ainsi un concert en pleine rue, n'ayant devant nous qu'une grille pour laquelle nous chantions, et derrière nous qu'un mur dont nous ne prenions pas souci; j'avais chanté à tue-tête la première strophe de ma chanson napolitaine et j'allais commencer la seconde, quand tout à coup nous l'entendîmes chanter derrière nous, au delà de ce mur, mais faiblement et avec une voix étrange:

Vorria arrentare no piccinotto,
Cona lancella aghi vennenno acqua.

Quelle pouvait être cette voix?

—Arthur? demanda Mattia.

Mais non, ce n'était pas Arthur, je ne reconnaissais pas sa voix; et cependant Capi poussait des soupirs et donnait tous les signes d'une joie vive en sautant contre le mur.

Incapable de me contenir, je m'écriai:

—Qui chante ainsi?

Et la voix répondit:

—Remi?

Mon nom au lieu d'une réponse. Nous nous regardâmes interdits, Mattia et moi.

Comme nous restions ainsi stupides en face l'un de l'autre, j'aperçus derrière Mattia, au bout du mur et par-dessus une haie basse, un mouchoir blanc qui voltigeait au vent; nous courûmes de ce côté.

Ce fut seulement en arrivant à cette haie que nous pûmes voir la personne à laquelle appartenait le bras qui agitait ce mouchoir, — Lise!

Enfin, nous l'avions retrouvée, et avec elle madame Milligan et Arthur.

Mais qui avait chanté? Ce fut la question que nous lui adressâmes en même temps, Mattia et moi, aussitôt que nous pûmes trouver une parole.

—Moi, dit-elle.

Lise chantait! Lise parlait!

Il est vrai que j'avais mille fois entendu dire que Lise recouvrerait la parole un jour, et très probablement sous la secousse d'une violente émotion, mais je n'avais pas cru que cela fût possible.

Et voilà cependant que cela s'était réalisé; voilà qu'elle parlait; voilà que le miracle s'était accompli; et c'était en m'entendant chanter, en me voyant revenir près d'elle, alors qu'elle pouvait me croire perdu à jamais, qu'elle avait éprouvé cette violente émotion.

A cette pensée, je fus moi-même si fortement secoué, que je fus obligé de me retenir de la main à une branche de la haie.

Mais ce n'était pas le moment de s'abandonner:

—Où est madame Milligan? dis-je, où est Arthur?

Lise remua les lèvres pour répondre, mais de sa bouche ne sortirent que des sons mal articulés; alors impatientée, elle employa le langage des mains pour s'expliquer et se faire comprendre plus vite, sa langue et son esprit étant encore malhabiles à se servir de la parole.

Comme je suivais des yeux son langage, que Mattia n'entendait pas, j'aperçus au loin dans le jardin, au détour d'une allée boisée une petite voiture longue qu'un domestique poussait; dans cette voiture se trouvait Arthur allongé, puis derrière lui venait sa mère et... je me penchai en avant pour mieux voir... et M. James Milligan; instantanément je me baissai derrière la haie en disant à Mattia d'une voix précipitée, d'en faire autant, sans réfléchir que M. James Milligan ne connaissait pas Mattia.

Le premier mouvement d'épouvante passé, je compris que Lise devait être interdite de notre brusque disparition. Alors me haussant un peu, je lui dis à mi-voix:

—Il ne faut pas que M. James Milligan me voie, ou il peut me faire retourner en Angleterre.

Elle leva ses deux bras par un geste effrayé.

—Ne bouge pas, dis-je en continuant, ne parle pas de nous; demain matin à neuf heures nous reviendrons à cette place; tâche d'être seule; maintenant va-t'en.

Elle hésita.

—Va-t'en, je t'en prie, ou tu me perds.

En même temps nous nous jetâmes à l'abri du mur, et en courant nous gagnâmes les vignes qui nous cachèrent; là, après le premier moment donné à la joie, nous pûmes causer et nous entendre.

—Tu sais, me dit Mattia, que je ne suis pas du tout disposé à attendre à demain pour voir madame Milligan; pendant ce temps M. James Milligan pourrait tuer Arthur; je vais aller voir madame Milligan tout de suite et lui dire... tout ce que nous savons; comme M. Milligan ne m'a jamais vu, il n'y a pas de danger qu'il pense à toi et à la famille Driscoll; ce sera madame Milligan qui décidera ensuite ce que nous devons faire.

Il était évident qu'il y avait du bon sens dans ce que Mattia proposait; je le laissai donc aller en lui donnant rendez-vous dans un groupe de châtaigniers qui se trouvait à une courte distance; là, si par extraordinaire je voyais venir M. James Milligan, je pourrais me cacher.

J'attendis longtemps, couché sur la mousse, le retour de Mattia, et plus de dix fois déjà, je m'étais demandé si nous ne nous étions pas trompés, lorsqu'enfin je le vis revenir accompagné de madame Milligan.

Je courus au-devant d'elle et lui saisissant la main qu'elle me tendait, je la baisais; mais elle me prit dans ses bras et se penchant vers moi elle m'embrassa sur le front tendrement.

C'était la seconde fois qu'elle m'embrassait; cependant il me sembla que la première fois, elle ne m'avait pas serré ainsi dans ses bras.

—Pauvre cher enfant! dit-elle.

Et de ses beaux doigts blancs et doux elle écarta mes cheveux pour me regarder longuement.

—Oui... oui... murmura-t-elle.

Ces paroles répondaient assurément à sa pensée intérieure, mais dans mon émotion j'étais incapable de comprendre cette pensée; je sentais la tendresse, les caresses des yeux de madame Milligan, et j'étais trop heureux pour chercher au-delà de l'heure présente.

—Mon enfant, dit-elle, sans me quitter des yeux, votre camarade m'a rapporté des choses bien graves; voulez-vous de votre côté me raconter ce qui touche à votre arrivée dans la famille Driscoll et aussi à la visite de M. James Milligan.

Je fis le récit qui m'était demandé, et madame Milligan ne m'interrompit que pour m'obliger à préciser quelques points importants: jamais on ne m'avait écouté avec pareille attention, ses yeux ne quittaient pas les miens.

Lorsque je me tus, elle garda le silence pendant assez longtemps en me regardant toujours, enfin elle me dit:

—Tout cela est d'une gravité extrême pour vous, pour nous tous; nous ne devons donc agir qu'avec prudence et après avoir consulté des personnes capables de nous guider; mais jusqu'à ce moment vous devez vous considérer comme le camarade, comme l'ami — elle hésita un peu, — comme le frère d'Arthur, et vous devez, dès aujourd'hui, abandonner, vous et votre jeune ami, votre misérable existence; dans deux heures vous vous présenterez donc à Territet, à l'hôtel des Alpes, où je vais envoyer une personne sûre vous retenir votre logement; ce sera là que nous nous reverrons, car je suis obligée de vous quitter.

De nouveau elle m'embrassa et après avoir donné la main à Mattia, elle s'éloigna rapidement.

—Qu'as-tu donc raconté à madame Milligan? demandai-je à Mattia.

—Tout ce qu'elle vient de te dire et encore beaucoup d'autres choses! ah! la bonne dame! la belle dame!

—Et Arthur, l'as-tu vu?

—De loin seulement, mais assez pour trouver qu'il a l'air d'un bon garçon.

Je continuai d'interroger Mattia; il évita de me répondre, ou il le fit que d'une façon détournée; alors nous parlâmes de choses indifférentes jusqu'au moment où, selon la recommandation de madame Milligan, nous nous présentâmes à l'hôtel des Alpes. Quoique nous eussions notre misérable costume de musiciens des rues, nous fûmes reçus par un domestique en habit noir et en cravate blanche qui nous conduisit à notre appartement: comme elle nous parut belle, notre chambre; elle avait deux lits blancs; les fenêtres ouvraient sur une verandah suspendue au-dessus du lac, et la vue qu'on embrassait était une merveille: quand nous nous décidâmes à revenir dans la chambre, le domestique était toujours immobile attendant nos ordres, et il demanda ce que nous voulions pour notre dîner qu'il allait nous faire servir sur la verandah.

—Vous avez des tartes? demanda Mattia.

—Tarte à la rhubarbe, tarte aux fraises, tarte aux groseilles.

—Eh bien! vous nous servirez de ces tartes.

—Des trois?

—Certainement.

—Et comme entrée? comme rôti? comme légumes?

A chaque offre, Mattia ouvrait les yeux, mais il ne se laissa pas déconcerter.

—Ce que vous voudrez, répondit-il.

Le garçon sortit gravement.

—Je crois que nous allons dîner mieux ici que dans la famille Driscoll, dit Mattia.

Le lendemain, madame Milligan vint nous voir; elle était accompagnée d'un tailleur et d'une lingère, qui nous prirent mesure pour des habits et des chemises.

Elle nous dit que Lise continuait à s'essayer de parler, et que le médecin avait assuré qu'elle était maintenant guérie; puis, après avoir passé une heure avec nous, elle nous quitta, m'embrassant tendrement et donnant la main à Mattia.

Elle vint ainsi pendant quatre jours, se montrant chaque fois plus affectueuse et plus tendre pour moi mais avec quelque chose de contraint cependant, comme si elle ne voulait pas s'abandonner à cette tendresse et laisser paraître.

Le cinquième jour, ce fut la femme de chambre que j'avais vue autrefois sur le "Cygne" qui vint à sa place; elle nous dit que madame Milligan nous attendait chez elle, et qu'une voiture était à la porte de l'hôtel pour nous conduire: c'était une calèche découverte dans laquelle Mattia s'installa sans surprise et très noblement, comme si depuis son enfance il avait roulé carrosse; Capi aussi grimpa sans gêne sur un des coussins.

(A suivre)

Montréal, 1er septembre 1906

Album Universel (Monde Illustré) No 1166

à peine quand elle le vit entrer accompagné de Jasper. Aussi rapidement qu'elle le put, elle informa son père de l'opinion qu'avait Jasper de leur situation, et elle le conjura d'intervenir auprès de son oncle pour le déterminer à céder le commandement du cutter à celui qui en était le commandant naturel.

—Jasper est fidèle, mon père, ajouta-t-elle avec force; et quand il ne le serait pas, quel motif aurait-il pour nous faire faire naufrage dans cette partie éloignée du lac, au risque de notre vie à tous, et même de la sienne? Je garantis sa fidélité sur ma vie.

—Tout cela est fort bien pour une jeune fille effrayée, répondit le père flegmatique; mais cela pourrait n'être ni prudent ni excusable dans un homme chargé du commandement d'une expédition. Jasper peut penser que le risque qu'il court de se noyer est compensé par la chance de se sauver s'il peut gagner la terre.

—Sergent Dunham!

—Mon père!

Ces deux exclamations partirent en même temps, mais elles furent prononcées d'un ton qui annonçait deux sentiments différents. Dans Jasper la surprise dominait; dans Mabel, c'était le reproche. Mais le vieux militaire était trop accoutumé à avoir affaire à des subordonnés, pour y donner beaucoup d'attention, et, après un moment de réflexion, il continua comme si aucun d'eux n'eût parlé.

—Et mon frère Cap n'est pas un homme à trouver bon qu'on veuille lui apprendre son devoir à bord d'un bâtiment.

—Quoi! mon père, quand la vie de chacun de nous est dans le plus grand danger!

—Précisément pour cela. Commander un navire par un beau temps, cela n'est pas bien difficile; c'est quand les choses vont mal que le bon officier se fait reconnaître. Charles Cap n'est pas un homme à quitter le gouvernail, parce que le bâtiment est en danger. D'ailleurs, Eau-Douce, il dit que votre proposition a quelque chose de suspect, et qu'elle ressemble à un projet de trahison plutôt qu'à un avis raisonnable.

—Il peut penser ainsi; mais qu'il envoie chercher le pilote, et qu'il entende son opinion. On sait que je ne l'ai pas vu depuis hier soir.

—Il me semble que c'est parler raisonnablement, et cette épreuve sera faite. Suivez-moi sur le pont, afin que tout se passe franchement et loyalement.

Jasper obéit.

Le pilote arriva bientôt, et il n'y avait pas à se méprendre à l'air d'inquiétude qu'il montra dès qu'il eut jeté un regard autour de lui. On lui laissa quelques minutes pour examiner et réfléchir, après quoi on lui demanda ce qu'il croyait que la prudence conseillait de faire.

—Je ne vois qu'un moyen de sauver le cutter, répondit-il sans hésiter, et c'est de jeter l'ancre.

—Quoi! sur ce lac? ici? s'écria Cap répétant la question qu'il avait déjà faite à Jasper.

—Non pas ici; mais plus près de la côte, contre la première ligne des brisants.

Cette réponse ne laissa aucun doute à Cap que Jasper et le pilote ne s'entendissent secrètement pour faire faire naufrage au bâtiment, dans l'espoir de s'échapper. Il traita donc l'opinion du second avec le même mépris qu'il avait montré pour celle du premier.

—C'est Sa Majesté qui est l'assureur du "Scud", frère Cap, dit le sergent, et moi je suis responsable de la vie des soldats qui sont sous mes ordres. Ces deux hommes connaissent mieux que nous le lac Ontario; et comme ils chantent tous deux la même chanson, cette circonstance leur donne quelque droit à être crus.

—Nous dérivons si rapidement sur les brisants dit le jeune marin, qu'il est inutile de parler beaucoup sur ce sujet. Une demi-heure doit décider l'affaire de manière ou d'autre.

—Et comment jeter l'ancre y remédiera-t-il? s'écria Cap avec fureur.

—Il n'en résulterait du moins rien de pire, répondit Jasper avec douceur. En gouvernant de manière à prendre la mer debout, nous diminuerions la dérive; et quand même nous chasserions sur nos ancres parmi les brisants, ce serait avec le moins de danger possible.

—Eh bien! prenez vos bitures et disposez vos ancres pour le mouillage, si bon vous semble; j'y consens de tout mon cœur. Nous sommes dans une situation que rien de cette sorte ne peut empirer. Sergent, un mot, s'il vous plaît.

Cap conduisit son beau-frère à l'écart, et avec plus de sensibilité dans son ton et dans son air qu'il

n'en montrait ordinairement, il lui ouvrit son cœur sur leur véritable situation.

—C'est une fâcheuse affaire pour la pauvre Mabel, dit-il en se mouchant et avec un léger tremblement dans la voix. Pauvre Mabel... C'est une excellente fille, j'avais espéré la voir établie et mère de famille avant que son heure sonnât. Eh bien! il faut prendre le mal comme le bien dans tous les voyages, et la seule objection sérieuse qu'un vieux marin puisse convenablement faire contre un naufrage, c'est que cet accident lui arrive sur une infernale mare d'eau douce.

—Croyez-vous que le danger soit inévitable? demanda le sergent à Cap d'un ton ferme, quoique non sans agitation.

—Vingt minutes nous conduiront au milieu des brisants; et regardez vous-même quelle chance peut avoir le plus vigoureux de nous dans cette chaudière qu'on voit bouillir sous le vent?

Cette vue n'avait rien d'encourageant. Le "Scud" était alors à un mille de la côte, et le vent y portait en ligne droite avec violence. La bruine avait cessé de tomber; mais l'air, jusqu'à une centaine de pieds au-dessus de la surface du lac, était plein de vapeurs qui ressemblaient à un brouillard brillant par-dessus lequel le soleil dardait ses rayons glorieux du haut d'un firmament sans nuages. Jasper remarqua ce changement, et prédit qu'il annonçait la fin prochaine de la tempête, quoiqu'une heure ou deux dussent décider du destin du cutter. Du côté de la



Traître! s'écria Cap, menaçant d'un doigt le jeune marin.

terre, la vue était plus effrayante que jamais. Les brisants s'étendaient jusqu'à près d'un demi-mille du rivage, et dans tout cet espace l'eau était blanche d'écume, et l'air était rempli de vapeurs si épaisses qu'on pouvait à peine distinguer la terre qui était au delà.

Tandis que Cap et le sergent regardaient cette scène en silence, Jasper était activement occupé sur l'avant du navire. Dès qu'il eut reçu la permission de reprendre ses anciennes fonctions, il appela à lui quelques soldats, et avec leur aide et celle de son équipage, il prit à la hâte les mesures qui avaient été différées trop longtemps. Les préparatifs achevés, les manières de Jasper changèrent. Son activité forcée lui avait donné un air d'agitation affairée; il prit alors un air calme, quoique toujours inquiet; il quitta l'avant du bâtiment, que les lames balayaient chaque fois que le "Scud" plongeait en avant, et il s'avança vers l'arrière où l'on était plus à sec. Il y trouva Pathfinder, qui était debout près de Mabel et du quartier-maître.

S'il faut jeter l'ancre, Jasper, dit le sergent, pourquoi ne pas le faire sur le champ? Chaque pied que nous fait perdre la dérive nous servirait d'autant quand nous serons probablement à chasser sur nos ancres.

Jasper s'approcha du sergent, lui prit la main, et la serra de manière à indiquer un sentiment profond et presque irrésistible.

—Sergent Dunham, lui dit-il, vous êtes un digne homme, quoique vous m'avez injustement traité dans toute cette affaire. Vous aimez votre fille?

—Vous n'en pouvez douter, Eau-Douce, répondit le sergent d'une voix étouffée.

—Voulez-vous lui donner, nous donner à tous la seule chance de salut qui nous reste?

Le sergent hésita. Il n'aimait pas à avoir l'air de vaciller dans ses intentions, et il avait un profond respect pour les connaissances nautiques de son beau-frère. Pendant qu'il délibérait encore, Cap quitta le poste qu'il avait occupé quelque temps à côté de l'homme qui tenait la barre, et s'avança vers eux.

—Maître Eau-Douce, dit-il dès qu'il fut assez près pour se faire entendre, je viens vous demander si vous connaissez ici près quelque endroit où l'on puisse faire échouer ce cutter sur le rivage. Le moment est arrivé où il ne nous reste que cette cruelle alternative.

—Prendrai-je la barre? demanda Jasper à Cap, et chercherai-je à gagner une crique qui est là bas sous le vent.

—Faites-le, répondit Cap en toussant pour se dégager le gosier, car pour être franc avec vous, je ne puis voir rien de mieux à faire. Il faut échouer ou couler à fond.

Jasper n'en demanda pas davantage. Il sauta sur l'arrière et saisit la barre. Le pilote avait été instruit d'avance de ce qu'il devait faire.

Jasper mit la barre au vent; un bout de voile d'étai fut largué sur l'avant, et le léger cutter, comme s'il eût senti qu'il était alors gouverné par une main qu'il connaissait, revint au vent, malgré la violence de l'eau, avec autant de grâce que le cygne varie la ligne de ses mouvements sur la surface d'un étang. Un signe de Jasper mit tout en activité sur l'avant. On laissa tomber à la mer une ancre à jet de chaque côté du cutter pour servir d'empennures aux grandes ancres. La force du courant fut alors visible pour tous les yeux, et même pour ceux de Mabel, car les deux câbles filèrent avec rapidité en se raidissant.

—Cela n'est pas bien, maître Jasper, s'écria Cap avec colère, dès qu'il se fût aperçu du tour qui lui avait été joué. Je vous ordonne de couper les câbles et de faire échouer le cutter sans un instant de délai.

Personne ne parut pressé d'exécuter cet ordre, car depuis que Jasper avait repris le commandement, son équipage était disposé à n'obéir qu'à lui. Cap se tourna vers Jasper et ajouta:

—Pourquoi n'avez-vous pas gouverné vers la crique dont vous parliez? Pourquoi avez-vous porté sur ce cap qui briserait le bâtiment et ferait périr tout ce qui se trouve à bord si nous y touchions?

—Et vous voulez à présent couper les câbles? dit Jasper avec un peu d'ironie.

—Traître! s'écria Cap, menaçant d'un doigt le jeune marin; votre vie en répondra. Oui, ajouta-t-il après une pause d'un instant, si j'étais à la tête de cette expédition, sergent, je le ferais pendre à l'instant à cette vergue, de crainte qu'il n'échappât à l'eau.

—Modérez-vous, frère, modérez-vous, répondit Dunham. Jasper paraît avoir tout fait pour le mieux, et les choses ne vont peut-être pas aussi mal que vous le croyez.

—Pourquoi n'a-t-il pas gouverné vers la crique dont il parlait? Avez-vous dessein de dire à un vieux marin comme moi que le cutter puisse exister cinq minutes au milieu de ces brisants?

—Non, monsieur. Mais j'espère qu'il évitera tous les brisants.

—Avec une dérive de toute sa longueur par minute? Sur quoi donc comptez-vous? Croyez-vous amarrer un cutter, en avant et en arrière, sur l'Espérance et sur la Charité?

—Non, monsieur, mais je compte sur le sous-courant. J'ai gouverné vers ce cap parce que je savais qu'il y est plus fort qu'en tout autre endroit, et parce que nous pouvons y arriver plus près de la terre sans entrer dans l'enceinte des brisants.

Cap murmure et jura, mais il n'y avait pas de remède. L'eau poussée vers le rivage par le vent était en effet obligée de regagner son niveau en retournant dans le lac. Elle formait donc en-dessous une sorte de tourbillon par le moyen duquel elle retournait dans son ancien lit. On avait donné à ce courant inférieur le nom de sous-courant, et Jasper comptait sur l'aide de cette réaction pour empêcher ses câbles de se rompre. En un mot ces deux courants inférieur et supérieur se neutralisaient l'un l'autre.

Au bout d'un instant, quand le "Scud" n'était plus qu'à environ cent pieds de la première ligne des brisants, les ancres cessèrent de chasser. Jasper sourit d'un air de triomphe; les câbles tout à l'heu-

re raides comme des barres de fer, étaient lâches et courbes.

—C'est le sous-courant! s'écria-t-il en bondissant le long du pont pour aller dresser la barre, la providence nous a placés précisément dans le sous-courant, il n'y a plus aucun danger.

—Oui, oui, la providence est un bon marin, murmura Cap, et elle aide souvent les ignorants à se tirer de danger. Mais cette infernale eau douce a des manières qui sont contre nature.

Personne ne fit attention aux opinions et aux remarques de Cap.

Il est vrai qu'il y eut encore une demi-heure de doute et d'incertitude, et pendant ce temps on laissa le plomb de sonde à l'eau. Alors le sentiment de sécurité devint général, et les hommes fatigués s'endormirent, ne songeant plus à la mort qu'ils avaient vue de si près.

CHAPITRE XVIII

EXPLICATIONS

Il était midi quand l'ouragan se calma, et sa violence cessa aussi subitement qu'elle avait commencé. Cependant l'eau du lac encore soulevée et une brise légère qui venait de l'est opposant des obstacles sérieux au départ, on renonça à toute idée de mettre à la voile cette après-midi. Jasper, qui avait tranquillement repris le commandement du "Scud", s'occupa à lever les ancres, et à tout disposer pour l'appareillage dès que le temps le permettrait, et en attendant il se tint au mouillage sur une seule ancre.

Comme c'est l'usage de tous ceux qui ne sont pas habitués à vivre enfermés dans un bâtiment, Mabel jetait un regard d'envie sur le rivage, et elle ne fut pas longtemps sans exprimer le désir qu'il fût possible de s'y rendre. Pathfinder, qui était près d'elle en ce moment, l'assura que rien n'était plus facile, puisqu'ils avaient sur le pont une pirogue, genre d'esquif le plus propre à traverser un ressac. Après avoir douté et hésité suivant l'usage, on en appela au sergent, et son avis ayant été favorable, on se disposa à mettre ce projet à exécution.

Le sergent Dunham, sa fille et Pathfinder, s'embarquèrent donc dans la pirogue. Il était presque inutile d'employer la rame pour accélérer le mouvement de la pirogue, car les vagues, encore fortes, la poussaient en avant avec une violence qui permettait à peine de la diriger. Quelques minutes se passèrent ainsi; car, quoique le cutter fût à plus d'un quart de mille de la terre, il ne fallut pas plus de temps pour franchir cet espace.

Dès que le sergent fut débarqué, comme il avait son fusil, il annonça à sa fille qu'il allait passer une heure à chasser dans le bois.

—Pathfinder restera avec vous, ajouta-t-il, et je ne doute pas qu'il ne vous raconte quelques-unes des traditions de cette partie du monde, et de ses aventures avec les Mingos.

Le guide sourit, promit d'avoir grand soin de Mabel, et en quelques minutes le père gravit une hauteur et disparut dans la forêt. Pathfinder et notre héroïne prirent une autre direction, et montant sur un promontoire escarpé, ils arrivèrent sur une pointe d'où la vue s'étendait sur un vaste panorama. Mabel s'y assit sur un fragment de rocher, tandis que son compagnon, sur les nerfs duquel nulle fatigue ne semblait faire impression, se tenait debout auprès d'elle, appuyé, comme de coutume, et non sans quelque grâce, sur sa longue carabine. Plusieurs minutes se passèrent en silence, Mabel ne songeant qu'à admirer le tableau qui s'offrait à ses yeux.

—Nous sommes ici bien loin des habitations humaines! s'écria Mabel. C'est vraiment ce qu'on peut appeler une frontière.

—Oui, j'ai côtoyé ce lac avant la guerre pour chercher des pelleteries, et je suis déjà venu ici; non pas précisément en cet endroit car nous débarquâmes là-bas, où vous voyez ce chêne desséché qui s'élève encore au-dessus de ce bouquet de sapins.

—Comment pouvez-vous vous rappeler si exactement de telles bagatelles?

—Me les rappeler! Je pris une fois un rendez-vous avec le Grand-Esprit pour nous trouver près d'un certain pin six mois après, quand nous en étions à plus de trois cent milles.

—Et vous vous êtes rencontrés en cet endroit le jour convenu?

—Quand j'y arrivai, j'y trouvai le Grand Serpent appuyé contre l'arbre. Il avait les jambes et les mocassins couverts de boue, car il s'était empêtré dans un marécage, et ce n'était pas sans peine qu'il s'en était tiré. Mais, comme le soleil, qui se lève le

matin par-dessus les montagnes de l'orient et qui se couche le soir derrière celles de l'occident, il avait été fidèle au lieu et au jour.

—Et où est-il à présent? Pourquoi n'est-il pas avec nous?

—Il suit la piste des Mingos, et j'aurais dû en faire autant, sans une grande infirmité humaine.

—Vous ne paraissez avoir aucune infirmité, Pathfinder; et je n'ai jamais vu un homme qui semblât si peu sujet aux faiblesses de la nature humaine.

—Si vous voulez parler de force et de santé, Mabel, la Providence m'a regardé d'un oeil favorable, quoique je pense que le grand air, une vie active, et la nourriture simple qu'on prend dans la forêt, font qu'on a rarement besoin d'un docteur. Mais je suis homme, après tout, oui, je sens que je suis homme dans quelques-uns de mes sentiments.

Mabel parut surprise, et nous ne ferions qu'ajouter un trait caractéristique de son sexe, si nous disions que ses traits exprimaient aussi la curiosité; mais sa langue fut plus discrète.

—Il y a quelque chose d'attrayant dans la vie que vous menez, Pathfinder, s'écria-t-elle, une teinte d'enthousiasme se peignant sur ses joues. Je sens que je deviens rapidement une fille de frontière, et que je commence à aimer le silence imposant des bois. Je crois, Pathfinder, que vous êtes plus heureux seul que lorsque vous vous trouvez avec vos semblables.

—Je ne dirai pas cela; ce n'est pas exactement ce que je veux dire. J'ai vu le temps où je pensais que Dieu me suffisait dans la forêt, et où je ne désirais que sa bonté et sa protection. Mais d'autres sentiments ont pris le dessus, et je suppose que la nature veut être la maîtresse. Toutes les autres créatures s'apparient, Mabel, et l'homme a été destiné à en faire autant.

—Et n'avez-vous jamais songé à prendre une femme pour partager votre destin? lui demanda Mabel avec ce ton de simplicité qui naît de la pureté du coeur. Un chasseur peut trouver une compagne même dans cette région sauvage. Les femmes indiennes sont bonnes et affectueuses.

—Non, Mabel, non, il n'en résulterait rien de bon; il faut que les races et les pays se rapportent, pour qu'on puisse être heureux. Si je pouvais trouver une créature comme vous, qui voulût consentir à être la femme d'un chasseur, et qui ne méprisât point mon ignorance et mon manque d'éducation, toutes mes fatigues passées me paraîtraient comme le bondissement d'un daim, et tout mon avenir comme doré par le soleil.

—Une créature comme moi! une fille de mon âge et aussi indiscret que moi serait difficilement une femme qui convînt à l'éclaireur le plus hardi et au chasseur le plus adroit qu'on puisse trouver sur toute cette frontière.

—Vous n'êtes pas vaine, cela se voit à la manière dont vous écoutez mes sottes histoires de chasse et de piste; et pour l'expérience, elle viendra de reste avec les années. D'ailleurs, Mabel, je crois que les hommes pensent fort peu à tout cela quand ils songent à prendre une femme.

—Pathfinder, vos discours... vos regards... Bien sûrement tout ceci n'est qu'une plaisanterie.

—Rien ne me plaît tant que d'être près de vous, Mabel; et je dormirais mieux la nuit prochaine que je ne l'ai fait depuis huit jours, si je pouvais croire que cette conversation vous est aussi agréable qu'à moi.

Nous ne dirons pas que Mabel Dunham ne croyait pas posséder les bonnes grâces du guide. L'instinct et la sagacité de son sexe le lui avaient déjà fait découvrir; mais l'idée qu'il songeât sérieusement à la prendre pour femme, ne s'était jamais présentée à son imagination. En ce moment pourtant, une lueur de la vérité frappa son esprit, et les manières de son compagnon en furent peut-être la cause plus que ses discours. Ses traits prirent un air grave et sérieux quand elle leva les yeux sur la physionomie franche et ouverte du guide.

—Il faut que vous et moi nous nous entendions bien, Pathfinder, lui dit-elle, et qu'il n'existe aucun nuage entre nous. Vous êtes trop franc et trop sincère pour ne pas obtenir en retour de la franchise et de la sincérité. Vous n'avez pu vouloir me parler que de l'amitié qu'un homme sage et ayant votre caractère peut avoir pour une jeune fille comme moi?

—Je crois que cela est tout naturel, Mabel; oui, je le crois. Le sergent m'a dit qu'il avait des sentiments semblables pour votre mère; et je crois avoir remarqué quelque chose de pareil dans les jeunes gens à qui j'ai de temps en temps servi de guide dans le désert. Oui, oui, j'ose dire que cela est assez naturel.

—Ce que vous dites me met mal à l'aise, Pathfinder, parlez plus clairement, ou que ce sujet d'entretien soit banni pour toujours. Vous ne pouvez voir dire... Ici la parole manqua à Mabel, et elle fut quelques instants sans pouvoir se décider à prononcer les mots qu'elle désirait si vivement ajouter. Mais enfin, s'armant de tout son courage, et déterminée à tout savoir le plus tôt et le plus clairement possible, elle continua: Je veux dire, Pathfinder, que vous ne pensez sûrement pas sérieusement à me prendre pour femme?

—J'y pense, Mabel, c'est cela, c'est précisément cela. Le sergent et moi nous avons conclu l'affaire, si elle vous est agréable, comme il pense que cela est probable; quoique, quant à moi, je doute que je puisse plaire à une jeune fille qui mérite le meilleur mari que l'Amérique puisse produire.

Les traits de Mabel exprimèrent tout à coup la surprise, et par une transition aussi subite, cette expression passa de la surprise à la peine.

—Mon père, s'écria-t-elle, mon père a pensé que je deviendrais votre femme?... Oui, sans doute, Pathfinder, j'ai meilleure opinion de vous que de beaucoup d'autres. Je ne sais même si je ne devrais pas dire que j'en ai une meilleure que de qui que ce soit; car je sais à peine en qui l'on pourrait trouver plus de véracité, de justice, d'honnêteté, de courage et de simplicité.

—Ah! Mabel, de telles paroles dans votre bouche sont douces et encourageantes; et le sergent, après tout, ne se trompait pas autant que je le craignais.

—Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, Pathfinder, qu'il n'y ait pas de méprise entre nous dans une affaire si importante! Je vous estime et je vous respecte presque autant que mon propre père; mais il est impossible que je devienne jamais votre femme; que je...

Le changement qui s'opéra sur les traits du guide fut si grand et si subit, que dès que Mabel vit sur la physionomie de son compagnon l'effet produit par ce qu'elle venait de dire, elle s'interrompit à l'instant. Tous deux furent quelques minutes sans parler. Le désappointement de Pathfinder allait presque jusqu'à l'angoisse; il semblait étouffer, et il porta la main à son cou comme s'il eût voulu apporter du soulagement à quelque souffrance physique. Mabel fut alarmée des mouvements presque convulsifs dont il était agité.

—Pathfinder, s'écria-t-elle, je puis m'être exprimée plus fortement que je n'en avais l'intention. Ce que je désirais vous donner à entendre, c'est qu'il n'est pas probable que vous et moi nous devions jamais penser l'un à l'autre sous le point de vue du mariage.

—Je n'y pense pas, je n'y penserai jamais plus, Mabel, répondit Pathfinder, du ton d'un homme qui est à peine délivré d'une obstruction qui l'empêchait de parler, non, non, je n'y penserai jamais plus ni à vous, ni à aucune autre, sous ce point de vue.

—Donnez-moi votre main, cette main si brave et si fidèle; les deux! Pathfinder, les deux! Je serai malheureuse jusqu'à ce que je sois certaine que nous sommes encore amis, et que tout ceci n'a été qu'une méprise.

Pathfinder ne put maîtriser plus longtemps les sensations qu'il cherchait à cacher. De grosses larmes coulèrent le long de ses joues, ses doigts se portèrent encore à son cou, et sa poitrine se soulevait comme si elle eût été agitée de convulsions.

—Pathfinder, s'écria Mabel, mettez-moi à toute autre épreuve. Parlez-moi... un seul mot, Pathfinder, un sourire, quelque chose qui me prouve que vous me pardonnez.

—Je pensais bien que le sergent se trompait, dit Pathfinder, après avoir fait un grand effort pour se rendre maître de lui-même, car je ne croyais pas que ma nature pût plaire à une jeune fille élevée à la ville. Mais à présent je vois les choses telles qu'elles sont; je commence à comprendre la différence qu'il y a entre vous et moi, et je tâcherai d'étouffer mes pensées et de retourner dans les bois chercher du gibier ou des ennemis, comme je le faisais auparavant. Ah, Mabel! j'ai suivi une fausse piste depuis que je vous ai vue.

—Mais vous trouverez la véritable; vous oublierez tout ceci, et vous ne penserez plus à moi que comme à une amie qui vous doit la vie.

—Ce peut être la manière des villes, mais je doute que ce soit la nature des bois. Quand nous apercevons une belle vue, nous autres, nous ne pouvons en détacher nos yeux; et quand notre coeur a conçu un sentiment honnête et convenable, il lui est bien difficile d'y renoncer. Si j'étais plus jeune et plus beau, comme Jasper Eau-Douce, par exemple...

(A suivre)

POUR RIRE

Calendrier amusant.

Calino, auquel un ami raconte qu'il souffre de temps en temps de rhumatismes, émet cette opinion sur la bénignité de ces douleurs :

—Puisqu'on différencie l'accent aigu et l'accent grave, tu ne peux trop te plaindre : des rhumatismes aigus ne sont pas graves.

Concours du Conservatoire.

Assistez-vous à toutes les séances?

—Non, certes, je me réserve pour les instruments à vent...

—Parce que?

—Au moins, ça fait un peu d'air!

—Hein!... quelle vigueur dans cette orchestration, que de passages sublimes! Sentez-vous la fièvre dans l'auditoire? Tout s'agite, tout palpète, depuis l'étoile jusqu'aux modestes coryphées.

—Les coryphées aussi? ce sont des palpitations de "choeur", alors!



Lui. — L'amour, c'est comme une vague, rien ne lui résiste.

Elle. — Oh! mon ami, et les rochers, alors?

Lui. — Mais c'est pour rire qu'on dit parfois d'une femme: Elle a un coeur de pierre.

Dialogue de ménage.

—Voyons, ma bonne, tu n'auras donc jamais fini de t'habiller?... Dépêche-toi...

—Comment!... Mais voilà deux heures que je me dépêche!

Les bizarreries de notre langue.

—Vous avez l'air malade... une vraie mine de papier mâché.

—Ça ne m'étonne pas: j'ai un estomac de carton!

Enfants terribles

Madame Durapiat, ayant eu un haut personnage à dîner, a mis les petits plats dans les grands.

En sortant de table, le haut personnage se tourne aimablement vers la maîtresse de maison :

—J'ai rarement goûté d'un repas aussi succulent, dit-il.

—Ni nous non plus, ajoute étourdiment Toto, le jeune fils de madame Durapiat.

A la vapeur

(Il est huit heures du soir)

Un voyageur, essoufflé — Suis-je à temps pour l'express de Winnipeg, monsieur le chef de gare.

Le chef de gare — Vous êtes en avance, monsieur.

Le voyageur, respirant plus librement — Ah! tant mieux, combien de temps ai-je encore?

Le chef de gare — Jusqu'à demain soir, sept heures cinquante.

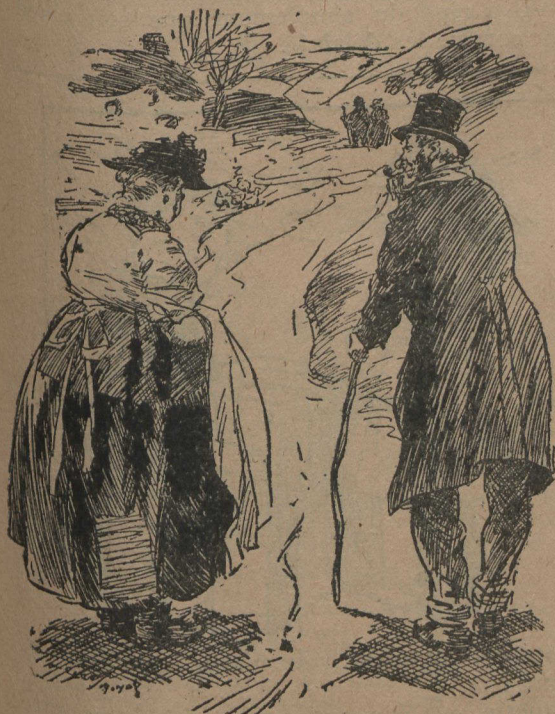
En voyage.

—Comment peux-tu t'abaisser à donner un pourboire aussi mince au garçon de l'hôtel, toi qui est si riche?

—Chut! je voyage... incognito.

On demande à Toto si son professeur est content de lui.

—Ah! oui, répond-il fièrement; il m'a dit que si je continue comme cela, l'année prochaine, je serai le doyen d'âge de la classe!



—C'est beau, la jeunesse, mère Catherine, si nous avions seulement cinq ans de moins!...



Le boursier. — Quand les aciers tombent, les grains montent; quand donc toutes choses tomberont ou monteront en même temps?

Droleries

On parle d'un accident arrivé récemment à un transatlantique, et quelqu'un fait observer que les passagers immobilisés à Terre-Neuve n'avaient pas même la ressource d'écrire à leurs familles pour les tranquilliser.

—Evidemment, insiste Calino, puisqu'on avait jeté l'ancre!

Le financier Z... s'est fait une spécialité des affaires d'extractions de minerais; or, argent, cuivre, fer, tout lui est bon, il creuse la terre un peu partout et semble s'être donné pour mission d'amener sur le sol tous les métaux qui sont dessous.

Hier, notre ami S... le rencontre, accompagné du docteur Trois-Étoiles. Celui-ci dit à S: —Tous mes compliments. Vous avez une mine superbe...

—Ne dites pas ça devant Z..., interrompt vivement S..., il est capable de vouloir m'exploiter.

Un monsieur, à son voisin, d'un air très entendu :

—Voilà une jeune personne, pontifie-t-il, qui a un million dans son gosier!

—Alors, riposte l'autre, ce million est en fausse monnaie, si j'en juge par les sons qu'elle vient d'émettre!...



Mme Salomon. — Oui, chère madame, Isaac est le portrait vivant de son papa, un des beaux gars de la rue Craig, comme vous savez!

Nos bébés :

—Tante, est-ce que c'est bientôt les étrennes?

—Non, mon enfant. Mais, pourquoi cette question?

—Pour savoir quand il faudra recommencer à t'aimer davantage.

Un jeune danseur, que le rythme troublant d'une valse incite à la poésie, fort galamment demande à la jeune fille qu'il enlace :

—Vous aimez la danse, mademoiselle?

—Moi?... Oh! pas du tout... mais le médecin veut que je transpire!...

Un pianiste exécute, depuis une demi-heure, un morceau des plus ennuyeux.

—Parbleu! dit un assistant, cela n'a rien de surprenant; il est sourd, il ne s'entend pas.

—Alors, observe une dame, faites-lui dire qu'il a fini.

Dans le train, on cause :

—Vous faites des travaux de tête, sans doute, monsieur... Vous paraissez fatigué...

—En effet, monsieur...

—Sans indiscrétion, monsieur... vous êtes littérateur?... poète?..

—Non, monsieur, je suis coiffeur!

POUR RIRE

L'esprit du statufié.

Alexandre Dumas fils, dont on vient d'inaugurer, à Paris, une statue banale, savait d'une phrase dépeindre un caractère, une situation, un homme. Un soir, on évoquait devant lui le souvenir de certain banquier que d'imprudentes spéculations venaient de ruiner.

—Comme il a changé! disait-on. Que sont devenus son orgueil hautain, et sa belle fierté! Aujourd'hui, il s'humilie devant tout le monde.

La pauvreté aplatit les plus altiers. Pas d'orgueilleux qui lui résiste.

—Naturellement, conclut Dumas fils, comment voulez-vous qu'un sac vide se tienne debout?

Calino fils a une montre extraordinaire, une montre qui bat son heure en vingt minutes.

Si bien que, hier, ayant à prendre le train, notre homme était fort embarrassé.

—Sapristi, disait-il, je vois bien six heures... Mais je ne sais plus, avec cette sale patraque, si c'est six heures du matin ou six heures du soir!



Le sergent. — Par le flanc droit, arche. (Le jeune soldat fait par le flanc gauche).

Le sergent. — Ne vous ai-je pas dit: par le flanc droit, idiot! avec votre faux mouvement dans un moment vous serez dans la cantine! C'est peut-être ce que vous voulez, hein?

Ne prenons pas de mauvaises habitudes.

—Bonjour, chère madame, comment vous portez-vous?

—Tiens, bonjour, monsieur Levord, je suis fort aise de vous rencontrer, vous êtes si rare. On ne vous voit jamais plus!

—Que voulez-vous, chère madame, la vie des villes est si absorbante.

—A qui le dites-vous? on n'a jamais le temps d'exécuter son programme. Et on ne profite d'aucune des distractions qu'offre la grande ville! On est toujours pressé, archipressé!

—C'est bien vrai!

—Ainsi moi, cher monsieur Levord, j'habite depuis cinq ans en face d'un concert, je n'y ai jamais mis les pieds.

—Eh! bien, et moi, chère madame: j'habite depuis six ans près d'un établissement de bains et je n'y suis jamais entré!

Pauvre petit gâteau.

Mademoiselle Lucie, petite main à la maison Paquet Soeurs, a vu aujourd'hui sur le menu de son très humble restaurant: "Dessert: Tarte aux fraises". Quel bonheur! Vite, elle commande:

—Garçon! Une tarte aux fraises!

—Bien, mademoiselle.

La voici, la tarte aux fraises. Elle ne paie pas de mine: grande comme une pièce de deux sous et desséchée... comme une brique.

—Mais, garçon, je vous ai demandé une tarte!

—Vous êtes servie, mademoiselle.

—Allons donc, c'est... un "gâteau-mouche"!



Le chauffeur (arrivant à toute vitesse)—Ai-je brisé le record?
Le médecin—Oh, oui! quinze fractures, quatre luxations et une dizaine de meurtrissures. Cela doit bien être un record!

Qui veut du bon lait?

Madame Lorange, qui, durant six mois de l'année, habite une délicieuse villa de Près-la-Ville, avait depuis dix ans peut-être l'envie folle de posséder une vache, une vraie vache qui beuglerait et donnerait du lait! M. Lorange a comblé cette année les désirs de sa femme: il a acheté lui-même, fort cher, une petite vache Jersey, que Madame Lorange ne se lasse pas de caresser.

Naturellement, M. Lorange s'est fait voler: on lui a vendu une bête malade; il ne s'écoule pas huit jours que le vétérinaire est mandé! Vous vous représentez l'indignation, la colère de Madame Lorange, à qui ses bonnes amies ne manquent pas de parler constamment de la malencontreuse vache.

—Eh bien, chère madame, vous voilà heureuse, vous allez vous en payer, du bon lait frais, du lait de votre vache!

—Ah! parlons-en: nous achetons notre lait chez le voisin: la vache est malade.

—Oh! quel ennui! Et que faites-vous de son lait?

—Que voulez-vous, nous l'envoyons à nos amis!

Entendu aux examens:

Le professeur. — Mademoiselle, voulez-vous me dire où Elbeuf...?

La jeune personne, sans attendre la fin de la question. — Dans le pot-au-feu, monsieur.

Un dévouement sans bornes.

Un politicien, qui chauffe sa réélection, flatte les électeurs les plus éminents et leur assure qu'il fera tout pour eux.

Hier, il offrait à boire à un électeur très influent, mais qui est en même temps un ivrogne incorrigible. Ils étaient attablés depuis une heure déjà, et le conseiller entamait la deuxième bouteille de vieux "Scotch".

L'ivrogne est enchanté et un peu ému.

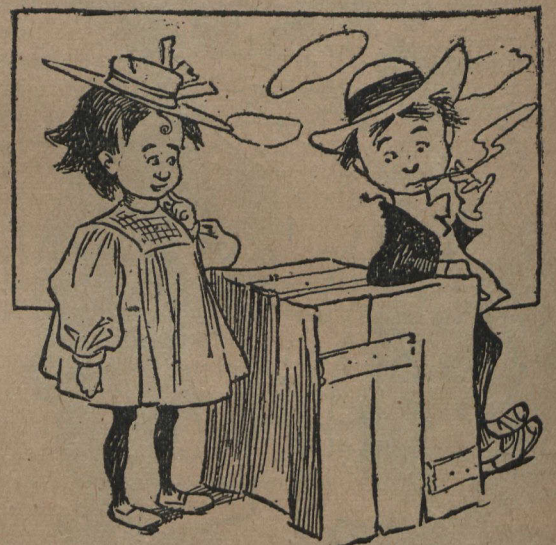
—Monsieur le député, dit-il, d'une voix pâteuse et la langue déjà embarrassée, vous pouvez compter sur moi, et vous avez raison d'y compter. Du reste, vous connaissez mon dévouement...

—Oui, répondit le député, légèrement narquois. Je vois qu'il est "inaltérable".

Berlureau a reçu ces jours-ci un avertissement l'invitant à payer immédiatement la taxe pour son chien, les délais étant expirés.

—Et alors, qu'a-t-il fait? demande un ami.

—Il a répondu simplement que son chien était comme les délais!...



Toto. — Comment, vous n'avez jamais été en voiture?

Nanette. — Non, mon petit frère mourut avant ma naissance.

Comme la justice.

M. Henri Brisson, l'honorable président de la Chambre française, ne rit que lorsque M. Baudry-d'Asson veut introduire des bouchons dans les poches de M. Clemenceau. A part cette circonstance, sa gravité ne subit pas d'atteinte, elle se manifeste même dans la coupe de ses vêtements, son tailleur en a eu la preuve l'autre jour.

—Surtout, lui a dit M. Brisson, ne vous avisez pas de faire à ma redingote des revers fantaisistes, je veux un vêtement correct, austère, ce qui se fait de plus sévère!

—Bien, monsieur le Président.

Le tailleur a livré hier la redingote présidentielle. M. Brisson l'essaye aussitôt.

—Eh! bien, monsieur le Président, la jugez-vous assez sévère?

—Sévère, oui, répond M. Brisson en essayant vainement de fermer la première boutonnière, "mais juste"!

Un trait de fermeté.

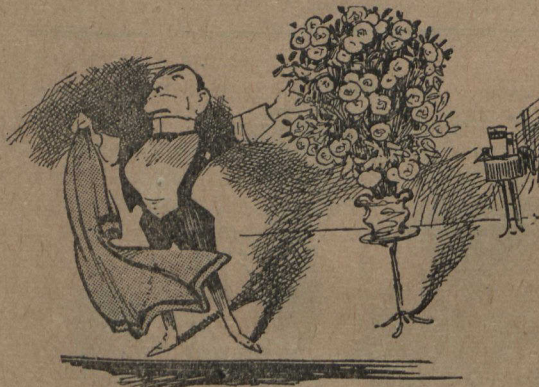
Un père arrive de campagne et tombe chez son fils, étudiant de sixième ou septième année, qui a fait pas mal de trous à la lune.

Il est très étonné de trouver sur la commode une tire-lire d'un modèle énorme.

—Tu fais des économies, toi?

L'étudiant, triomphant, casse la tire-lire, d'où s'échappent une foule de factures non acquittées, d'assignations et de papiers timbrés de toute nature:

—Regarde, dit-il, voilà tout l'argent que j'aurais pu dépenser si j'avais été faible.



Avec un manteau magique, le professeur recouvre un vase vide, et, instantanément, un superbe rosier fleuri apparaît aux yeux du public ébahi.



Mais chez lui, dans son jardin, voilà tout ce que le professeur peut obtenir après trois mois d'arrosage et de soins.

Texte se rapportant à nos illustrations d'actualité



CLARK'S Sliced Smoked Beef.
 (Le Boeuf Fumé de Clark)
 Un vrai régal
 Le Boeuf fumé et tranché de Clark est un des plats les plus appréciés que l'on puisse servir. C'est du beau boeuf, tranché très mince et fumé, qui se vend en canistres à l'épreuve de l'air et des microbes; se mange froid, et vous ne regretterez jamais d'en avoir fait l'essai.
 Wm. Clark, Mfrs., - Montréal

Les fêtes franco-anglaises de Saint-Brieuc.

Les cérémonies druidiques consacrant l'union des deux Breagnes et celle des Bretons et des Gallois, sont dues aux initiatives combinées de MM. Anatole le Braz et Charles le Goffic. Depuis 1899, l'association formée par eux a tenu ses assises à Vannes, Guingamp, Quimperlé, Auray, Lesneven, Gourin et St Pol-de-Léon. Ces congrès, toujours très suivis, ont merveilleusement favorisé l'essor de l'idée bretonne, et celui de St Brieuc, qui vient de réussir si brillamment, témoigne de la haute portée de ce mouvement, qui a révélé, depuis son origine, les meilleurs talents de la contrée, dans les lettres et dans les arts.

Les régates de Poughkeepsie.

Dans les derniers jours de juin, eurent lieu aux Etats-Unis deux grandes régates qui, par l'intérêt et l'émotion qu'elles provoquent, correspondent aux régates anglaises de Henley.

Les premières ont lieu sur les bords romantiques de l'Hudson, les autres sur la rivière la Tamise, qui se jette dans l'Océan, près d'une petite ville du Connecticut, appelée New-London. Sur l'Hudson, les équipages concurrents sont au nombre de six appartenant à quelques-unes des principales universités de l'Est. A New-London, la lutte est entre Harvard et Yale.

Les régates de Poughkeepsie, ainsi appelées du nom de la petite ville située sur l'emplacement de la course, 60 milles au nord de New-York, sont les plus importantes. Le décor est plus grandiose et elles intéressent un plus grand nombre d'universités. Venant immédiatement après les cérémonies finales qui s'appellent aux Etats-Unis "commencements", elles constituent un des grands événements sportifs du printemps. Vingt mille personnes, étudiants, anciens étudiants et leurs familles, envahissent Poughkeepsie pour venir assister aux régates et soutenir de leurs encouragements l'équipe de leur université.

Les courses de cette année ont été particulièrement brillantes, parce que plus disputées que d'ordinaire. Pendant de longues années, l'Université Cornell, qui a son siège sur un des petits lacs du centre de l'Etat de New-York, avait remporté de haute lutte les trois victoires. Cette année, Syracuse et l'Université de Pensylvanie l'ont serrée de près, la première triomphant dans la première rencontre.

Ces courses offrent un coup d'oeil des plus curieux. Au point de départ, où le train d'observation se met en mouvement en même temps que les rameurs, on voit les six canots longs, effilés, ténus, pareils à des anguilles, attachés à une corde tenue par un homme placé dans une embarcation ancrée dans le fleuve. Ils sont alignés comme des soldats à l'exercice. Les rameurs, gaillards vigoureux et athlétiques, nus jusqu'à la ceinture, attendent, calmes, le signal du départ. A un coup de pistolet, on les voit soudain se pencher sur l'aviron, et, d'un mouvement réglé et rythmé, glisser sur l'eau avec la rapidité d'une flèche.

Du bord, la foule les suit, haletante, et le train, lentement, se met en branle, bientôt accélérant sa marche pour se tenir à niveau des embarcations.

Le petit "coxswain", son mégaphone à la bouche, commande la manoeuvre, encourage, objurgue, presse et jure, emmenant sa troupe vers la victoire ou vers la défaite. Dès le départ, on vit tout de suite s'affirmer la supériorité des uns, la faiblesse des autres. Deux groupes se forment. En tête, presque sur la même ligne, tantôt devant, tantôt derrière, sont Cornell, Syracuse, Philadelphie; à deux arpents en arrière, voilà Columbia, Wisconsin et Georgetown, qui, dès lors, ne peuvent espérer que d'échapper à l'humiliation du dernier rang.

Le nouvel aviateur de M. Santos-Dumont.

Que diraient les Parisiens si, vers la fin de l'automne, M. Santos-Dumont venait évoluer au-dessus de la capitale dans un appareil nouveau?

On commencerait d'abord par écrire beaucoup là-dessus, et puis, quand l'hiver aurait fait renaitre la saison des théâtres, nos élégantes exhiberaient, en signe d'approbation, des chapeaux à la Santos, et le sexe fort, suivant son exemple, ne sortirait plus sans cravate à la Dumont.

C'est de cette façon que la gloire se manifeste à Paris; tout le monde le sait, et chacun s'incline devant une coutume déjà trop vieille pour être discutée. On ne peut voir là, du reste, qu'une flatteuse manifestation en faveur du progrès, et nous nous abstenons de lui garder rancune.

M. Santos-Dumont admet très bien cet état de choses. Il remercie le grand Paris de son enthousiasme et... continue à inventer.

Cet hiver, nous apprenions qu'un hélicoptère était en construction, et, sitôt la

nouvelle connue, le "Monde Illustré" m'envoyait à Saint-James pour renseigner ses lecteurs.

L'appareil, quoique parfaitement étudié, n'était qu'un marche-pied, qu'une étude faite de très près sur le principe du plus lourd que l'air, et l'inventeur avait renoncé aux expériences bien avant la fin de sa construction.

Aujourd'hui, l'hélicoptère a enfanté un aéroplane, et la science aéronautique tout entière porte ses regards vers lui. C'est que M. Santos-Dumont est un homme à surprises, doué d'un sang-froid et d'une tenacité extraordinaires; il a beaucoup étonné les inérodables.

On craint de nouvelles réussites et on n'ose émettre d'opinions.

Samedi, le dit aéroplane devait faire une sortie intéressante, nous avons cru qu'il serait bon d'enregistrer photographiquement les péripéties de cet essai.

Ce n'est que très tard et après de longs préparatifs que l'aéronaute a pu mettre son appareil dehors. Ce fut à la fois très original et très intéressant. On avait planté en terre deux poteaux de bois à 100 mètres de distance, l'un ayant environ 15 mètres de haut, l'autre 8 mètres à peine. Un fort câble d'acier les reliait tous les deux et avait, grâce à cette différence de hauteur, une inclinaison de 20 p. c.

L'aéroplane fut suspendu à un chariot aux extrémités duquel on avait fixé des roulettes voyageant sur le câble.

Puis un petit âne, que l'aéronaute avait requis pour la circonstance, remorqua la machine jusqu'au point le plus élevé. Alors, par un ingénieux déclenchement, la remorque lâcha prise et le No 14 "bis" descendit la pente en obéissant assez bien aux oscillations que son inventeur voulait lui faire décrire.

Déjà, à Bagatelle, il s'était élevé de cinq mètres à plusieurs reprises, et par ses propres moyens, il n'est donc pas douteux que si la vitesse acquise avait été plus grande, le nouveau Santos aurait prouvé davantage. C'est en effet au moyen du courant d'air qui se produit dans les six couloirs de toile que l'appareil se maintient dans l'espace.

La vitesse est évidemment un point capital pour réussir en pareil cas.

Etant donnée l'exiguïté du terrain dont M. Santos-Dumont pouvait disposer, l'hélice n'a pas été mise en marche, c'est ce qui explique pourquoi l'allure était trop faible.

Cette hélice est théoriquement plus que suffisante; entièrement en aluminium, elle tourne à 60 tours, et c'est un moteur de 24 chevaux Levavasseur qui lui donne sa force de propulsion.

Ce moteur a été lui-même très étudié et la trépidation se trouve de beaucoup réduite, grâce aux nombreux cylindres qui le composent.

Le gouvernail est une merveille de conception; placé à l'avant de l'appareil, il reçoit le premier la pression atmosphérique, et, selon la manoeuvre de l'aéronaute qui le commande de la nacelle, il s'incline en haut ou en bas, à droite ou à gauche, imprimant ainsi à tout l'appareil la déviation qu'il a prise lui-même. Le principe est simple, mais encore fallait-il le trouver.

Je ne parlerai pas de la nacelle, qui est en tous points semblables à ses 14 soeurs, je me contenterai d'ajouter qu'il faut être M. Santos-Dumont pour pouvoir tenir dans un panier aussi petit.

Les quelques personnes qui ont assisté samedi à ces expériences ont été vivement intéressées.

Les journalistes furent rares, car, pour une fois, le secret avait été bien gardé.

Nous devons donc remercier M. Santos-Dumont d'avoir prévenu spécialement notre journal, et de nous avoir offert, par ce moyen délicat, la primeur d'une expérience pleine d'intérêt.

M. Henri Rochefort, ami personnel de l'inventeur, était dans l'assistance, et a suivi de très près les évolutions du nouvel engin. Sa présence eut un vif retentissement auprès du public, qui se pressait sur les bords de la Seine, et ce fut la note pittoresque de la journée.

Ce n'est qu'à 7 heures 30 que M. Santos descendit de nacelle, et tandis qu'à pied nous regagnions le pont de Neuilly, je songeais à l'avenir qui nous réserve de grandes surprises, car le plus léger que l'air ayant eu son époque de gloire, l'autre principe pourrait bien prendre sa revanche et cueillir des lauriers.

H. BERGERON.

(De "Le Monde Illustré").

L'Abbaye de Fontevault.

L'Abbaye de Fontevault (Maine-et-Loire) possède les tombeaux de Richard Coeur de Lion, d'Isabelle d'Angoulême, d'Henri II et d'Eléonore de Guyenne. L'Angleterre demande le transfert de ces tombeaux, qu'elle voudrait voir figurer auprès des tombeaux de ses souverains.



En parle avec connaissance 12

Je suis heureux de voir que vous avez un agent dans notre ville. J'ai été témoin de plusieurs cures merveilleuses opérées par le Tonique du Père Koenig pour les Nerfs.
 RÈV. E. B. CILROY, D. D.

Folle pendant un an

THEFTORD MINES, CO. MÉGANTIC, CAN.
 Sur la recommandation du RÈV. M. Wilde, de Winsdale, N. H., je me procurai quelques bouteilles de Tonique du Père Koenig pour les Nerfs, pour ma soeur qui demeure en Allemagne. Elle souffrait de l'hystérie depuis huit ans et était tellement malade qu'elle est restée folle pendant un an. Les premières doses lui procurèrent du soulagement, et, aujourd'hui, elle est complètement guérie. Elle m'est reconnaissante d'avoir attiré son attention sur un aussi grand remède.
 MME JOSEPH CYR

GRATIS Un livre précieux sur les Maladies Nerveuses envoyé gratuitement à une adresse quelconque, et les patients Pauvres peuvent aussi obtenir cette Médecine Gratuitement.

Ce remède a été préparé par le RÈV. PASTEUR KOENIG, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876, et il est préparé aujourd'hui sous sa direction par la

KOENIG MED. CO. CHICAGO, ILL.

En vente chez les pharmaciens, \$1.00 la bouteille 6 pour \$5.00.

GRAND TRUNK

RAILWAY SYSTEM

MONTREAL-TORONTO

Départ de Montréal, 9.00 a.m., 11.45 a.m., 8.00 p.m., 10.30 p.m. Arrive à Toronto: 4.20 p.m., 11.20 p.m., 6.10 a.m., 7.00 a.m.

Élégant wagon salon café sur le train de 9.00 a.m. Wagon lits Pullman sur les trains de 8.00 p.m. et 10.30 p.m.

MONTREAL-OTTAWA

Quitte Montréal, 11.00 a.m., 9.40 a.m., 11.10 p.m., 7.30 p.m.

Arrive à Ottawa, 11.00 a.m., 12.40 p.m., 11.10 p.m., 15.30 p.m.

Quitte Ottawa, 8.35 a.m., 3.30 p.m., 15.00 p.m., 10.30 p.m.

Arrive à Montréal, 11.35 a.m., 6.30 p.m., 18.00 p.m., 10.15 p.m.

Wagon Pullman Buffet sur le train qui part à 8.00 a.m., de Montréal, et celui de 5.00 p.m. d'Ottawa. Wagons-salons sur tous les trains entre Montréal et Ottawa.

FAMEUX PARC ALGONQUIN

Parry Sound (Rose Pt.). Endroits sur la Baie Georgienne

Ceux qui désirent visiter les endroits ci-dessus peuvent partir de Montréal à 8.00 a.m., tous les jours excepté le dimanche. Wagon Pullman-Buffet direct sur le train ci-dessus.

PORTLAND-OLD ORCHARD

Quitte Montréal, 8.01 a.m., 8.15 p.m. Arrive à Portland, 5.45 p.m., 6.40 a.m. Arrive à Old Orchard, 6.32 p.m., 7.35 a.m.

Service de wagons-lits et chars palais, entre Montréal et Portland et jusqu'à Old Orchard.

Élégant service de wagons-buffets sur les trains du jour entre Montréal et Portland.

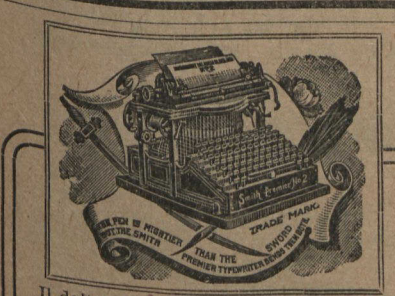
BUREAUX DES BILLETTS EN VILLE: 137, rue St-Jacques, Tél. Main 460 et 461 ou à la Gare Bonaventure

MADAME VOUS POUVEZ NETTOYER ET POLIR
 votre poêle et vos ustensiles de cuisine AVEC
 La Mine Grasse et le Poli pour Métaux



Plus promptement qu'avec tout autre produit en vente
 La Mine Grasse OZO
 Donne un lustre très brillant et doux, empêche les poêles de rouiller, polit rapidement; est la seule qui ne sèche pas.
 Le Poli pour Métaux OZO
 Est l'extrait le plus populaire pour nettoyer et polir les ustensiles de cuisine, enseignes en cuivre, nickel, etc. Il n'égrotte pas, il ne contient ni benzine, ni pétrole, ni acides.
 Demandez ces produits et exigez qu'on vous fournisse les véritables

The OZO Co. Limited, Montreal.



Il doit y avoir quelque avantage, 300,000 personnes emploient le clavigraphie
Smith Premier
 Wm. M. HALL & CIE, 236 Notre-Dame Ouest, Telephone Main 212

ENLEVEZ VOS CORS
 Ne les coupez pas. Employez
ANTIKOR LAURENCE
 Un remède sûr, inoffensif et efficace. En vente partout, 25c, ou expédie franco sur réception du prix.
 A. J. LAURENCE, Montréal.

Masque, Rousseurs, Rides, Boutons A TETE NOIRE
 et toutes taches autres que celles de naissances positivement enlevés avec le
LAIT DES DAMES ROMAINES
 Surnommé "Nourriture de la Peau" LAIT DES DAMES ROMAINES.
 \$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Par son action nutritive et antiseptique sur l'épiderme, il guérit infailliblement les Eruptions, Boutons, Démangeaisons et toutes autres maladies de la peau.
 Pour la toilette journalière, il embellit, adoucit et parfume la peau mieux que les meilleures poudres, eaux ou vinaigres de toilette. A Paris, on le rencontre sur le bureau de toilette de toute femme élégante ainsi que sur les tablettes de tout bon figaro.
 Partout 50c la bouteille ou adressez COOPER & CO., Dépt. 80, Montréal, ou à M. BRUNET & CIE, Québec, Aux Etats-Unis: GED. MORTIMER & CO., 247, Atlantic Ave, Boston, Mass.

LA CODILINE

Du Dentiste Joseph Versailles
 Contre la Névralgie et le Mal de Dents
 En vente partout à 25 cts.

pour l'extraction des dents sans douleurs.
La Codiline

Dr Joseph Versailles
 CHIRURGIEN-DENTISTE
 926 rue St-Denis, Quelques portes plus bas que la rue Rachel.



LE BAISER

(NOUVELLE)



Cet appel monta du jardin:
—Jojo! Allons donc, Jojo!
Jojo jeta en hâte à travers les per-
siennes :

—Voilà, grand-père.
Désespérément, à deux mains, comme
s'il eût voulu se perforer le crâne d'un seul
coup, Jojo appliqua le bâton de cosmétique
sur la mèche récalcitrante. Il luttait ainsi
contre elle depuis une heure et sans succès.

—Aie done!
Ses cheveux étaient gras comme la "la-
vette" de la cuisinière, mais ils reluisaient
comme s'il les eût vernis, et l'épi rebelle
resta couché, cette fois. Jojo s'épanouit. Il
se félicita incontinent d'un "chouette
alors!" qu'il agrémenta d'une horrible grim-
mace, appropriée à sa satisfaction.

Puis, il chargea ses poches.
Un couteau, une toupie, des billes, une
croûte de pain, un sifflet, un noyau de pê-
che, deux galets, trois bouts de ficelle et
deux vieilles clefs rouillées qu'il avait rap-
portées d'une expédition clandestine dans
les caves. Il les avait même ingénieuse-
ment assemblées au moyen d'un fil de fer
afin qu'elles jouassent le trousseau.

Pourquoi pas? Maman en avait bien
un, et aussi grand-père.

Sur ces richesses mobilières, Jojo poussa
en bourre deux mouchoirs, et il s'empara
de son béret. Mais au moment où il allait
s'en couvrir, il s'aperçut... Oh! zut, alors!...
que l'épi, l'épi de seigle, aux longues bar-
bes raidies, s'était décollé.

—Jojo! Allons donc, Jojo!
—Voilà, grand-père.

Il se vengea sur le bâton de cosmétique,
qu'il envoya rouler dédaigneusement.

—Sale "camelote", va!
Et il descendit.

Grand-père attendait, penché sur le bas-
sin où il observait les moeurs des poissons
rouges.

—Mon Dieu, Jojo, comme tu sens donc la
pommade!

Jojo rougit, flatté, et il baissa les yeux
discrettement. Il avait son secret, un petit
secret gros comme une noisette, dans un
tout petit coin grand comme un trou de
souris et clos à triple tour — crac, crac,
crac! — dont grand-père ne possédait pas
la clef, si volumineux que fut son trou-
seau.

—Partons-nous, grand-père?
—En avant, garnement!

En avant sur la route claire seulement
fréquentée des poules et des pigeons qui
font les dames en marchant. Un chien y
passe toutefois chaque jour à la même heu-
re, un chien noir d'aspect rugueux, qui trot-
te vite, sans musser, en ligne droite, — un
chien pressé qui va à ses affaires et qu'il
serait téméraire de déranger. Heureuse-
ment, ce n'est pas son heure. Jojo, néan-
moins, se retourne plusieurs fois.

En avant, sur la jolie route qui descend
vers la ville, entre des toits de chaume et
des haies de sureau. Puis, quart de tour à
droite; c'est la ruelle où de très vieilles
femmes s'assoupièrent aux seuils et tend-
ent leurs mains frileuses à la grande
flambée du soleil.

Et voici la maison. Jojo s'émeut. Il y a
là-haut, sous la tonnelle, au ras du mur,
quelque chose comme un bouquet qui s'a-
gite. C'est un chapeau qui clame:
—Les voilà, les voilà!

Le chapeau plonge, paraît à la grille qui
grince. Le chapeau fait irruption sur la
route et il l'emplît à lui tout seul, sans
omettre cependant les menus accessoires
qui le portent. Des boucles brunes, des
yeux noirs, un rire rose, des petites jambes
noires qui ont l'air de rire, elles aussi, tant
elles paraissent s'amuser sous la grâce on-
duleuse des jupes courtes... Ce ne sont pas
là, au jugement de Jojo du moins, des ac-
cessoires à négliger.

—Bonjour, Jojo.
—Bonjour, Suzon.

Un accessoire négligeable, par exemple,
une superfétation, c'est Mme D..., la ma-
man de Suzon, qui a surgi de la grille et
parlemente avec grand-père, prodigue des
recommandations oiseuses:

—Sois bien sage, Suzon!
Comme si Suzon n'était pas toujours sa-
ge! Une si jolie "tite" fille!

Si les grandes personnes savaient com-
bien elles sont ennuyées avec leur manie-
re de recommandations! Elles n'en finissent
plus, d'abord! Ce doit être l'avis de Suzon,
car elle tire son grand-père d'une main.
Jojo s'empresse de le tirer de l'autre.

—Partons-nous? demande-t-elle.
—En avant, ma mignonne.

Oh! l'aimable babillage que celui des tout
jeunes et des très vieux!

Grand-père rabâche, grand-père radote
même un peu, comme tous les grands-pères,
mais c'est toujours du neuf pour ces
oreilles en tunnel où souffle le courant
d'air des distractions. Tout y entre; si
peu de chose y resta, accroché dans les
coins, que le radotage seul parvient à y

fixer quelque semence. Les petits interro-
gent sans cesse; qui leur répondrait si les
grands-pères n'aimaient point à se répéter?

Suzon, hier, s'est enquis du but de la
promenade. On lui a répondu; mais ça
s'est éventé pendant la nuit. Elle a reposé
la question. Grand-père rabâche donc,
complaisamment, qu'il y a là-bas, dans la
plaine, une vieille église romane très bien
conservée.

—Romane? interromp l'enfant.
Alors, chemin faisant, grand-père pro-
fesse un cours d'archéologie.

La science — sa belle science décorée de
rouge à sa boutonnière, et qui parle encore
dans de gros livres reliés — sa science s'en-
fantinait délicieusement, sur la route
claire où bourdonnaient d'impertinentes
mouches dorées. Il disait — la voix cassée,
et douce, et lointaine déjà — il disait la
poésie des pierres, la sérénité vigoureuse et
grave des pleins cintres, l'accueil amical des
porches, l'essor douloureux des ogives, l'ar-
dente prière des flèches dentelées qui dres-
sent au ciel des bras de supplication. Dans
le parfum épars des menthes sauvages, il
disait la sévérité imposante des cryptes et
l'émerveillement lumineux des rosaces où
le soleil darde de paradisiaques splendeurs.

Et il parlait avec une grâce si fleurie,
avec tant de simplicité indulgente que, si
Dieu est juste comme il nous le doit, grand-
père, vous avez été choisi là-haut pour "ra-
bâcher" ces jolies choses à ceux des en-
fants des hommes qui s'envolent avant de
les savoir.

Suzon écoutait. Jojo écoutait aussi.
Mais il pensait aux mouches dorées qui le
faisaient loucher férocement; il pensait en-
core qu'il tenait la main de Suzon et qu'il
n'osait serrer, quoiqu'il en eût envie, tant
ce rien-là lui paraissait fragile sous le gant
de filotelle, fragile comme un oeuf.

Et Suzon? A quoi pensait Suzon? Elle
semblait très intéressée, secouait son cha-
peau à fleurs pour mieux marquer son at-
tention. Cela, du moins, prouvait sa défé-
rence et sa grâce déjà experte de jolie pe-
tite femme chez qui tout est séduction,
même la feinte d'un effort sérieux, et qui
sait qu'elle n'a qu'à faire semblant d'écouter
pour paraître comprendre.

On gagna l'église. Les tombes l'entou-
raient de fleurs et d'oiseaux.

Elle était déserte. Après l'éblouissement
du soleil, elle parut d'abord noire et froide
comme la nuit. Du mystère souffla de la
porte ouverte.
Suzon hésita sur le seuil. Sa main eut
un frisson peureux dans la main de Jojo,
qui en frissonna à son tour. Grand-père
avait exagéré l'accueil amical des porches.
Néanmoins, il avait bravement pénétré.

Il les encouragea.
—Venez donc, mes enfants.
Ils entrèrent, serrés l'un contre l'autre.
Jojo retira son béret, délicatement, afin
de ne pas endommager l'ordonnance de sa
coiffure. Il tâta aussitôt son crâne avec
inquiétude: "Zut! alors!" L'épi se hérissait
toujours, rigide, indomptable, irréduci-
ble! Jojo bénit dans son coeur l'obscurité
discrète de l'église. Cependant, il se
haussait sur ses pointes pour atteindre la
conque du bénitier. Il se pencha galam-
ment en tendant son doigt mouillé.

—En veux-tu, Suzon?
Elle en voulait. Il commençait à la dis-
tinguer dans la pénombre. Elle se signa
très vite en écarquillant les yeux, marmot-
ta une prière et dit avec admiration:
—Mon Dieu! Jojo, comme tu sens donc
bon!

Il se rengorgea:
—N'est-ce pas? chuchota-t-il. C'est du
cosmétique.
—Du cosmétique?
—Oui, de la pommade en bâton. Tu n'en
mets pas, toi?

Elle soupira, le coeur gros:
—Non, maman ne veut pas.
Il haussa les épaules avec pitié.
—Si c'est possible d'élever les enfants
comme ça!

Puis Jojo reprit la main de Suzon pour
la conduire auprès de grand-père, qui les
appelait dans la nef. Grand-père regardait
curieusement les votives: Jojo et Suzon re-
gardaient grand-père. Un lourd silence
planait.

Et voici que le silence se mit soudain à
respirer, pire que cela: à soupirer; pire en-
core, à ronfler presque. Cela faisait quel-
que part dans les ombres troublantes, sous
les chaises ou derrière les piliers, ou tout
là-haut dans les voltés, ou tout là-bas
dans le confessionnal, cela faisait — pfff!
pfff! — un bruit de soufflet de forge, de
soufflet de forge enrhumé.

La première, Suzon l'entendit. Toute
pâle, elle regarda Jojo.

—Ecoute.
Jojo écouta, et son angoisse se mira dans
celle de Suzon.
—Qu'est-ce que c'est, Jojo?
—Sais pas. Un chat enragé, peut-être.

Leurs mains s'étreignirent.
—Ah! mon Dieu, Jojo!

On avertit grand-père en tirant ses bas-
ques comme des sonnettes. Il déclara:
—Il doit y avoir quelqu'un qui dort.
On chercha ce quelqu'un vainement. Et
la respiration inquiétante paraissait aug-
menter. La peur de Suzon croissait, bouil-
lonna, s'affolait.

Grand-père dit:
—C'est peut-être... oui... dans la chaire.
Il s'y dirigea.
—Attendez-moi là, mes enfants.
Ils n'avaient point envie de l'accompa-
gner.

Mais grand-père heurta une chaise qui
grinça. Les soupirs mystérieux s'exaspé-
rèrent en des crissements de bois qu'on scie.
Suzon n'y tint plus; elle battit en retraite,
gagna la porte à toutes jambes. Jojo la
rejoignit.

Tout son petit corps frissonnait, et les
fleurs du chapeau étaient agitées d'un vent
d'orage.
—N'aie pas peur, va, ma Suzon!
Elle essaya de rire et fondit en larmes.
Jojo suppliait:
—Pleure pas, faut pas pleurer.

Comment faire, mon Dieu, pour arrêter
ce grand chagrin, pour calmer cette peur
dont Suzon tremblait comme d'une mauvai-
se fièvre? Cette inspiration vint à Jojo:
—Tu ne sais pas? J'ai trouvé des clefs...
J'ai un trousseau maintenant... Pleure
plus et je vais te le montrer.

Il plongea dans ses poches, laboura les
couches superposées dont elles étaient gon-
flées. Il jeta ses mouchoirs, ses ficelles,
ses billes, sa toupie... Il réussit enfin à
dégager ses clefs; il les fit tinter devant les
yeux de Suzon. Mais les yeux de Suzon
continuèrent à pleurer, dédaigneux de ce
spectacle de rouille.

—Oh! Suzon! Pleure plus!
—Si, si... Il faut...
Alors — ô chers instincts de tendresse!
— alors Jojo jeta ses clefs impuissantes; il
enlaga Suzon doucement, étroitement.
—Pleure plus.

Et il la baisa sur les joues, sur les yeux,
dans les larmes qui tarirent peu à peu.
Suzon était consolée; elle était rassu-
rée, riieuse et radieuse, qu'il la baisait en-
core. Et il dit:
—C'est drôle, Suzon, tu ne mets pas de
pommade... Et tu sens si bon, tout de
même.

Ce fut à la ferme, où ils vidèrent des
bols de lait, qu'ils connurent le mot de Pé-
nigme. Le fermier leur apprit qu'un vieux
hibou, impossible à déloger, nichait depuis
longtemps dans une anfruosité de l'é-
glise. Quand on troublait sa solitude, il
avait accoutumé de souffler de la sorte
pour manifester, non sa méchante humeur,
mais son émoi. De rire, alors, Suzon, de ce
vilain hibou si poltron!

Cela n'est rien. Mais, le soir, Jojo, qui
avait dîné chez la maman de Suzon, mon-
tant vers la tonnelle, entendit qu'on par-
lait de lui.

—Et si tu savais, maman, comme Jojo a
été gentil. Quand j'ai eu si peur, si peur
que j'en pleurais, il m'a consolée en m'em-
brassant. Oh! pas un gros baiser de col-
légien, tu sais... Oh! que non! C'était
doux, doux, si doux!...

Il n'en entendit pas davantage, car une
peur irrésistible, inexplicable, le rua vers
le fond du jardin en une course éperdue,
moins rapide encore que les battements de
son coeur!...

Et, quand il évoque ces enfantillages de
l'âge d'or, Jojo — Jojo qui vit toujours,
Madame — ne sait trop s'il doit rire ou
pleurer.

GUSTAVE GUESVILLER.

LES BONS SONT RARES

Ce ne sont certes pas les remèdes qui
manquent pour le traitement du rhume;
mais les bons sont rares. Et parmi les
bons, c'est le BAUME RHUMAL qui est le
meilleur, et qui possède la faveur de nos
médecins.

JOURNAL DE LA JEUNESSE
Sommaire de la 1758ème livraison (11
août 1906).

Le Forban noir, par Pierre Maël. — Le
diamant dans certaines industries. — Com-
ment on fabrique une pièce de Sèvres, par
Daniel Bellet. — Mademoiselle Olulu, par
H. de Charliou. — Corneille, la joie d'une
légende, par Mme Emile Magne.

Abonnements. — France: un an, 20 fr.;
six mois, 10 fr. — Union postale: un an,
22 fr.; six mois, 11 fr.
Le numéro: 40 centimes.
Hachette et Cie, boulevard Saint-Germain,
79, Paris.

SOUFFREZ-VOUS ?
de **RHUMATISME** ou de **NEURALGIE**



Si oui, écrivez-nous aujourd'hui même et nous vous enverrons gratuite-ment une offre spéciale d'une de ces bagues, ainsi que des preuves indiscutables de leur efficacité.

The Veritas Import Co., 219 Rue Bleury, Dept. 22, Montréal

CARTES D'AFFAIRES
Profession, Commerce, Industrie

Avocats

J. O. Fournier, L. L. L.
AVOCAT

BUREAU: 80 St-Gabriel TEL. BELL MAIN 4400
RÉSIDENCE: 206 Cherrier TEL. BELL EST 2982

HURTEAU & GIBEAULT
Tél. Main 2619 56, rue Notre-Dame Est

Jos. R. Mainville, L.L.B.

BUREAU: NOTAIRE LE SOIR:
Edifice "La Presse" Rue Saint-Jacques TEL. MAIN 977
Coin Rachel et Av. de l'Hotel de Ville TEL. EST 2645

TEL. BELL MAIN 1702 TEL. DES MARCH. 297

L. R. Montbriant
ARCHITECTE, A.A.P.Q.
Mesureur et Évaluateur No 230 rue St-Andre Montréal.

Pianos, Orgues, Musique

LEACH PIANO CO.
Up 998 2440, rue Ste-Catherine

Nouveautés

A. LAMY
Tél. Est 2552 830, rue St-Denis

ARCAND FRERES
Tél. Main 230 111, rue St-Laurent
Poêles et Fournaises

A. GALARNEAU & CIE
Tél. Marchands 2134 322, rue Mont-Royal

Articles de Sport

T. COSTEN & CIE
Tél. Main 2856 43, rue Notre-Dame Ouest
Pharmacien

SYLVIO MOISAN
Est 4739 421, rue St-Laurent
Entrepreneur de Pompes Funèbres

L. THERIAULT
Tél. M 1399-3514 161-18 St-Urbain, 237 Centre

JOSEPH LARIN
Tél. M. 3255—Ring 2 647, Notre-Dame Ouest
Ferronnerie

L. J. A. SURVEYER
Tél. Main 1914 6, rue St-Laurent
Doreurs, Argenteurs, Nickeleurs, etc.

MONTREAL PLATING CO.
Tél. Bell Est 2576 414 rue St-Laurent
Tapis nettoyés

HAMMOND'S CARPET BEATING WORKS
Tél. Bell Up 1445 245A rue Bleury
Meubles

M. BEAUDOIN
Tél. Bell Est 2074 687-893 Ave Mont-Royal
Photographe

SUCH & CO. 251 Ste-Catherine Est
Photographies à prix réduits. Ouvert le Dimanche.

Assurances

STEWART & MUSSEN
Tél. Bell Main 5189 Edifice Alliance
Chaussures

RONAYNE BROS
485 rue Notre-Dame Ouest
Auvents et Tentes

"SONNE" AWNING, TENT & TARPULIN CO.
Tél. Bell Main 727 329 rue Craig Ouest
Entrepreneurs-Contracteurs

TEL. EST 3644 RÉSIDENCE TEL. EST 1296

T. Lessard
Ci-devant Lessard & Harris
Ingénieur mécanicien, Plombier et poseur d'appareils à eau chaude MONTREAL

Peintres d'Enseignes

Phone Est 1105 Spécialité: Lettrage de Voitures

LAFOND & COUTURE
Anciens employés de A. Giaré & Cie.
PEINTRES D'ENSEIGNES
No. 1380, Boulevard St-Laurent, MONTREAL

Instructions sur les soins à donner aux noyés

MÉTHODE LABORDE

Nous publions aujourd'hui les instructions, avec illustrations, de la "Société de Sauvetage", afin de mettre au courant les personnes qui ont l'occasion de porter secours aux noyés ou asphyxiés. Nous désirons que ces instructions soient publiées et affichées dans toutes les écoles.

1o Aussitôt que le noyé est retiré de l'eau, il faut le coucher sur le dos, légèrement incliné sur le côté droit, la tête légèrement élevée, un instant penchée à droite pour faire écouler les mucosités, puis lui ouvrir la bouche et, si les dents sont serrées, les écarter en forçant avec les doigts, ou avec un corps résistant quelconque (moreau de bois, manche de couteau, dos de cuiller ou de fourchette). On débarrassera la bouche, le nez et les oreilles au plus vite des mucosités, s'il y en a.

2o Saisir solidement la partie antérieure de la langue entre le pouce et l'index de la main droite, nus, ou revêtus d'un linge quelconque, d'un mouchoir de poche, par exemple, pour empêcher le glissement, —



Fig. 1

et exercer sur elle de fortes tractions répétées, successives, cadencées ou rythmées, suivies de relâchements, en imitant les mouvements rythmés de la respiration elle-même, au nombre d'au moins 20 par minute. Si la langue est trop rétractée, la saisir avec la pince (pince tire-langue, système Laborde). En même temps, on lui présentera à inhaler de l'ammoniaque, ou de l'acide acétique, ou de l'éther ou des sels anglais.

3o Introduire, en même temps, l'index de l'autre main au fond de l'arrière-gorge, en pressant sur la base de la langue, de façon à provoquer le vomissement, dans le but de dégager l'estomac de l'eau ou des aliments qui l'encombrent.

Les tractions linguales, — qui constituent, en ce cas, le moyen le plus puissant et le plus efficace de ranimer la respiration, — doivent être pratiquées de suite, sans le moindre retard, et avec persistance, durant trois heures au besoin, pendant que l'on donne simultanément au noyé ou à l'asphyxié les autres soins consécutifs habituellement recommandés et en usage (frictions énergiques, réchauffement du corps).

Le même procédé peut et doit être employé de la même manière, dans toutes les sortes d'asphyxies et de syncopes (perte de connaissance).

4o S'il y a plusieurs assistants auprès du noyé, et tout au moins deux, on peut, accessoirement, et autant que possible sans gêner la manoeuvre essentielle de la traction linguale, pratiquer la respiration artificielle, soit par la pression intermittente avec le plat de la main sur la partie antérieure et postérieure de la poitrine, soit de la manière suivante:



Fig. 2

Le corps reposant sur le dos, on place sous les épaules un solide coussin ou tout autre support du même genre: la tête est mise en ligne droite avec le tronc, on élève les bras à peu près jusqu'à leur rencontre avec la tête (fig. 1), et on les saisit un peu au-dessus du coude pour les élever d'un seul coup et les ramener d'abord doucement, puis avec force, le long du tronc. Immédiatement après, l'opérateur exercera avec les deux mains une pression modérée sur le devant de la poitrine. Ces mouvements doivent être répétés douze à quinze fois par minute; ils ont pour effet de faire entrer et sortir l'air alternativement, par suite de la dilatation et du resserrement de la poitrine;

5o Tout en pratiquant ces manoeuvres, on déshabillera le noyé, en coupant, au besoin, ses vêtements, à l'aide de ciseaux, et on l'enveloppera avec l'épave de laine;

6o On fera bouillir de l'eau dans la cafetière au moyen d'esprit-de-vin versé dans la rigole inférieure. Dès que l'eau sera chaude, on la versera dans la bassinoire, que l'on promènera, par-dessus le peignoir de laine, sur la poitrine, le ventre et les membres;

7o On maintiendra la température du corps, et l'on excitera la circulation par des frictions faites sur les membres inférieurs avec des frottoirs de laine et des brosses, des bouteilles chaudes aux pieds, des frictions chaudes à l'eau de Cologne, à l'alcool camphré.

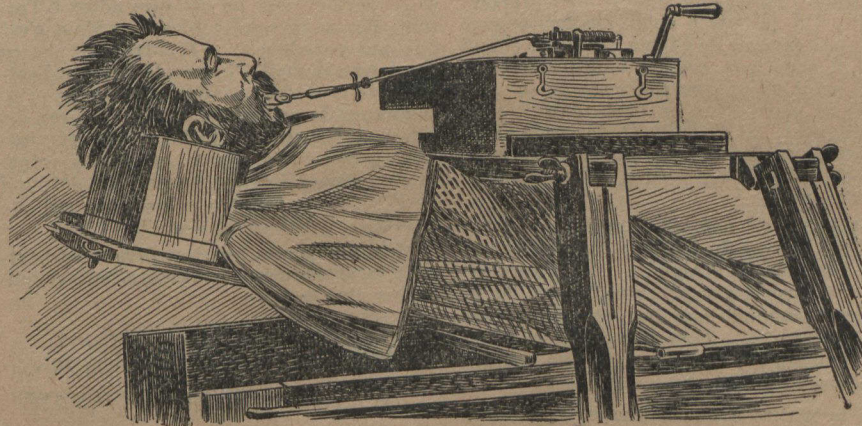
On brossera doucement, mais longtemps, la plante des pieds, ainsi que le creux des mains. On peut imbibé les frottoirs d'eau-de-vie camphrée ou de vinaigre.

8o S'il ne survient pas d'efforts respiratoires naturels après l'essai répété des moyens précédents, on cherchera à les provoquer en passant sur tout le corps l'éponge mouillée d'eau très chaude et en appliquant, à cinq ou six reprises, au niveau des dernières côtes, et de manière à former une sorte de ceinture à la base de la poitrine, le marteau préalablement plongé dans l'eau bouillante. Chaque application ne durera pas plus de quelques secondes. On peut, en même temps, appliquer sur le devant de la poitrine un linge imbibé d'alcali.

On pourra donner des lavements au tabac, au sel marin, exciter le diaphragme par un courant électrique, la voile du palais avec une plume d'oie. A cela, pour le cas de congestion cérébrale, on peut encore ajouter le lavement purgatif, la glace sur le front, les sinapismes aux jambes. Il est à remarquer que c'est le plus souvent le cas des gens gras et que les gens maigres sont plus difficiles à rappeler à la vie que les autres.

9o Lorsque la respiration est rétablie et la connaissance revenue, on fait boire au malade, par cuillerées, du punch ou du vin chaud.

10o Quand le noyé est revenu à la vie, il faut le coucher dans un lit baigné et le laisser dans le repos le plus complet.



Appareil tirant automatiquement la langue pour le rappel à la vie des noyés ou asphyxiés

11o Les secours dont il vient d'être parlé doivent être administrés activement et énergiquement, mais sans précipitation, par cinq ou six personnes ou plus. Un plus grand nombre ne pourrait que gêner ou nuire.

12o Ils doivent être continués avec une infatigable persévérance pendant plusieurs heures. Le succès est à ce prix.

Enfin, il ne faut pas se laisser arrêter par l'état de mort apparente dans lequel les individus peuvent se trouver au moment où on les retire de l'eau: la couleur rouge, violette ou noire du visage, la lividité, le froid du corps, la raideur des membres, ne sont pas toujours des signes certains de mort, et l'humanité commande de tenter, dans tous les cas, de rappeler à la vie, même ceux qui auraient fait dans l'eau un séjour prolongé.

Les faits observés à la suite des applications de la méthode des "Tractions rythmées de la langue" et des prescriptions du Dr Laborde ont montré que l'on pouvait rappeler à la vie, au bout de trois heures, un cadavre apparent, ayant séjourné 10, 20 et 30 minutes sous l'eau.

Instruction à suivre pour l'emploi de l'appareil automatique Laborde.

Lorsqu'on se trouve en présence d'un cas de mort apparente, ou supposée telle, pour ranimer la respiration et rappeler, si possible, le sujet à la vie, on commence par écarter les mâchoires avec un corps quelconque, bout de bois, lame de couteau, ou, de préférence, à l'aide d'un écarteur permettant de maintenir les mâchoires ouvertes.

Puis, à l'aide de la pince à traction, on saisit la langue le plus près possible de sa base et on monte la caisse renfermant le mécanisme de commande de la pince, sur ses tréteaux ou autre support convenable.

Cela fait, on pose le cadavre (côté de la tête) par terre, entre les branches du sup-

port de l'appareil, de manière à placer ce dernier à proximité suffisante et vis-à-vis la face et l'ouverture de la bouche, la tête étant maintenue soulevée et appuyée par derrière; et on fixe la pince, par le trou ou anneau qui la termine, à l'extrémité de la tige à traction, munie, à cet effet, d'un crochet-mousqueton.

Enfin, le tout étant bien disposé comme il est montré sur la figure, de façon à ce que la tige à traction ne présente pas de relâchement sur son sujet et qu'elle soit placée en ligne légèrement oblique avec la langue, en face et au centre de la bouche, on met l'appareil en marche. L'appareil tire automatiquement la langue de 20 à 25 fois par minute. Il est transportable, ne pesant tout au plus que 35 livres.

Pour le rappel à la vie d'un "asphyxié en état de mort apparente, faire fonctionner le tracteur automatique trois heures au moins, ce que l'on ne fait jamais, l'expérience nous l'a appris.

Pour rechercher la certitude de la mort, lorsqu'on veut éviter l'inhumation prématurée ou vivante, il faut faire fonctionner le tracteur pendant six heures au moins.

En cas d'avarie ou de mauvais fonctionnement de l'appareil automatique, il est nécessaire de continuer les tractions à la main, à l'aide de la pince, de manière à ne pas perdre de temps.

Signes du rappel à la vie.

Les premiers signes du rappel à la vie sont :

Une certaine résistance de la langue; le retour progressif de sa coloration rosée, et une première et bruyante inspiration (hoquet inspiratoire du docteur Laborde).

En cas d'effets positifs de la traction, c'est-à-dire dans le cas du rappel des mouvements respiratoires et de leur retour complet, il faut arrêter l'appareil pour s'assurer que ces mouvements s'accomplissent ensuite, spontanément, et que la résurrection vitale est obtenue.

Remarque importante.

Il est à noter que la méthode des tractions rythmées de la langue permet l'emploi simultané des autres traitements, tels que réchauffement de la partie antérieure de la poitrine, application d'eau chaude, frictions sur les membres, etc., notamment, grâce à l'heureuse disposition du tracteur automatique Laborde, qui laisse à l'opérateur toute liberté d'action.

Conclusions. — Cas d'application de la méthode Laborde.

Jusqu'à présent, les observations faites ont porté sur les cas suivants:

Submersion ou noyade; privation d'air; pendaison; accidents chloroformiques; asphyxie par les gaz d'égoût, les gaz méphitiques, le gaz d'éclairage, l'oxyde de carbone; électrocution; asphyxie des nouveau-nés; syncope; étouffement, angine de poitrine; inhumation prématurée.

Dans la plupart de ces cas, on a obtenu, par le tracteur lingual Laborde, des résultats inattendus, presque extraordinaires de rappel à la vie, après une, deux, trois et six heures de traction de la langue; et il ne se passe pas de jours sans qu'il nous arrive, de tous les coins de la France et même de l'étranger, l'écho de nombreux et incroyables succès dus à la méthode et aux appareils Laborde.

Résultats.

Pour ne citer que quelques chiffres, rappelons qu'on nous a signalé 274 cas de rappel à la vie avec succès, dont 25 observés à l'étranger.

Ces faits n'offrent pas seulement de l'intérêt par leur nombre imposant et leur incessante multiplication, ils constituent, en outre, pour la plupart, de véritables résurrections, quelques noyés ayant resté 20 à 25 minutes sous l'eau.

("Journal de la Santé", de Paris).

QU'EST LE MAL DE REINS ?

C'est un avis de la nature aux Femmes

Les maladies de l'organisme féminin guéries et les douleurs vaincues par le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham.

"Il me semblait que j'avais les reins broyés." Les femmes préfèrent ces paroles continuellement mais continuent à se trainer et à souffrir de douleurs à la chute des reins, souffrances écrasantes, nervosité et aucun enthousiasme au travail.



Elle ne se rendent pas compte que les reins sont une des plus importantes parties de l'organisme féminin, et que lorsqu'ils sont affectés c'est un sûr symptôme de maladie des organes ou des rognons, et que la douleur durera jusqu'à ce que la cause en soit disparue.

Depuis plusieurs années, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a été l'unique remède efficace pour de tels cas. Il guérit promptement tous désordres de l'organisme féminin et des rognons et les remet dans une saine condition.

Chère Madame Pinkham:—

"J'ai souffert longtemps de maladie particulière aux femmes, éprouvant des douleurs intenses dans le dos et l'abdomen et ayant d'atroces migraines tous les mois. J'étais continuellement fatiguée et nerveuse et la vie m'apparaissait morne et pas désirable, jusqu'à ce que j'aie commencé à prendre le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, qui me procura du soulagement. Ma guérison fut lente mais sûre et je n'ai jamais regretté l'argent dépensé pour le Composé car il me redonna la santé.

"Il semble être un remède spécialement adapté aux maladies de notre sexe et je suis heureuse d'en dire un bon mot."—Mme Albert Mann, 154 Avenue Gore Vale, Toronto, Ont.

Personne ne peut donner de conseil plus utile aux femmes, que Madame Pinkham, bru de Lydia E. Pinkham. Son adresse est Lynn, Mass., et ses conseils sont gratuits.

USTENSILES DE PECHE

Supérieurs

Nous invitons les amateurs à venir examiner notre assortiment complet et varié d'accessoires pour la pêche.

Nous avons tout ce qui a de mieux à des prix défiant toute concurrence.

Cannes en bambou, Cannes en bambou spécial refendu, moulinets en cuivre et en nickel, Epuisettes démontables. Séries spéciales de mouches, lignes, appâts, Hélices, cuillers, hameçons, paniers, flotteurs, trousseaux, etc., etc.



Beauvais Freres
316 RUE S^T LAURENT

LA CURE DU DR. CHAGNON

CONTRE LA GRIPPE MAUX DE TETE, NEURALGIE, RHUMATISME, ETC. EST INFAILLIBLE

Si votre pharmacien n'en a pas, envoyez 25c. en timbres du Canada ou des E.-U., et vous en recevrez une boîte par le retour de la malle.

CHAS. E. CHAGNON, Arctic, R. I.

Les Extraits Culinaires DE **Jonas**

Représentent ce qu'il y a de **PLUS FORT, PLUS RICHE, PLUS PUR et de PLUS ÉCONOMIQUE** en fait d'extraits culinaires sur le marché.

DEMANDEZ-LES

Exigez qu'on vous les fournisse. — Ils sont en vente chez tous les bons marchands.



Portières ENCORE REDUITES

Il nous reste encore quelques portières à rayures romaines.

Il nous faut nous en débarrasser la semaine prochaine.

A cette fin, nous vendrons ce qui nous reste presque au prix coûtant.

Elles doivent céder la place à de nouvelles marchandises.

Ces portières peuvent être employées comme rideaux de fenêtre ou pour portes à deux battants ou simples.

Elles sont à effets de rayures romaines : les rayures courant horizontalement à travers le rideau.

Ces rayures sont séparées par ce qu'on appelle du tulle à effet neigeux.

Faites à effets de rayures vertes, brunes, rouges et jaunes.

Il y a d'autres combinaisons de bleu et jaune, jaune et vert, et jaune en deux tons.

Prix réduits de \$2.75 à \$1.90 la paire; \$3.50 à \$2.25; \$5.25 à \$3.75; \$7.50 à \$4.60; \$9.50 à \$5.90, et \$11.50 à \$7.35.

RENAUD, KING & PATTERSON

Coin des rues Guy et Ste Catherine.



PIERRES PRECIEUSES

Notre grand commerce de ces pierres est dû surtout au fait que nos experts savent acheter et que nous vendons en toute confiance à des prix raisonnables.

NARCISSE BEAUDRY & FILS
BIJOUTIERS, HORLOGERS, OPTICIENS
212, rue St-Laurent MONTREAL

Réparation de meubles

Organisation toute spéciale pour réparer rapidement les ameublements de salon, sofas, fauteuils, matelas, etc., que nous remettons complètement à neuf, avec des étoffes solides et de bon goût.

Confection de Rideaux et Draperies, 20 années d'expérience à Paris.

F. DUFOUR

395 Ontario Est, coin St-Hubert Tél. Bell EST 3399

LA LEGENDE DU SOMMEIL

Tel pourrait être le titre unique de toutes les légendes, étranges contes... à dormir debout, dont chaque époque, chaque pays enrichit ce même sujet, tendant à montrer que le sommeil, état réparateur et mystérieux qui absorbe la moitié de la vie, prête tout particulièrement au merveilleux.

C'est d'abord, parmi les plus fameuses, la miraculeuse histoire des Sept enfants d'Ephèse, martyrisés au troisième siècle de l'ère chrétienne, sous l'empereur Décimus, et connus sous le nom des "Sept dormants". Arrêtés comme chrétiens, ils confessent leur foi et s'enfuient dans une caverne que l'empereur fait murir. Mais Dieu leur envoie un sommeil qui ne fait que suspendre leur vie. Deux cents ans après, sous le règne de Théodose le Jeune, leur retraite est découverte; ils s'éveillent, rendent témoignage au dogme de la Résurrection des Morts, puis s'endorment paisiblement... pour toujours!... Cette légende, célèbre dans tout l'Orient chrétien, a été racontée par de nombreux auteurs, entre autres: Jacques de Sarug, Grégoire de Tours, Métaphraste. Les "Sept dormants" sont inscrits au martyrologe romain. Les bollandistes (religieux qui continuent l'oeuvre de Jean de Bolland en travaillant à l'histoire de la vie des saints) rapportent deux autres légendes semblables dont la première se passe aux environs de Tours et la deuxième en Norvège. Cette légende a été adoptée par le Coran, et Mahomet accorde une place dans le paradis au chien des martyrs, lequel fut enfermé, s'endormit et se réveilla avec eux. Voilà qui ferait plaisir à plus d'un ami des bêtes!...

Au moyen âge, la légende du sommeil enveloppe d'un espoir chimérique la disparition des héros chers à l'imagination des peuples, tels: le roi Artus, de chevaleresque mémoire, Ogier le Danois, les trois héros de l'indépendance helvétique... Elle sème sur leur linceul ses pavots enchantés.

Quand l'empereur Frédéric Barberousse mourut dans la troisième croisade (1190), le peuple espéra longtemps qu'il reviendrait. On racontait qu'un berger, engagé dans une caverne de Cilicie, avait été ébloui tout à coup par une brillante clarté, et qu'il avait vu un guerrier endormi sur une table de pierre dont sa barbe faisait neuf fois le tour. Il s'éveilla et demanda si les corbeaux volaient encore autour de la montagne. — Oui, dit le berger. — Je puis donc dormir encore.

Très près de nous, les tragiques "demisoldes", épaves du premier Empire, eurent leur Légende de l'Aigle... Ils n'auraient pas été surpris que "l'Autre" s'éveillât de l'éternel sommeil pour les entraîner encore à la victoire!... Tant il est vrai que l'esprit humain est toujours le même, affamé d'utopies et de chimères.

Si la réalité donna naissance à de telles légendes, la fiction devait s'en emparer avec ses droits imprescriptibles au rêve et à la fantaisie.

Le grand écrivain américain Washington Irving, voyageant en Ecosse, se fit conter par Walter Scott l'histoire de "Thomas le Rimeur", endormi, pendant sept ans, dans un ravin, par le Roi des Elfes; celle aussi, sans doute, des deux violonistes de Strahtsper qui suivirent un vieillard dans une ville voisine où ils devaient gagner le double. Le lendemain (croyaient-ils), retournant à leur point de départ, ils ne retrouvèrent ni l'auberge où ils étaient descendus, ni aucune des personnes qu'ils avaient quittées. Enfin, un homme, arrivé à la dernière décrépitude, les reconnut pour avoir jadis logé chez son grand-père!... C'était le dimanche; ils se rendirent à l'église; mais à peine avait-on lu quelques versets de la Bible, que leurs corps tombèrent en poussière.

Ce sont peut-être ces deux légendes qui inspirèrent à Irving son célèbre "Rip van Winkle"; mais il sut lui donner une fine et saisissante couleur locale. Il y a beaucoup de vérité et beaucoup de rêve, une insaisissable mélancolie et une "humour" originale, dans l'histoire de cet incorrigible flâneur, qui pour échapper aux criailleries de sa femme, suit, un soir, vers les monts Kaatskil, des personnages étranges et saugrenus, boit au flacon de l'Oubli, s'endort sujet de la Grande-Bretagne et... se réveille, vingt ans après, sous la bannière étoilée!... La célèbre opérète de Planquette a popularisé chez nous le nom de "Rip".

Le recueil des frères Grimm renferme aussi l'histoire d'une servante invitée au baptême d'un petit nain; elle croit passer trois jours chez les farfadets et revient — ou se réveille — au bout de sept ans. Observons que le nombre "sept" se retrouve fréquemment dans les récits de ce genre.

La brièveté de la vie humaine, l'irretrouvable du passé, les mystérieuses facultés de l'âme sont les poignantes images entre-

PERSONNEL

On annonce pour le 18 septembre prochain le mariage de M. Victor Murray, de Montréal, avec Mlle Blanche Grignon, fille du Dr W. Grignon, de Ste Adèle, Qué.

"L'ASSURANCE"

L'Album Universel donne l'accolade fraternelle aujourd'hui à un nouveau confrère. Celui-ci est un sérieux, car il ne traite que de l'assurance, de l'immeuble et de la finance. Après avoir rapidement parcouru le numéro prospectus, l'impression qui s'en dégage est que ses éditeurs, la Cie de Publication L'Assurance, No 157 rue Sanguinet, ont l'intention de servir les intérêts de la ville de Montréal avant tous les autres, et nous ne pouvons que les approuver. D'un autre côté, ils ne perdent pas de vue les intérêts généraux de nos compatriotes, et ils ont le mérite d'avoir songé à publier une revue du genre que nous avons indiqué, la première et la seule publication française traitant exclusivement de ces matières sur tout le continent américain.

A "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., propriétaire et surintendant médical de cette institution, guérit de leur vice les malheureuses victimes de l'ivrognerie.

vues à travers ces récits falots auxquels elles communiquent un charme étrange.

La légende du Sommeil pourrait se feuilleter longtemps, en passant par la page enfantine de l'Homme au Sabre et par... "la Belle au Bois dormant". Pourquoi pas?

Ce vieux thème est toujours charmant; nous aimons à évoquer le moment où tout recommence à vivre dans le château enchanté, jusqu'aux petits marmittons chiffonnés de sommeil et au chien tourne-broche... Un moderne conteur a bien prétendu — et prouvé — que la Belle préfère se rendormir pour ne pas dire adieu à l'esaim des songes adorables... Mais c'est du haut paradoxe!... D'autres ont vu, en son long sommeil, l'image de l'engourdissement de la Nature pendant l'hiver. Le printemps est le prince qui l'éveille; après des retours offensifs du froid et des intempéries, personnifiés par la méchante reine-mère, nous assistons au triomphe définitif de l'été, de la lumière et de leurs radieux enfants: "Aurore et Jour".

Mais nos jeunes lectrices donneront peut-être la préférence à cette gracieuse explication d'un poète:

L'Amour est l'éveilleur charmant;
Le coeur, la Belle au Bois dormant.

Henriette BEZANÇON.

NUAGERIES

Les nuages, là-haut, vont rêvant,
Pas de vent!
Nul rayon n'y met son coloris.
On dirait une bande d'oiseaux
Dans les eaux,
Mirant leur gros ventre en velours gris.

Les nuages, là-haut, vont planant.
Maintenant,
La brise ébouriffe leur poitrail
Où les rais du soleil découvert
Ont ouvert
Des blessures d'or et de corail.

Les nuages, là-haut, vont mourant;
Car, plus grand,
Sous la dent féroce qui les mord,
S'élargit le grand trou peu à peu
Tout en feu
Par où fuit le sang et vient la mort.

Les nuages, là-haut, vont crevant,
Et le vent
Les jette à la mer, qui se ternit.
On dirait une bande d'oiseaux
Dans les eaux,
Plongeant, pour mourir, où fut leur nid.

JEAN RICHEPIN.

HOTEL PELOQUIN

Les jardins de l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, sont une véritable merveille, surtout à cette époque de l'année, tout fleuris qu'ils sont. A une demi-heure de tramways de Montréal, tout le monde devrait les voir.

Un bienfait pour le beau sexe



Poitrine parfaite avec les **POUDRES ORIENTALES** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiée franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.



Vous qui souffrez d'**Hémorroïdes** Internes ou externes, saignantes ou de démangeaisons

J'offre dans **RECTAL** un remède qui vous apportera un soulagement immédiat et une guérison radicale et permanente.

RECTAL

est un onguent composé de médicaments ayant une action positive sur les vaisseaux sanguins, c'est une préparation sérieuse préparée d'après la formule d'un de nos plus célèbres médecins, et mis dans des tubes métalliques spéciaux qui en facilitent l'application.

RECTAL est en vente à 50c chez les principaux pharmaciens ou expédié directement et franc de port sur réception du prix en s'adressant à

H. ARCHAMBAULT
Pharmacien, 78, rue Notre Dame Est, MONTREAL



Poils Follets Cheveux et Barbe Superflus

QUEL QUE TOUFFUS QU'ILS SOIENT

enlevés instantanément sans douleurs et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 de récompense à quiconque ne réussit pas.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce miraculeux produit auquel il a donné le nom de **RAZORINE** parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de la faire essayer. Envoyez-nous 10c pour frais de poste, et nous vous en expédierons un paquet assez gros pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la **RAZORINE** du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon et est expédié franco dans tous les pays du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez **COOPER & CO., Dépt. 60, 435 St-Paul, Montréal, Agents spéciaux pour le Canada.**

Si vous voulez

vous procurer ce qu'il y a de plus



Nouveau et de plus Chic

EN FAIT DE **Merceries** à des prix modiques

VENEZ ME VOIR

M. BEAUPRE

282 rue Ste-Catherine Est, MONTREAL.

Phone Bell Main 5430

Etablie en 1862

Fauteux & Pacaud

AGENTS D'ASSURANCE

FEU, VIE, MARINE ET ACCIDENTS

Agents chefs pour le Canada: NEW YORK PLATE GLASS CO.

Agent spéciaux Cie d'Assurance North British & Mercantile, Feu et Vie. La compagnie la plus puissante au monde; capital au-des sus de 100 millions.

No 72, Rue St-François Xavier

Nos DENTS sont très belles, naturelles, garanties.

Institut Dentaire Franco-Américain (Incorporé) 162, St-Denis, Montréal



POUR CES DAMES

Thés et Lunchs

Cette boisson légère, parfumée, inconcue de nos grand-mères, que nos mères prénaient seulement pour faciliter une digestion rebelle, est devenue d'un usage journalier, partout et dans tous les mondes.

Voulez-vous savoir, chères lectrices, comment dans les vastes provinces du Céleste-Empire, les Chinois préparent pour eux et l'exportation, ces petites feuilles qu'ils récoltent près des bourgeons d'arbustes bas et vivaces ?

Dans la cour d'une bonzerie, des "hommes de thé" exposent les feuilles au soleil. Entre temps, ils les pétrissent, les piétinent en une cuve basse de bambou tressé, après les avoir roulées pour les friser avec l'orteil d'un pied contre la cheville de l'autre.

Cette opération de frisure, de pétrissage est renouvelée plusieurs jours de suite. Puis on fait sécher les feuilles.

Dans les intérieurs chinois, sur une table carrée, au milieu de la pièce, le samovar d'étain est constamment garni.

Le thé se prend à toute heure. On l'offre sans sucre, sans gâteaux, sans liqueurs, dans de mignons bols à couvercles sur des soucoupes d'étain.

Vous plaît-il aussi, lectrices amies, de connaître comment on prend le thé chez les Célestes de la haute société? En voici l'exposé emprunté à un manuscrit chinois de la bibliothèque impériale.

"A peine est-on assis, que les domestiques apportent le thé; les tasses de porcelaine sont rangées sur un plateau de bois verni.

"Chez les gens riches on ne se sert pas de théière, mais la quantité de thé nécessaire est mise au fond de la tasse, et l'eau bouillante versée par dessus. L'infusion est très parfumée, mais on la prend sans sucre. Le maître de la maison s'approche des plus considérables de ses hôtes, et leur dit, en touchant le plateau: "Tsing-tcha, je vous invite à prendre le thé..." Alors, tout le monde s'avance pour prendre chacun sa tasse. Le maître en prend une avec les deux mains et la présente au premier de la compagnie qui la reçoit de même avec les deux mains. Les autres affectent de ne prendre les tasses et de ne boire qu'ensemble, quoiqu'on s'invite par signes, les uns les autres à commencer.

"Quand tout le monde est servi de cette manière, celui ou ceux qui sont venus en visite, tenant leur tasse avec les deux mains, et demeurant assis, se courbent en la portant jusqu'à terre. Il faut bien prendre garde alors, de répandre la moindre goutte de thé, cela serait fort incivil; et, pour empêcher que cela n'arrive, on a soin de ne remplir les tasses qu'à moitié. La manière la plus honnête de servir le thé est de joindre à la tasse un petit morceau de confiture sèche et une petite cuillère qui n'est qu'à cet usage.

"Les invités boivent le thé à plusieurs reprises et fort lentement, quoique tous ensemble, pour être prêts à reposer la tasse tous à la fois. Quelque chaude qu'elle soit, on doit plutôt souffrir de se brûler les doigts que de faire ou de dire rien qui puisse troubler la bienséance et l'ordre des civilités. Dans les grandes chaleurs, le maître prend son éventail après que le thé est bu, et le tenant avec les deux mains, il fait une inclination à la compagnie, en disant: "Tsing-Chen, je vous invite à vous servir de vos éventails..." Chacun, alors, prend son éventail. Il serait impoli de ne pas en avoir avec soi, parce qu'on serait cause qu'aucun ne voudrait en faire usage".

Et maintenant, revenons en France.

En France, nous fleurissons tout: la naissance, le mariage, la mort. Et surtout nos tables: dîners et lunchs. Rien n'est plus vivant, plus agréable. Ce mois dernier, on voyait un peu partout de grosses branches arrondies et touffues de gui.

Notre scepticisme ne demande plus au gui d'avoir poussé sur l'arbre vénéré des Gaulois, le chêne. Qu'il ait puisé sa sève au flanc du long peuplier, ou au tronc d'un vulgaire pommier, peu nous importe. Le marchand ambulancier, piteusement vêtu, qui, pour quelques pièces de monnaie nous cède le précieux rameau, nous paraît l'intermédiaire naturel. Du druide couronné de feuilles, à la robe flottante, tranchant la plante bénie de sa faucille d'or, au-dessus de deux taureaux blancs liés au chêne, nous n'avons plus qu'un vague souvenir historique.

A la plante sacrée, nous ne réclamons que sa qualité d'ornement.

Et de fait, dans un salon très officiel, elle ornaient fort joliment, il y a quelques semaines, une très élégante table à thé, qu'elle dominait de ses branches enchevêtrées, où pendaient de multiples petites baies blanches et luisantes. Il est vrai

Ferme d'élevage à Saint-Paul l'Ermitte

Suivant le petit programme que nous nous sommes tracé quant à l'élevage, programme dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, nous sommes heureux de leur signaler aujourd'hui la remarquable ferme l'élevage de la succession L. Deschamps, de St Paul l'Ermitte, comté de L'Assomption, ferme qui est actuellement gérée par M. Narcisse Dufour.

Nous étant rendus sur les lieux, nous avons été agréablement impressionnés par la belle ordonnance de toute l'installation d'élevage à laquelle M. N. Dufour consacre toute son attention et son savoir.

M. N. Dufour a charge de magnifiques animaux Ayrshire, admirablement bien te-

nus. Dans l'intérêt du public, nous ferons remarquer ici que plusieurs têtes de ces superbes animaux sont à vendre, et que les personnes désirant posséder du bétail Ayrshire de toute première qualité, devraient prendre note de cet avis.

Dans la ferme gérée par M. Dufour se trouve une résidence superbe, où les visiteurs, acheteurs ou amateurs d'élevage sont reçus très cordialement.

De notre visite à la ferme de la succession L. Deschamps, nous avons emporté le meilleur souvenir, et nous tenons à le dire ici, en félicitant tout particulièrement M. N. Dufour des beaux résultats qu'il a obtenus.

que, tout près, sur un trépied de fer forgé, s'épanouissait le symbole des fiançailles de la jeune fille de la maison, en une superbe gerbe de lilas blancs et d'orchidées aux tons mourants et nacrés.

La table était assez grande, recouverte d'un luxueux tapis de soie de Chine aux merveilleuses broderies. Sur ce tapis, la nappe, ne dépassant pas le plateau de la table, étalait ses souples dentelles. Tasses et soucoupes attendaient sur leurs serviettes, munies des petites cuillères courtes, réservées à cet usage.

Sur un plateau, des carafons en argent finement ciselé renfermaient des vins généreux, prêts à ranimer les estomacs en détresse. De minuscules sandwiches, des bouchées de foie gras, plus réduites encore, des gâteaux variés et bien choisis.

Aux petites cuillères étaient ajoutées de mignonnes fourchettes, chefs-d'oeuvre d'orfèvrerie.

A côté de cette somptueuse table à thé, j'en connais de simples, très simples, bien modestement garnies, pourtant aussi gaies et plus intimement hospitalières.

Le "five o'clock" des gens trop riches donne toujours une note un peu cérémonieuse, ne fût-ce que par l'abondance du luxe.

L'affabilité et la grâce faisant le plus grand charme de ces réunions, toute maîtresse de maison peut bien recevoir, quand elle sait s'en donner la peine.

Même dans une situation très modeste, sans bonne, beaucoup s'arrangent pour garder leur femme de ménage ce jour-là ou une ouvrière à la journée pour ouvrir la porte.

S'il y a une jeune fille dans la famille, elle peut préparer le thé dans une pièce voisine, et apporter elle-même la théière sur la table, disposée à l'avance.

Mais si la maîtresse de maison est seule, elle fera bien de faire le thé sur la table même, avec un samovar, afin de ne pas abandonner ses visiteurs.

Le lunch est moins familier que la simple tasse de thé prise entre deux poignées de mains. Il est de rigueur pour les mariages, matinées; qu'il se traduise par le buffet ou la table autour de laquelle on s'assoit, les éléments qui le composent restent les mêmes.

Comme il est toujours agréable de contempler un joli tableau, alors qu'on n'en serait pas propriétaire, j'ai noté pour mes lectrices la description d'un lunch très luxueux récemment servi.

Au milieu d'une profusion de fleurs disposées en parterres, en chemins ou surélevées en des vases, s'étaient les galantines, les pâtés, les gibiers, les caviars. Autour: compotes, coupes de fruits, régimes de jeunes dattes en de fort jolis vases de grès. La jeune datte, pas plus grosse qu'une olive, avec sa couleur d'ocre clair, s'harmonise délicieusement aux tons du grès.

Il existe aussi de coquettes corbeilles paysannes, des soupçons de corbeilles, agrémentées d'un souple ruban Liberty, ou de menus brindilles de violettes de Parme, contenant quatre ou cinq pommes d'api provocantes de tout l'éclat de leur épiderme vernissé si franchement rose. Rien n'est frais, charmant, ne réjouit la vue autant que ces petites corbeilles semées çà et là en leur vannerie rustique.

Ensuite: chocolat mousseux, café glacé, thé, sandwiches, babas, petits fours, bonbons divers, champagne à discrétion. En résumé, chacun doit y trouver ce qui lui plaît. De là, nécessité de la variété bien plus que de l'abondance.

Le lunch se sert vers le milieu de la réception. Comme il est aussi utile à la décoration de la fête qu'à la satisfaction des appétits, on peut y déployer le plus de luxe possible: nappes ajourées et enrubannées, chemins de table artistement brodés de nuances fines et harmonieuses, ou d'un seul ton. Ces chemins sont le plus souvent écus ou blancs, avec incrustations de motifs de guipure ou vieilles dentelles. Cristaux taillés et étincelants. Porcelaines fines, transparentes, fort décoratives.

Un peu d'hygiène

Le sommeil.

Il ne semble pas d'abord que le sommeil ait un rapport même lointain avec le savoir-vivre. Les personnes obligées de dormir dans le voisinage d'un dormeur qui ronfle en jugent autrement.

Est-il donc possible de s'empêcher de ronfler? Souvent, oui; il suffit de précautions faciles à prendre.

Le ronflement vient parfois d'une mauvaise position dans le lit ou d'une surcharge de l'estomac.

Donc, il est bien de manger légèrement le soir, si l'on a tendance à produire ce bruit peu harmonieux.

D'autre part, éviter de se couvrir avec excès; que la tête ne soit ni trop haute ni trop basse; ne faites dans la chambre à coucher que peu ou point de feu, et prendre grand soin d'aérer largement avant de se coucher.

Il est excellent de tenir une fenêtre ouverte dans une pièce communiquant avec la chambre, de manière cependant à ce que l'air frais de la nuit ne tombe pas directement sur le lit. Ne pas calfeutrer avec des bourrelets les joints des fenêtres par où l'air circule; ce sont des moyens naturels de renouvellement dont on a tort de se priver. Laisser nuit et jour le tablier de la cheminée relevé; la nuit, il s'établira, avec la fenêtre ouverte de la pièce voisine, un courant bienfaisant et purificateur.

La respiration, facilitée, évitera l'ennui du ronflement et procurera un sommeil paisible.

Les foulures.

Lorsqu'une partie du corps a reçu un choc, une pression trop forte, certaines fibres, certains petits vaisseaux des parties situées sous la peau se brisent, se déchirent, et du sang "s'extravase", ce qui peut aller jusqu'à produire des "noirs". Dans les accidents de ce genre, il faut surtout s'opposer à ce que le sang "extravasé" se change en pus, par suite de l'inflammation, ce qui constituerait un abcès.

On y parviendra presque toujours, si on empêche la partie foulée de s'échauffer, et le moyen le plus économique, le plus facile et le plus certain consiste à maintenir, sur le point menacé d'inflammation, des compresses imbibées d'eau fraîche, avec la précaution essentielle de renouveler ces compresses, à mesure qu'elles s'échauffent.

Ces compresses seront encore plus efficaces si on ajoute à l'eau du sel, de l'eau-de-vie, du vinaigre, ou même du vin rouge. L'eau phéniquée contenant un ou deux grammes d'acide phénique par pinte est le meilleur des remèdes pour tous les accidents de ce genre.

Si les compresses fraîches n'empêchent pas la partie foulée de devenir chaude, rouge, gonflée et douloureuse, il faut s'attendre à un abcès chaud et agir en conséquence.

Si la contusion a été forte, si la partie gonfle beaucoup et rapidement, on doit craindre qu'il n'y ait des parties profondes blessées, et il est prudent de recourir au médecin, sans négliger les compresses fraîches, en l'attendant.

HOTEL PELOQUIN

Les pères de famille, les jours de congé, devraient mener femme et enfants à l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuhtsic. Table de famille de premier choix. Ce but de promenade est un des plus beaux qu'on puisse se proposer au Canada.

Le Secret de la PERFECTION DU BUSTE ET DE LA TAILLE

Envoyé Gratuitement



Le Système Corsine Français de Mde Thora pour développer le buste est un traitement domestique simple, garanti augmenter le buste de six pouce; il remplit aussi les parties creuses du cou et de la poitrine. Il est employé depuis plus de 20 ans par les principales artistes et les dames de la société. Livre contenant des renseignements complets envoyé gratuitement. Il est très bien illustré de dames photographiées avant et après avoir employé Corsine. Toute lettre absolument confidentielle. Incluez deux timbres et votre adresse.

Madame Thora Toilet Co., Toronto, Ont.

DUPUIS FRERES

Soies Noires

Qualité Supérieure
Prix Modérés

Ce sont ces deux conditions qui ont valu une si grande vogue à notre comptoir des soieries.

"Anciennement la soie ne s'usait pas", nous disait hier une dame âgée.

..La maman transmettait à sa fille la robe qu'elle avait portée elle-même quand elle était jeune, évidemment les temps sont changés, mais il y a encore des soies de qualité supérieure, des soies provenant de fabricants consciencieux qui ont une réputation à soutenir, ce sont précisément ces tissus de choix que vous trouvez à nos comptoirs. Nous recommandons tout spécialement les lignes qui suivent :

- Soie taffetas noire, largeur 20 pouces, fini chiffon ou glacé, soie très durable, c'est notre ligne populaire. Prix spécial. **44c**
- Soie taffetas noire, qualité supérieure, pour robes ou manteaux, largeur 22 pouces. Prix très spécial. . **65c**
- Soie taffetas noire, largeur 36 pouces, pour doublure, la meilleure valeur encore offerte à Montréal. Prix spécial. **\$1.25**
- Soie noire peau de cygne, largeur 20 pouces, tissu soyeux et d'un noir parfait, assurément la soie la plus riche et la plus durable. Prix spécial. **59c**

DUPUIS FRERES

LE GRAND MAGASIN A RAYONS DE L'EST
441 à 449 rue Sainte-Catherine Est

Reçoit enfin le message d'une bonne santé

La Société Bienfaitante et Mutuelle des Femmes

Possède des remèdes pour guérir absolument toutes sortes de maladies féminines, et évitant par leur emploi, des opérations parfois si dangereuses parce que ces affligées reçoivent la prompte et personnelle attention de femmes sympathiques qui connaissent les maladies des femmes, et seront toujours prêtes à leur donner une assistance cordiale, à les secourir et à les aviser. Les milliers de témoignages de guérison que nous recevons, sont authentiques et attestés par des milliers d'amis qui apprécient et proclament à d'autres affligées, les remèdes de notre Société si Bienfaitante et Compétente au sexe faible.

Adresse : Madame Gaspard Dion, Gérante Générale, Phone 2546, 694-696, St-Valier, St-Sauveur, Québec

Tue les Punaises

une application du Poison Liquide de LYONS suffit. Coute 25c. le gros flacon. Votre argent remis s'il ne donne pas satisfaction. Chez les marchands

LE MOIS DE SEPTEMBRE

Divers noms de ce mois donnés par les empereurs romains. — Son Dieu protecteur. — Sa personnification chez les anciens et chez les modernes. — Premier mois de l'année républicaine. — Fêtes principales célébrées en septembre chez les Grecs, les Egyptiens et les Romains. — Principales fêtes catholiques en ce mois.

Septembre était le septième mois de l'année à compter de l'équinoxe du printemps, comme faisait Romulus, et le neuvième à commencer l'année par le mois de janvier, comme on fit dans la suite. On a voulu donner plusieurs noms d'empereurs romains à ce mois. Le Sénat voulut le faire appeler Tiberius, en l'honneur de l'empereur Tibère, comme nous le lisons dans Suétone (Tibère, ch. 26), mais Tibère s'y opposa. — Domitien le fit appeler Germanicus, qui était son surnom, selon le témoignage du même Suétone. On lui donna le nom d'Antonius, pour honorer la mémoire d'Antonin-le-Pieux (Jules Capitolin in Antonio Pio). L'empereur Commode le fit appeler Herculeus ou Hercules, comme le dit Hérodien, historien grec qui vivait au troisième siècle de Jésus-Christ, qui remplit à Rome des fonctions importantes et a écrit l'histoire de son temps, ouvrage divisé en huit livres, et s'étend depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien III (180-238 de Jésus-Christ). Enfin, l'empereur Tacite, M. Claudius Tacitus, qui prétendait descendre du grand historien, et qui fut élu par le Sénat, à 70 ans, l'an 275, puis assassiné après six mois de règne, voulut aussi lui donner son nom, selon l'historien latin Flavius Vopiscus, natif de Syracuse, qui a écrit l'histoire de six empereurs dans celle de Tacite. Mais, nonobstant tout cela, ce mois conserva le nom de septembre, que Romulus lui avait donné, du mot Septimus, septième, au rapport de Varron (M. Terentius), dit le plus savant des Romains, dans son ouvrage "De Lingua latina" en 35 livres, dont il ne nous reste plus que des fragments: Varron, qui écrivit plus de 500 volumes, dont il ne nous reste que peu de choses, mourut l'an 26 avant Jésus-Christ, à l'âge de 90 ans. Il était né à Rome l'an 116 avant Jésus-Christ, et avait étudié à Rome et à Athènes.

Septembre n'était d'abord composé que de 30 jours, mais Numa Pompilius ordonna d'en ajouter un, en sorte qu'il fut de 31. César le mit sur l'ancien pied où Romulus l'avait établi, et ordonna qu'il n'aurait dans la suite que 30 jours (voir Antiquités grégoriennes et romaines).

À Rome, ce mois était sous la protection de Vulcain, dieu des forgerons ou du feu, fils unique de Jupiter et de Junon, qui le précipita du ciel parce qu'il était laid et difforme; il resta boiteux dans sa chute. Le laboureur lui est redevable des instruments de l'agriculture.

Les anciens personnifiaient Septembre sous la figure d'un homme presque nu, ayant seulement sur les épaules une espèce de manteau flottant et tenant de la main gauche un lézard attaché à une jambe par une ficelle. Aux pieds de l'homme sont deux cuves préparées pour la vendange.

Les modernes peignent Septembre le visage riant, couronné de pampres, vêtu de pourpre à raison de ses magnifiques présents, tenant d'une main la balance, signe de l'équinoxe d'automne, et de l'autre, une corne d'Amalthée pleine de raisins, de pêches, de poires, etc., etc. (Amalthée, fille de Méliissus, roi de Crète, nourrit Jupiter avec du lait de chèvre, ce qui fit dire que ce dieu avait été nourri par une chèvre; on ajouta qu'une des cornes de cette chèvre avait été placée dans le ciel sous le nom de "Corne d'abondance").

Le 22 septembre commence l'automne; c'est le 1er "vendémiaire", premier mois de l'année républicaine, quand fut introduit un nouveau calendrier, et qu'on installa à Paris la Convention Nationale. Le 30 vendémiaire, dernier jour du mois, était le 21 octobre. Le lendemain était le 1er brumaire.

Dans ce mois, que les Athéniens appelaient Maimactérion, ils faisaient la fête des Maimactères, en l'honneur de Jupiter furieux, pour détourner les orages.

On célébrait dans l'île de Chypre la fête d'Ariadne.

Les Egyptiens célébraient le dixième de leurs mois, Tboth, qui répond au mois de septembre, la fête de Mercure, et le neuvième du même mois, une autre fête, dans laquelle ils mangeaient un poisson rôti, à la porte de leur maison. Ils célébraient aussi, durant ce mois, des Fêtes en l'honneur d'Isis, pour obtenir la fécondité des campagnes du Nil, et les Grecs célébraient les mystères d'Eleusis.

Les Calendes de ce mois, ou le premier jour, étaient dédiées, chez les Romains, à Neptune.

Le second jour était remarquable par la victoire qu'Auguste remporta sur Antoine

et Cléopâtre à la journée d'Actium, qui mit fin à la République Romaine, l'an 31 avant Jésus-Christ.

Le quatrième, commençaient les Jeux Romains, qui duraient huit jours.

Le huitième était remarquable à cause de la prise de Jérusalem par Vespasien; son fils Titus s'empara de cette ville l'année suivante, l'an 70.

Le jour des Ides, ou le treizième du mois, on faisait la Dédicace du Capitole. Le Préteur fichait le clou à la muraille du Temple de Minerve, pour marquer par là le nombre des années de l'Empire Romain. Mais dans la suite, la cérémonie de ficher le clou fut destinée à d'autres usages, principalement à faire cesser la peste, et pour cela, on créait un Dictateur.

Le quatorzième, on donnait une cavalcade de chevaux pour les éprouver, on la nommait Equiria.

Les grands Jeux Circenses commençaient le dix-sept des Calendes d'octobre, ou le quinze du mois, et duraient pendant cinq jours.

Le vingtième, on célébrait la mémoire de la naissance de Romulus.

Le neuf des calendes d'octobre, ou le vingt-trois du mois, les Chevaliers romains célébraient la naissance d'Auguste: cette fête durait deux jours entiers.

Le vingt-cinquième était dédié à Vénus.

Le trentième ou dernier jour de Septembre, on dressait un banquet à Minerve, et on célébrait une fête qui s'appelait Méditrinalia, à l'honneur de la déesse Méditrine, dont le nom vient de "medendo", guérison, médicament, parce que les Romains commençaient alors à boire du moût ou du vin nouveau qu'ils mélaient avec du vieux, ce qui leur servait de médecine. Le prêtre Mars buvait du vin nouveau pour la première fois, et disait en le buvant: "Je bois du vin vieux et nouveau, et par ce nouveau je guéris une vieille maladie." — Novum vetus vinum bibo, novo veteri morbo medeor. — Ces mots ont donné lieu à la fête des Méditrinales.

Les principales fêtes de l'Eglise catholique célébrées en septembre sont celles de: saint Etienne, roi de Hongrie, et saint Just, treizième archevêque de Lyon, diocèse où l'on célébrait autrefois quatre fêtes en son honneur, 2 septembre; sainte Rosalie, patronne de Palerme, 4 septembre; saint Laurent-Justinien, premier patriarche de Venise, 5 septembre; la Nativité de la Sainte-Vierge, 8 septembre; l'Exaltation de la Sainte-Croix, autrefois très célébrée en Orient, 14 septembre; saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence en Espagne, dont la canonisation fut la cause de l'Institution des Filles hospitalières du Tiers-Ordre de saint Augustin, dites de la Société de saint Thomas de Villeneuve, 18 septembre; saint Eustache et ses compagnons martyrs, 20 septembre; saint Mathieu apôtre et évangéliste, 21 septembre; saint Maurice et ses compagnons martyrs, 22 septembre; saint Côme et saint Damien, martyrs, patrons des médecins, 27 septembre; saint Michel-Archange, protecteur de la France, 29 septembre; saint Jérôme, le plus savant des quatre pères de l'Eglise latine, mort en 420, 30 septembre.

Le chanoine d'AGRIGENTE.

Villa Mon Repos, 4 août 1906.

Sommaire du numéro de LA REVUE HEBDOMADAIRE du 11 août.

Envoi, sur demande, 8, rue Garancière, Paris, d'un numéro spécimen et du Catalogue des primes de librairie (26 francs de livres par an).

Partie littéraire. — Emile Bertin, de l'Institut: A propos de la crise des arsenaux de la marine. — Ernest Daudet: Souvenirs de l'Emigration (1804-1807). De Varsovie à Hartwell (d'après des documents inédits), (II). — Henry Bordeaux: Maître Rousse. — Pascal Forthuny: Variations sur la voyelle anglaise et le "spleen anglais". — A. Vileroy et F. Le page: Roman: Une destinée (fin). — Florent-Matter: Aux pays encore annexés: Vers Metz et Strasbourg (II). — François Veuillot: Nouvelle: La fin du bedeau. — Jean Chantavoine: Chronique musicale. — Les faits de la semaine.

Dans nos prochains numéros:

Souvenirs de l'Emigration, par Ernest Daudet. — Une Mission au Tchad, par le baron Hulot, secrétaire général de la Société de géographie. — L'avenir du royaume de Norvège, par Paul Bureau.

L'Instantané, partie illustrée de la Revue Hebdomadaire, tiré chaque semaine sur papier glacé, peut être relié à part à la fin de l'année. Il forme deux volumes de 300 pages.

Pour tous les abonnés de notre revue, 15 francs par an au lieu de 20, payables en deux semestres de 7 fr. 50.



MERES!!

Si vous ne faites pas usage du savon

BABY'S OWN SOAP

pour votre jeune enfant, vous ne lui donnez pas ce qu'il y a de mieux. Sa peau restera douce et blanche, si vous en faites usage.

ALBERT SOAPS, Ltd. Mfrs.
MONTREAL

Les mots "Baby's Own Soap", dans le savon et sur la boîte, ne sont jamais traduits

Nous avons tous besoin d'un Tonique

pour résister aux nombreuses maladies qui nous assègent L'enfant qui grandit, la jeune fille qui se forme, l'homme qui travaille et le vieillard qui se soutient doivent, même en état de bonne santé, ajouter à leur alimentation ordinaire une alimentation supplémentaire qu'ils trouveront dans le **Vin de Vial**, au **Quina**, **Suc de Viande** et **Lacto-Phosphate de chaux**.

C'est la formule idéale et typique du tonique reconstituant, et c'est pourquoi:

Nous avons tous besoin de Vin de Vial

PRINCIPALES PHARMACIES DU CANADA

Poudre à Laver Chinoise

EST LA MEILLEURE POUDRE SUR LE MARCHÉ. DOUCE AUX MAINS, MOUSSEUSE ELLE NETTOIE PARFAITEMENT et PARFUME le LINGE

ESSAYEZ-LA

Vous pouvez vous procurer une boîte d'une livre chez n'importe quel épicer pour 5 cts en présentant le coupon ci-joint.



CHINESE WASHING POWDER

FAIT LE LAVAGE

CE COUPON VAUT 5 CENTS

CE COUPON ET 5 CENTS VOUS DONNE DROIT A UN PAQUET DE 1 LIVRE A 10 CENTS SI PRESENTE A VOTRE EPICIER

Calmez ces douleurs



Une seule application de **NERVOL** sera suffisante pour guérir **Maux de Dents, Maux de Tête, Névralgies, Scliatique, etc.** En vente chez tous les pharmaciens. Expédié franc de port sur réception de 25c **John T. LYONS** 8 Bleury, Montréal

LA 'LOTION PERSIENNE'



est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable remède pour la peau. C'est une préparation médicamenteuse, transparente et limpide comme de l'eau. Elle guérit radicalement. **Les boutons et autres éruptions,** soit en détruisant les mauvaises chairs, en ôtant la vie aux petits germes parasites qui les produisent, soit en resserrant les pores de la peau, de manière à empêcher les gouttelettes de sang ou de matière purulente de continuer à suinter. Elle fait disparaître les **Roussours et le Masque** en dissolvant et emportant les matières étrangères qui, en s'introduisant dans les pores de la peau, constituent ces taches. Ce n'est pas la peau qui a changé de couleur, mais ce sont les pores qui se sont remplis d'une matière étrangère que l'eau ne dissout pas, mais que la **LOTION PERSIENNE** emporte plus ou moins facilement, selon le temps depuis lequel la tache existe. **LA LOTION PERSIENNE** graduellement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'elles sont parfaitement nettes et dégagées de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Brunie par le Soleil** la **LOTION PERSIENNE** lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver. **LA LOTION PERSIENNE** se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

Blanchit le Teint nettement, par un usage persévérant, en nettoyant de plus en plus les pores de la peau, et par là même lui donne cette couleur rose si charmante, en permettant au sang qui circule dans les milliers de petits vaisseaux microscopiques de la face, de se laisser entrevoir plus facilement à travers les pores de la peau, lorsqu'elles sont parfaitement nettes et dégagées de toute matière étrangère. Lorsque la peau est **Brunie par le Soleil** la **LOTION PERSIENNE** lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver. **LA LOTION PERSIENNE** se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

Brunie par le Soleil la **LOTION PERSIENNE** lui rendra promptement sa fraîcheur et son teint rose, en en ajoutant une cuillerée tout les matins à l'eau pour se laver. **LA LOTION PERSIENNE** se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la puissance, en bouteilles de 50 cents.

LA Cie des LABORATOIRES S. LACHANCE Ltée
87, rue St-Christophe, Montréal

Pour faire un Bon Repassage



L'EMPOIS JAPONAIS



C'est un produit de qualité absolue SUPERIEURE. Demandez-le à votre épicière et exigez qu'il vous fournisse le véritable, emballé dans des boîtes portant une vignette de la belle Japonaise.

Librairie DEOM

47, Ste-Catherine Est

Vient de paraître **Jeanne d'Arc** Magnifique volume illustré de nombreuses gravures, cartes et plans, de 380 pages, relié. **Prix, - - 25 cts**

CARTES POSTALES—Si vous envoyez trois centimes en timbres, vous recevrez un groupe de seize portraits, sur carte postale. Adressez: L'Appré et Lavergne, 360 rue Saint-Denis, Montréal. Département des cartes.

A TRAVERS LE CANADA

(Suite)

Depuis l'Esquimau du Labrador jusqu'au gouverneur général du Canada, tout le monde le convoite, tout le monde veut "gôter de la chair du roi des poissons d'eau douce".

La "Cascapédia" (N.-B.), comme rivière à saumon, jouit d'une supériorité indiscutable. On a payé jusqu'à \$10,000 pour deux fosses. Vient ensuite la "Restigouche", qui se jette dans la Baie des Chaleurs, après un cours de 220 milles, à partir de ses sources, près du lac Témiscouata. Elle est, pour ainsi dire, la clef de la Baie des Chaleurs, le grand marché à saumon de Québec et du Nouveau-Brunswick. L'estuaire de la "Restigouche", à partir de la Baie, a trois milles de largeur et neuf brasses de profondeur.

LA PROVINCE DE QUEBEC

Une promenade en bateau jusqu'à New Carlisle, le chef-lieu du comté de Gaspé, est toujours agréable, même par une mer houleuse, car elle vous procure des émotions vives sans être dangereuses. Vous y rencontrez certainement des moutons blancs, mais ils ne sont jamais enragés et se contentent de frôler les flancs de votre embarcation sans l'ombre d'une mauvaise pensée. Débarqués à New Carlisle, après avoir visité le village perché sur le haut d'une falaise, nous reprenons notre itinéraire, et le chemin de fer de la Baie des Chaleurs nous conduit à Paspébiac, autrefois le domaine des LeBouthillier — des gens de Jersey — venus au Canada pour exploiter les pêcheries. Après avoir édifié des fortunes colossales, la plupart de ces gens sont allés s'établir soit à Québec, soit à Montréal, soit à Terre-Neuve.

De Paspébiac, une courte étape nous amène à Maria, l'un des villages les plus florissants de la Gaspésie, puis Carleton et, enfin, la Pointe à la Croix, mission sauvage desservie par des prêtres séculiers. Cette bourgade est située à environ une dizaine de milles du confluent des rivières Restigouche et Métapédia à la tête de la Baie des Chaleurs et juste en face de Campbellton, N.-B. La traversée en canot d'écorce se fait en quelques minutes.

Revenus à Campbellton, N.-B., il faut remonter jusqu'à Fraserville. A une courte distance, Assahmetkuaghan, la "Porte du diable", où le pont en fer de l'Intercolonial traverse la rivière Métapédia pour permettre aux convois de s'engouffrer dans le tunnel qui se trouve à l'extrémité nord du pont.

Pour se rendre bien compte de la transformation qui s'est opérée depuis une trentaine d'années il faut avoir remonté la vallée de la Métapédia jusqu'à Ste Flavie, près du fleuve St Laurent, une distance de 80 milles environ, et y retourner aujourd'hui. C'était alors le désert.

Figurez-vous une route caillouteuse au sommet d'une falaise de 150 pieds de hauteur, coupée à pic, et au fond de cet abîme, une rivière grondante, désordonnée, dévergondée plutôt, qui roule des cailloux ronds de cascade en chute et de chute en cascade, jusqu'au moment où ils vont s'engloutir dans une tasse d'eau de 50 pieds de profondeur, tout à côté de la "Porte du diable".

De loin en loin, une maison, ou plutôt une cahute primitive, et à cette exception près, jusqu'à Matane et tout le long de la route, le même désert, la même solitude. Puis le lac Métapédia, la grande cédrière, etc., etc. Les carnassiers de toute la province, grands et petits, semblaient s'être donné rendez-vous dans cet endroit solitaire. Les explosions de mines les chassèrent du côté de l'est, entre la Gaspésie et la Métapédia. Le gibier à plumes abondait aussi dans la région, et les tourtes qui avaient été "conjurées" dans la province de Québec, avaient pris leur vol de ce côté-là.

Tel était à cette époque lointaine l'aspect de ces trente lieues de désert, dont nul ne soupçonnait l'existence. Trente lieues de pays. C'est énorme, n'est-ce pas? Trente lieues et toutes couvertes d'eau, d'herbages et de joncs, le tout mêlé d'îlots chargés de bois de toutes les essences et sillonnés de montagnes boisées et de riantes vallons. Cette vaste région, vêtue du plus riche costume naturel comme d'un épais manteau, dormait silencieuse et profonde sous le sourire du soleil, n'attendant que la main de l'homme pour donner l'alimentation, le bien-être et même la fortune aux hardis pionniers qui, eux, n'attendaient que des moyens faciles de communication pour tirer de cette fertile région tout ce qu'elle pouvait donner.

L'Intercolonial fut construit et en peu d'années les colons s'établirent sur tout son parcours. Les hautes futaies furent abat-

tues, la terre mise en culture; les fauves traqués dans leurs sombres tanières durent se réfugier plus loin dans les ténèbres de la forêt pour laisser le champ libre à l'homme. La subsistance était assez facile à trouver. Voyez ces longues files de pigeons sauvages, de canards et de pluviers, de sarcelles ou de bécassines, dont le colon fait sa proie avec le piège ou le plomb meurtrier. Les aloses argentées, les anguilles monstrueuses, les brochets nerveux, les perches roses et grises, les achigans tombent dans ses filets. Il n'y a qu'à choisir les pièces les plus grasses et laisser échapper le reste.

Bien peu d'années s'écoulèrent avant que le missionnaire fit son apparition, et bientôt s'élevèrent comme par enchantement, des temples magnifiques autour desquels se groupèrent des maisons d'habitation, et dans la vaste campagne des routes furent ouvertes, les terres défrichées, et cette belle région si triste en 1870, est aujourd'hui l'une des plus riches de la province de Québec. Et cependant, elle ne fait que sortir du néant, pour ainsi dire. Lorsqu'une ligne directe de chemin de fer reliera la Gaspésie à l'Intercolonial en passant le long de la rive du St Laurent, la distance entre Québec et Halifax sera abrégée et le trafic augmentera en raison de l'augmentation de la population.

Nous longeons maintenant la rive sud du fleuve où il y a des stations balnéaires, visitées en été par des milliers de touristes canadiens et américains; Petit Métis, Rimouski, le Bic, Notre-Dame du Portage, Trois-Pistoles, la Pointe aux Pères, Cacouna, Fraserville, la Rivière-Ouelle, Lévis, et enfin Québec.

En remontant la rive Sud du Saint-Laurent, entre Gaspé et Lévis, on traverse plusieurs rivières à saumon d'une certaine valeur, comme la "Grande Rivière", les rivières "St Jean", "York", "Darmouth", "Ste Anne des Monts", "Cap Chatte", "Matane" et "Rimouski", mais pour trouver des rivières comparables à la "Grande Cascapédia" et à la "Restigouche", il faut aller au Saguenay, l'un des plus beaux affluents du fleuve St Laurent, qui, depuis le Lac St Jean jusqu'à son embouchure, recueille le tribut des eaux de plus de trente rivières, dont plusieurs sont bien peuplées de saumon. Mentionnons, entre autres, le "Petit Saguenay", la "Ste Marguerite", "La rivière à Mars", la rivière "Eternité", la rivière "Laval", la "Bethsiamites", etc., etc.

Comme je l'ai dit plus haut, cette pêche au saumon est une richesse incalculable pour le Canada et une source de jouissance intarissable pour les sportsmen.

Quant à la truite, la plus proche parente du saumon, elle habite les mêmes rivières que le saumon et, en outre, il y a, dans toute la région du Nord, de Trois-Rivières jusqu'au Témiscamingue, sur un parcours de plusieurs cent milles, de nombreux lacs et d'innombrables rivières qui bordent le pied de la chaîne des Laurentides.

Tout le monde connaît Québec, la ville historique, l'Athènes du Canada, comme on l'appelle, mais beaucoup de gens n'ont pas vu Québec depuis nombre d'années. Cette vieille cité française offre des choses intéressantes au voyageur.

(A suivre)

Les familles que l'alcoolisme rend malheureuses devraient se souvenir qu'à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec, le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., guérit les cas les plus invétérés d'ivrognerie.

Cartes postales en couleurs. — Série de 20 cartes en retour de 30 centimes en timbres-poste. — Publiées par le "Boston & Maine R. R."

Pour le touriste qui aime à se rappeler ses plaisirs de vacances, il n'y a rien de plus agréable qu'une carte postale-souvenir, représentant quelque superbe paysage ou quelque vue charmante des endroits parcourus. Le "Boston & Maine R. R.", considérant que ces cartes sont intéressantes pour tout le monde, en a publié, cette année, une série de vingt, superbes, en couleurs, chacune d'elles représentant quelque magnifique vue de la Nouvelle-Angleterre, montagne, plage, ou paysage de l'intérieur des terres. Ces cartes, lithographiées, en couleurs naturelles, sont très splendides; elles sont faites avec goût et avec art.

La série entière sera envoyée par la maille à n'importe quelle adresse, sur réception de 30 centimes en timbres-poste, au "Boston & Maine General Passenger Department", Boston.

Tel. Est 2224 **GIRARDOT** Restaurateur Français **DINER ET SOUPER 35c** ESCARGOTS 40c LA DOUZAIN. PATISSERIES FRANÇAISES 1878, RUE STE-CATHERINE, (Coin St-Justin.)

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal, **DE LA GARE WINDSOR**
BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD *9.00 a.m. *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, - *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 a.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 p.m., *10.00 a.m.
*10.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, *8.30 a.m., *4.30 p.m., *7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - *7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.15 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.
DE LA GARE VIGER
QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, *8.55 a.m., *2.00 p.m., *6.10 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.25 a.m., *5.15 p.m.
JOLIETTE, *8.00 a.m., *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.00 p.m.
ST-GABRIEL, *8.55 a.m., *2.20 p.m., *5.20 p.m.
ST-AGATHE, *8.45 a.m., *9.15 a.m., *11.10 p.m., *11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.35 p.m.
LABELLE, *8.45 a.m., *11.10 p.m., *5.00 p.m.
* Quotidien, * Quotidien, excepté les dimanches
* Samedi, mardi et jeudi. * Dimanche seul.
* Quotidien excepté le samedi. * Samedi seul.
A. E. LALANDE agent des passagers pour la ville Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques voisin du Bureau de Poste, Montréal.
Billets de passage pour steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

Canadian Northern Quebec Railway

GARE coin des rues Moreau et Ste-Catherine
Tél. Bell Est 2143 March. 1536
Commencant le 20 Mai 1906

Départ des trains comme suit:

SUR SEMAINE
9.00 a.m. Du à l'Assomption à 9.40 a.m. l'Epiphanie, 9.57 a.m., Joliette, 10.24 a.m., Grand'Mère 1.00 p.m., Shawinigan Falls, 1.05 p.m., Québec, 7.40 p.m.
4.30 p.m. Pour l'Epiphanie, Joliette, St-Cuthbert, Shawinigan et Grand-Mère.
6.00 p.m. Pour l'Epiphanie, l'Assomption, Joliette, Ste-Julienne, New-Glasgow et St-Jérôme.
9.15 a.m. Dimanche seulement pour Joliette, Shawinigan Falls, etc.

Les trains arrivent à Montréal, à 8.50 a.m., 11.40 a.m., 5.35 p.m., les jours de semaine, et 8.40 p.m. les dimanches.
GUY TOMBS,
Agent Général des Passagers,
Edifice de la Banque Impériale, MONTREAL

Quebec R'y, Light & Power Co.

LES TRAINS LAISSENT
Quebec pour les Chutes Montmorency
LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 5.30 a.m. à 11.00 p.m.
LE DIMANCHE—6.30, 7.0, 7.30, 8.00 et 10.00 a.m. et toutes les 30 minutes de 1.00 p.m. à 11.00 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Quebec pour Ste-Anne de Beaupré
ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY
LA SEMAINE—6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30, 11.30 a.m. 12.30, 1.15, 2.15, 3.15, 4.15, 5.15, 6.15, 7.15 p.m. 10.15 p.m. (excepté Samedi) et 10.45 (Samedi seulement).
LE DIMANCHE—6.00, 6.30, 7.00, 7.30, 8.00, 10.00 a.m. *1.45, 2.15, 3.15, 6.15, 7.15 et 10.15 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Les Chutes Montmorency pour Québec
LA SEMAINE—Toutes les 30 minutes de 6.00 a.m. à 11.30 p.m.
LE DIMANCHE—6.41, 9.39, 10.09, 10.39, 11.09, 11.39, 12.09 a.m., *12.39, 1.39 p.m., et toutes les 30 minutes de 1.30 à 11.30 p.m.

LES TRAINS LAISSENT
Ste-Anne de Beaupré pour Québec
ARRETANT AUX CHUTES MONTMORENCY
LA SEMAINE—5.30, 6.30, 7.30, 8.30, 9.30, 10.30 11.30 a.m., *12.30, 1.15, 2.15, 3.45, 5.15, 6.15, 7.15, et 10.15 p.m.
LE DIMANCHE—6.00, 9.00, 9.30, 10.00, 10.30, 11.00, 11.30 a.m., *12.00 Midi, 1.00, 4.00, 4.30, 5.15, 9.00, et 10.15 p.m.

Pour autres informations s'adresser à **J. A. EVERELL, Surintendant**

BIBLIOGRAPHIE

L'Orateur populaire, par Louis Filippi.— Tel est le titre d'un ouvrage qui vient à son heure, et que publient MM. Garnier frères, libraires-éditeurs, 6 rue des Saints-Pères, Paris.

Plus que jamais les discours sont à la mode, on en fait dans toutes les circonstances, que ce soit dans les assemblées, les réunions de famille, au bord d'une tombe, ou même pour célébrer un événement quelconque sortant du commun. Toasts, speeches, allocutions, discours se succèdent comme dans la belle antiquité. Cependant, les auditeurs n'ont pas toujours à se louer d'écouter patiemment des improvisations qui, faute d'entendement, de mise au point, sont ou trop longues ou trop courtes, et, souvent, à côté du sujet. En présentant sous forme de volume, dans une langue claire, sensée et digne, des exemples des différentes sortes de discours à prononcer en public, M. Filippi a donc fait oeuvre utile et intelligente, dont le public français lui saura gré, dont les lecteurs apprécieront les belles qualités. Cet ouvrage, qui vient d'arriver au Canada, y détonne un peu quant aux préceptes qu'il formule, étant données nos coutumes, nos moeurs spéciales, la constitution sous laquelle nous vivons. Il n'empêche que nos orateurs de toutes classes et de toutes envergures retireront un vif profit de sa lecture. C'est pourquoi nous signalons avec plaisir la parution de l'"Orateur populaire", par Louis Filippi.

Les Sources de la Piété, par Augustin Largent, ancien professeur de Théologie à l'Institut Catholique de Paris. 1 vol. grand in-16. Prix: 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

L'esprit de foi, la tiédeur, les douceurs de l'humilité, la vie commune, l'éducation, l'oraison, l'Église, l'amour de Notre-Seigneur: tels sont les sujets extrêmement variés de ce livre. Ils sont reliés par une commune préoccupation, qui est de démasquer les objections que la sensualité, la paresse, l'amour-propre opposent aux exigences de la perfection chrétienne, et de raviver les "sources de la piété". On retrouvera dans ce volume la pénétrante psychologie, l'onction toute sacerdotale, le style merveilleusement élégant et clair qui caractérisent le talent bien connu de l'auteur.

Maine de Biran, par G. Michelet, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. 1 vol. grand in-16 de la collection "la Pensée Chrétienne". Prix: 3 francs; franco, 3 fr. 50. — Librairie Bloud et Cie, 4, rue Madame, Paris, VIe.

Les discussions récentes sur la valeur des méthodes apologetiques ont à nouveau attiré l'attention sur la philosophie religieuse de Maine de Biran. Elle offre d'abord cette particularité qu'elle nous montre un philosophe, d'abord engagé dans le sensualisme, s'en détachant bientôt par une observation plus exacte de lui-même, pour s'élever jusqu'à Dieu et au christianisme. L'histoire de ses travaux est l'histoire de l'âme humaine tourmentée par le besoin de croire et par le désir de s'appuyer sur ce qui ne passe pas.

Ces pages apparaissent ainsi comme une démonstration concrète de ce témoignage de l'âme "naturaliter christiana" qu'invoque si magnifiquement Tertullien; moins larges d'aperçus que les "Pensées" de Pascal auxquelles on ne peut s'empêcher de les comparer, elles ont sur celles-ci l'avantage de décrire, dans leur continuité, les étapes d'une conversion; elles nous offrent par là un exemple pris sur le vif de cet "Itinerarium mentis ad Deum", dont saint Bonaventure et plus tard Newman ont tenté de donner la formule. Maine de Biran apparaît donc comme l'un des précurseurs de l'apologétique contemporaine.

En étudiant sa doctrine, M. Michelet a surtout voulu, par le choix des extraits, reproduire cette évolution religieuse, et montrer d'une façon expérimentale les ressources que la psychologie peut fournir à l'apologétique et aussi l'insuffisance pour mener à la foi de l'analyse exclusive de l'âme humaine. Dans les trois parties de l'ouvrage sont étudiés tour à tour en Biran le psychologue, le moraliste, le chrétien.

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles."

ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. **THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.**

ECHANGE DE CARTES POSTALES

AVIS

- 1o Ne seront publiées que les adresses comprenant en tout 20 mots au maximum;
- 2o Les adresses avec pseudonymes seront refusées, ainsi que celles poste-restante;
- 3o Certains échangistes peu scrupuleux ne répondent pas, et, se font ainsi des collections à bon marché, mais dont ils devraient rougir; comme nous ne voulons pas nous rendre les complices de leurs larcins, nous suspendrons définitivement la publication de leurs adresses, dès que nous aurons la preuve de leur mauvaise foi.

Les personnes dont les noms suivent désirent échanger :

Mlle Adrienne Perreault, 201 St Christophe, Montréal. — Mlle Anthonine Mantha, 207 St Christophe, Montréal; avec monde entier, accepte tout genre moral; réponse prompte et assurée. — Mlle Adrienne Pilon, St Liboire, Qué. — W. W. Wilson, E. E. M., St Jules, comté St Hyacinthe, P.Q. — Mlle Marie-Eugénie Fournier, 65 Bat-chelder St., Laconia, N. H.; avec monde entier. — Mlle Emma Marehand, 167 Union ave., Laconia, N. H.; avec monde entier. — Mlle Alida Ledoux, 167 Union ave., Laconia, N. H.; avec monde entier. — Alcide Archambault, commis, St Jules, comté St Hyacinthe, P. Q.; fantaisies. — Mlle Jeanne Chevrier, Rigaud, Qué.; vues et séries. — Mlle Yvonne Chapleau, 1921 St Hubert; séries. — M. Charles Legris, Terrebonne, Qué.; tous genres. — Julien Fauchoux, St Léon, Man.; avec monde entier; réponse prompte et assurée. — Mlle Paule DuRivage, 810 Sanguinet, Montréal. — M. Robert Dulude, 294a Visitation, Montréal. — Alcide Archambault, commis, St Jules, comté St Hyacinthe; fantaisies. — Mlle Jeanne Chevrier, Rigaud, Qué.; vues et séries. — Mlle Lotuisa Perrault, Boite 208, Québec; vues. — Mlle Blanche Savaria, St Basile le Grand, comté Chambly; genres divers. — Mlle Amanda Brodeur, Acton Vale, P. Q.; cartes en cuir; pas de sujets comiques. — Mlle Jeanne Charbonneau, 180 St Jacques, Chambre 4, Montréal; échange toutes sortes de cartes.

Mlle A. E. S. Béreau, 875 Drolet, Montréal; cartes en cuir. — A. D. Sicotte, marchand-tailleur, Farnham, P. Q. — J. Nérée Guenette, Trois-Pistoles, comté Temiscouata. — Mlle Odia Guillette, Manville, R. I., B. P. 6. — Mlle Année Des Rives, 1155 avenue Bordeaux, Montréal; fantaisies préférées pour Canada; vues pour pays étrangers. — Lévis Belleau, 72 rue St Georges, Lévis, Qué. — Mlle Maud E. Cour-solle, 163 Dalhousie. — M. Ernest Beaumier, 803 Elm St., Manchester, N. H. — Mlle Dorilda Chapat, 107 St Jacques, Ch. 20, Montréal. — L. A. Charbonneau, 180 St Jacques, Ch. 4, Montréal; fantaisies, vues des vieux pays, signature côté vue. — M. Wilfrid Laflamme et Joseph Marcoux, Ste Marguerite, comté Dorchester; tous genres acceptés. — Mlle Marie-Anne Saucier, St Raymond, comté de Portneuf. — Mlle M. Regina Bélanger, Old Lake Road Station; timbre et signature côté vue. — Mlle Octavie Lépine, 89 rue St Valier, St Roch, Québec; échangera avec tous les pays; réponse prompte et assurée. — Mlle Aurore Michaud, 33 Hill St., Biddeford, Maine; avec monde entier, tous genres. — Mlle Léonette Bricot, Lachute Mills, comté d'Argenteuil, cesse l'échange de cartes postales. — Mlle Estelle Bégin, 44 rue Ste Famille, Québec; vues et fantaisies. — A. Andrew, Leclercville, comté Lotbinière, Qué.; anglais et français. — Léo Sansoucy, St Jules, comté St Hyacinthe; vues préférées. — Ella Turcotte, 2534 Broad St., Fall River, Mass.; avec monde entier, avec jeunes gens instruits; français, anglais, allemand. — Mlle Marie-Anne Frigon, St Maurice, comté Champlain; cartes morales seulement. — Mlle Rose de Bengale, 169 Quesnel, Ste Cunégonde, Montréal. — Mlle Bertha de Rouville, 1069 St Antoine, St Henri, Montréal. — Mlle Nellie Gravelle, Aylmer East, P. Q. — Mlle E. Déchêne, inst., Village Tadoussac. — Mlle Blanche Lamarre, 29 rue Grant, Longueuil. — Mlle A. Viens, 9 King St., Mittineague, Mass.; correspondance anglaise, française; réponse prompte et assurée. — Mlle Agnès Baril, 7 rue Chambord, Montréal. — Mlle Elisabeth Fyfe, 658 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Florence Morency, St Jean de Dieu, comté Temiscouata, P. Q. — Serge de Boisfleury, 184 Ste Catherine-Ouest, Montréal. — H. Royer, 484 Parc Lafontaine, Montréal. — Mlle Rose Chapdelaine, Pierreville. — Napoléon Aubut, 593 Rodman St., Fall River, Mass. — Mlle Alma Parent, Rivière Trois-Pistoles, P. Q.; avec monde entier. — Mlle Rose Fournier, 499 rue Willow, Woonsocket, R. I.; fantaisies préférées. — Mlle Albina Longer, St Cuthbert Station; fantaisies.

Pour calmer vos nerfs et stimuler votre énergie, en un mot, pour vous tonifier, prenez

UN BON BAIN TURC

A notre établissement modèle

Le local des bains turcs est ouvert de 7 a. m. le lundi jusqu'à dimanche midi, (jour et nuit.)



Le grand bassin est en usage tous les jours de 7 heures du matin à 9.30 heures du soir.

BAINS LAURENTIENS, TURCS et de NATATION Angle Craig et Beaudry

Les Bonnes Ménagères se servent de

L'EMPOIS REMY

A LA FARINE DE RIZ

D. MASSON & CIE, Seuls agents, MONTREAL ET TORONTO

Pourquoi la Douma fut dissoute

(De "L'Echo de Paris")

Notre correspondant de Saint-Petersbourg nous envoie le récit de faits absolument curieux et jusqu'ici complètement ignorés qui auraient été la cause déterminante de la dissolution de la Douma:

Vendredi dernier, à quatre heures de l'après-midi, le local du journal "Misle" (Idée) fut entouré par la police, et cinq officiers, accompagnés de gendarmes, y entrèrent, afin d'arrêter les membres du bureau du comité socialiste-révolutionnaire, qui s'étaient donné rendez-vous dans une salle de la rédaction, pour y tenir une réunion secrète. Trente personnes étaient assises autour d'une table, sous la présidence du député Solomko, lorsque la police fit irruption.

On arrêta tout le monde, excepté cinq ou six députés, qui sont: Brameson, Iakoubson, Vinabère, Galeczki et Tesla. M. Solomko et quatre des principaux membres du comité, profitant du tumulte, s'enfermèrent dans un cabinet de travail. L'officier de police qui dirigeait l'opération s'approcha de la porte et pria le député Solomko d'ouvrir et de laisser sortir les quatre personnes qui se trouvaient dans le cabinet de travail. M. Solomko répondit, sans ouvrir, que ces personnes étaient ses invités et qu'il ne pouvait les livrer à la police. Au bout d'une heure, on força la porte. On ne trouva plus dans la pièce que deux personnes; les deux autres s'étaient enfuies par la fenêtre, mais pas loin, car l'une, en sautant, s'était cassé la jambe, et l'autre fut arrêtée à peu de distance.

Au cours d'une perquisition faite dans les bureaux du "Misle", on découvrit des papiers très compromettants pour le groupe du travail (Tourdovoïa Groupa) et pour les députés juifs. Le député Solomko fut laissé en liberté et put se retirer.

A neuf heures du soir, le ministre de l'intérieur convoqua le président de la Douma, M. Mourontzeff, et lui remit un décret par lequel le député Solomko était destitué. Le président n'admit pas ce décret. Il demanda deux heures de réflexion. Le ministre le prévint alors de ce qui arriverait en cas de non-acceptation de la décision gouvernementale. M. Mourontzeff se retira et convoqua aussitôt les membres du bureau de la Douma. Au bout de quatre heures de délibération, c'est-à-dire vers deux heures du matin, M. Mourontzeff retourna chez le ministre pour lui dire qu'il ne pouvait accepter le décret gouvernemental et qu'il se solidariserait avec le député Solomko. Samedi, à trois heures trente-cinq, la Douma avait vécu.

Samedi matin, le bureau prévint tous les membres que, dans la journée, la Douma serait dissoute. On se donna rendez-vous à Viborg, en Finlande, pour le lendemain, dimanche. On loua l'hôtel du Belvédère, et hier, à deux heures trente, la séance fut ouverte sous la présidence de M. Mourontzeff, dans la grande salle de l'hôtel. 175 députés étaient présents. Je n'ai pas pu pénétrer dans la salle des délibérations, car l'entrée de cette salle était défendue, même aux sénateurs. Mais j'ai pu apprendre, toutefois, par un député en vue, que l'assemblée continuerait ses travaux comme par le passé, à Moscou, dans un local particulier où a eu lieu si souvent le congrès des zemstvos.

Saint-Petersbourg est toujours très calme; on ne signale aucune manifestation.

E. K.

SIROP D'ANIS GAUVIN

Guérit:

L'Insomnie,
Douleurs de la dentition,
Rhume,
Toux,
Coqueluche,
Coliques,
Diarrhée,
Dysenterie.
En vente partout
à 25 cents
GARE AUX IMITATIONS



Cartes Postales à prix réduit

Cartes bromure en couleur, 5c... 50c la doz.
noir, 3c... 30c "
vues locales, noir... 8c "
couleur... 15c "
pays étrangers... 15c "
désastre de San Francisco... 15c "
Ivoire... 20c "
couleur... 30c "
peinte à la main... 65c "
tableaux, paysages... 25c "

Nos cartes bromures sont des meilleures marques françaises et allemandes elles sont toutes garanties être les plus belles sur le marché. Commandes par la malle promptement exécutées.

L'INTERNATIONAL

Compagnie de Cartes Postales Illustrées
29 et 31 rue St-Jacques Montréal

SI cet espace contenait l'annonce de vos produits, le Canada entier les connaîtrait aussitôt, car la publicité de "L'Album Universel" est la meilleure tout comme sa clientèle.

DAMES demandées, travail agréable, \$3 à \$5 par jour, même dans les moments de loisir, particularités envoyées, moyennant timbre de 2 cts. Adressez B P 7 St-Sauveur Québec Canada.

VUES ANIMÉES — Nous espérons que le public n'a pas oublié que le QUIMETOSCOPE est maintenant ouvert. L. E. Ouimet, Prop., 624 rue Sainte-Catherine Est.

Rien n'est plus nuisible à la société que le fléau de l'alcoolisme. Les personnes qui en souffrent voudront bien se souvenir que le Dr J. M. Mackay, M.D.C.M., peut les en débarrasser, en les traitant à "Belmont Retreat", Chemin Sainte-Foy, près Québec. Cette institution se réclame d'un long passé de succès ininterrompus, officiellement confirmés.

DE - CI DE - LA

La reine Victoria et les courses de taureaux.

On en a beaucoup voulu en Angleterre à la jeune reine d'Espagne d'avoir assisté, au lendemain de son mariage, à une course de taureaux et surtout d'avoir applaudi ce spectacle barbare. Elle ne pouvait pourtant guère faire autrement, la petite reine, pour peu qu'elle vienne à se rendre populaire auprès de ses sujets et ceux qui s'imaginent qu'elle a éprouvé du plaisir à voir estoquer des taureaux et étriper des chevaux, se trompent singulièrement.

Les spectateurs, en effet, qui se trouvaient à proximité de la loge royale, ont remarqué que dès la première course, en voyant les banderillers planter leurs petites barres de fer dans les flancs de la bête, la reine pâlit affreusement, et qu'à plusieurs reprises, dans un mouvement convulsif, elle se cramponna au bras de son époux. Et lorsque le taureau ruisant de sang reçut le coup de spada du toréador et commença à fléchir sur ses jambes de devant, la reine, livide, les yeux hagards, d'un mouvement instinctif, se leva et, sans la présence du roi qui, de son large sourire essaya de la calmer, elle se serait certainement enfuie.

Demain, pourtant, il lui faudra recommencer pour se faire bien voir de la foule avide de sang. Ce sont là les petits inconvénients du métier de souverain.

cles de pupitres et de roulements de pieds, tout cela est vieux jeu.

Quant au conseil municipal de Vienne, un orateur commença à devenir désagréable aux membres d'un parti adverse, ceux-ci, tous ensemble, se mettent à priser, et, tous ensemble, se mettent à éternuer.

Il paraît que ce moyen nouveau de faire taire un adversaire qui vous rase est d'un effet du plus haut comique.

La dynastie Krupp.

Frédéric Krupp, dont une des filles — il n'a pas laissé d'héritier mâle — va épouser le conseiller d'ambassade M. von Bohlen et Halbach, avait un profond mépris pour les titres de noblesse. Très souvent, dans l'intimité, il a déclaré qu'il ne désirait pas pour ses filles ce que dans le monde on appelle un "brillant parti". De fait, Mlle Bertha Krupp, la fiancée de M. von Bohlen, a évincé plus d'un prétendant dont le blason avait besoin d'une urgente redore.

Frédéric Krupp a d'ailleurs refusé lui-même la baronnie. Elle lui fut offerte, télégraphiquement, par l'empereur Frédéric, père de Guillaume II. Très respectueusement, mais très énergiquement aussi, le puissant fondeur de canons d'Essen, demanda à son souverain la permission de décliner cet honneur.

Krupp tout court, a-t-il dit à ses amis,

LES GRANDS MUSICIENS

WAGNER (Suite)

Il faut aller à Bayreuth pour se rendre compte de l'intensité d'émotion que peut produire un drame wagnérien lorsqu'il est joué religieusement et religieusement écouté, sans irruption d'applaudissements, sans "Bravo! brava!", sans demande de "bis", toutes choses rigoureusement interdites là-bas; avec les décors et la mise en scène tels que le maître les a réglés; avec l'orchestre invisible, aux sonorités délicieusement fondues, "jamais bruyant"; avec la salle plongée dans l'obscurité totale; avec le foyer des entr'actes remplacé par une campagne verdoyante et vallonnée, comme la sonnette par une éclatante fanfare envoyant aux quatre points cardinaux le "leit-motif" principal de l'acte suivant. Tout cela est grisant, enveloppant au suprême degré.

Nous n'avons pas ici à juger l'homme; mais en nous plaçant à un point de vue purement artistique, nous devons reconnaître que celui qui a su créer cet ensemble est bien le génie le plus colossal qu'on puisse imaginer.

Nous ne sortons presque pas de la famille en plaçant ici, un peu avant son rang chronologique, un autre membre de l'état-major wagnérien:

Bülow, Hans de, — 1830-1894, — né à Dresde.

Fut très remarquable comme pianiste, compositeur, chef d'orchestre. Comme compositeur, il procède de Schumann et de Wagner, dont il était un disciple passionné; ses maîtres pour le piano et la technique musicale furent Liszt et Liszt. Bien qu'appartenant par essence à l'école romantique, il avait le sentiment classique fortement développé.

Par ses oeuvres, peu connues en France, par son talent de virtuose et de "capelmeister", ainsi que par ses écrits, il a joué un rôle important dans l'évolution musicale allemande.

Il a épousé une des filles de son maître, Cosima Liszt, qui est devenue plus tard Mme Richard Wagner, sans que cela parût apporter le moindre trouble dans les relations cordiales existant entre lui et le maître de Bayreuth.

Avant de quitter Wagner et son entourage direct, il est impossible de ne pas poser une question du plus haut intérêt, mais à laquelle l'avenir seul pourra répondre. Wagner a-t-il réellement opéré une réforme, créé un art nouveau et national, comme il le dit lui-même; enfin, fera-t-il "école" ?

Jusqu'à présent, aucun successeur ne se dessine nettement. On voit bien quelques compositeurs, aussi bien en France qu'en Italie qu'en Allemagne, adopter ou plutôt essayer certains de ses procédés, par exemple, faire emploi de motifs typiques, ou diviser un opéra en trois actes, au lieu de quatre ou cinq, qui étaient la mesure ordinaire avant lui; on en voit profiter des progrès qu'il a fait faire à l'instrumentation, et employer les cuivres nouveaux qu'il a introduits dans l'orchestre; avoir trois flûtes, trois clarinettes, compléter les familles; on en voit rejeter la division par morceaux séparés, reliés par des récitatifs, et lui préférer celle, plus logique et plus vivante, par scènes se soudant les unes aux autres sans solution de continuité. Mais personne encore, au moyen de ces "formules", pour employer le mot actuel, n'a mis debout un ouvrage qui puisse être considéré comme la continuation de l'oeuvre de Wagner. Ces tentatives isolées ne prouvent qu'une chose: c'est le retentissement universel des luttes triomphales de cet homme extraordinaire, retentissement tel que, dans le monde musical entier, chacun a dû étudier le détail des procédés dont l'ensemble seul constitue sa technique générale; de cette étude nécessaire, il est résulté pour chacun un agrandissement de son horizon propre, une plus large conception de ce qu'il concevait déjà; et c'est ainsi que Wagner, au moins jusqu'à présent, aura influé puissamment sur l'évolution musicale. Pour le continuer dans le sens vrai du mot, il faudrait un homme de la même envergure que lui; et si cet homme existe, il ne consentira pas à jouer le rôle d'un imitateur: il voudra, lui aussi, inventer quelque chose de nouveau. Je me rangerai donc assez volontiers, jusqu'à preuve du contraire, dans le parti de ceux de ses admirateurs qui voient en Wagner un fait isolé, un produit nécessaire de plusieurs siècles d'efforts allemands, dont il est l'ultime expression, et non un réformateur ou un chef d'école. C'est le point culminant d'une magnifique chaîne de montagnes, dont nous venons d'explorer tous les sommets; on n'ira pas plus haut, on fera autre chose.

Il nous reste à voir quelques autres compositeurs allemands se rattachant à l'école de Weber, Mendelssohn et Schumann.

(A suivre)



CIE GENERALE TRANSATLANTIQUE

De New-York au Havre-Paris, (France)

Départ chaque jeudi, à 10 heures a. m.

- *LA PROVENCE.....sept. 6
- *LA LORRAINE.....sept. 13
- *LA TOURAINE.....sept. 20
- *LA SA VOIE.....sept. 27
- *LA PROVENCE.....oct. 4
- *LA LORRAINE.....oct. 11

Génin, Trudeau et Cie, agents généraux pour le Canada, No 22 rue Notre-Dame Ouest, Montréal.



Nous avons le stock le plus considérable au Canada, de

MEUBLES DE BUREAUX

ainsi que de MEUBLES pour ECOLES, EGLISES, THEATRES, et EDIFICES PUBLICS. Nos Bureaux "EMPIRE" vous donneront satisfaction et laisseront à vos clients une impression favorable de votre bon goût.

Si vous avez en vue quelques changements dans votre bureau, venez nous voir, ou écrivez-nous et nous vous fournirons des plans et estimés gratis.

CANADA OFFICE FURNITURE CO., 221, rue St-Jacques, Montréal. Tél. Bell Main 1691

FERDINAND MORETTI

TAILLEUR FASHIONABLE

IMPORTATIONS DIRECTES d'Europe, des étoffes les plus nouvelles et de la plus indiscutable élégance

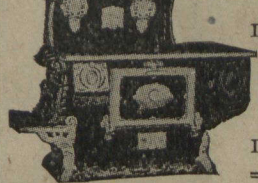
COUPE GARANTIE

Téléphone Bell MAIN 2681

1658 rue Notre-Dame (2 portes de la cote St-Lambert)



Fourneau "Pilot" en acier de Walker



Incomparable comme poêle de cuisine. Se fait avec ou sans Réserveur, Tablettes ou Réchaud.

Venez les voir. Demandez catalogues

Seul Agent LUDGER GRAVEL, 22 à 28 Place Jacques-Cartier, MONTREAL. Téléphones Bell, Magasins, - Main 641 Bureaux, - Main 512 Après 6 p.m. Est 2314 Tél. Marchands 694



Donnez-nous votre commande immédiatement pour votre nouveau

Complet d'Automne

et vous serez certain d'être servi à temps, car nous venons de recevoir nos importations de

Tweeds et Etoffes Nouvelles

J. N. LEFEBVRE MARCHAND-TAILLEUR Coin Amherst et DeMontigny

Tél. Est 4906

VER SOLITAIRE

TÆNIFUGE LANCTOT Guérison Assurée

Spécifique incomparable dont l'emploi est général et presque exclusif dans plusieurs Hôpitaux du pays. — Le TÆNIFUGE ne requiert aucun traitement préalable, il se donne le matin à jeun — douze capsules sont une dose. — La bouteille \$1.00 franco, par la poste. — Ecrivez pour pamphlet descriptif gratuit.

HENRI LANCTOT, Pharmacien Pharmacies 672 rue St-Laurent et 299 1/2 rue St-Laurent, Montréal



L'habitation de M. Uldéric Legris, éleveur, de la paroisse de Saint-Léon, comté de Maskinongé, dont nous avons parlé récemment à nos lecteurs.

Les gamins de Versailles.

Le prince Chlodwig de Hohenlohe raconte dans ses "mémoires" qui viennent de paraître, que lors du séjour que le roi Louis II de Bavière fit à Versailles, le 24 août 1871, "une bande de gamins versaillais s'amusaient à suivre le roi et à imiter sa façon de marcher."

Le prince de Hohenlohe ne nous dit pas pourquoi les gamins versaillais, cruels comme tous les gamins, se moquaient plutôt du roi de Bavière que de tout autre. Et pourtant, cela s'explique aisément.

Tout, dans le roi de Bavière, était bizarre, incompréhensible, paradoxal. Sa haute stature, agrandie par un fort embonpoint, était surmontée d'une tête disproportionnée, d'une tête minuscule, d'une tête d'enfant. Et cette tête, le roi la balançait continuellement de droite à gauche, d'avant en arrière; en faisant exécuter à son faciès d'affreuses grimaces. Ce roi donnait l'impression d'une figure de guignol.

Les gamins de Versailles ne s'y trompèrent pas. Trop jeunes pour être psychologues, ils singèrent le souverain malheureux dont tout le physique décelait déjà les symptômes pathologiques de la folie dans laquelle il allait sombrer. Ils l'ont singé par instinct, parce que les fous amusent toujours les gamins; ils ont pressenti la catastrophe.

Hatchi!

Les conseillers municipaux de Vienne, qui est la capitale de l'obstruction parlementaire et municipale, ont trouvé un nouveau moyen d'empêcher un orateur de parler.

Plus de coups de trompettes d'enfant et de sifflet, plus de clapotements de couver-

cela signifie quelque chose. Tandis qu'en acceptant de m'appeler baron de Krupp, je me trouverais être l'égal d'un tas de gens qui tiennent leurs titres on ne sait d'où. Je me trouverais dans une société par trop mêlée.

Le fait est qu'avec les princes, les ducs et les comtes romains, on ne s'y reconnaît plus.

Berlin jugé par un Anglais.

Dans un grand journal de Londres, M. Bart Kennedy publie une série d'articles où il résume les impressions de son séjour en Allemagne. Voici en quels termes il parle de Berlin:

"Berlin est la ville des angles droits et des monuments — surtout des monuments. J'espère que je ne serai pas taxé de grossièreté en disant que dans l'ensemble la capitale allemande m'a fait l'impression d'une belle colonie pénitentiaire bien installée. Berlin a de jolis parcs, des fontaines et des places, mais tous ont la même allure correcte; c'est une ville qui n'a pas de note individuelle, personnelle, tout y est monotone.

On n'y peut guère tourner la tête sans avoir un monument devant les yeux. Il y en a ici, là, partout, dans les jolies et propres avenues, sur les places, au coin des rues, au milieu des rues, au commencement et au bout des rues. Des monuments et des statues partout. Et si l'on s'arrête devant une vitrine, on peut être sûr d'y voir un portrait de l'empereur Guillaume. Et si l'on va au restaurant prendre son repas, on peut être sûr de se trouver assis sous un portrait de Guillaume. Partout son oeil vous couve. De partout il vous regarde dans ses multiples costumes et uniformes."

La villa abandonnée

Nouvelle par Madame H. R. Cattell

(Droits réservés)

Par une vitesse toute du 20ème siècle nous franchissons, ma fillette et moi, la distance qui sépare la ville des prairies verdoyantes qui s'étendent en bordure le long du fleuve majestueux.

Du regard, nous suivons attentivement le paysage familier qui se déroule de chaque côté de nous, constatant ça et là, un progrès ou une ruine qui naguère, n'y était pas. Mais ce spectacle ne distrait qu'à moitié notre attention, car nous sommes des pèlerins apportant nos dévotions au culte des souvenirs, que renferme en si grand nombre notre ancienne villa, immense sépulture blanche de nos bonheurs passés.

Avec appréhension nous approchons de l'endroit d'où nous allons voir les tourelles de la villa. Encore un détour et nous y sommes. Nos yeux cherchent anxieusement la première silhouette de cet objet inanimé, mais pourtant si cher à nos coeurs. Soudain, à l'unisson, nous nous écrions: Voilà "Tirus". Grande, morne, silencieuse, la maison conserve, malgré tout, son aspect imposant.

Laissant là la ligne d'acier qui, comme un grand serpent, se déroule à travers la plaine, hâtivement nous traversons les champs qui nous séparent encore du but de

de chaque nouvelle journée, nous entrerons dans ce séjour, jadis si gai, aujourd'hui si tranquille et si triste.

A notre approche une nuée d'oiseaux s'envole de tous côtés, craintifs à la vue des visiteurs qui troublent la quiétude de leur retraite. Restez, restez, charmants compagnons de cette solitude, n'avez-vous pas entendu parler de celle qui naguère jeta des miettes à vos aînés, à l'endroit même où vous construisez aujourd'hui vos beaux nids d'amour?

— "Viens, mon aimée, rentrons. Quoi, tu recules, ma chérie, tu as peur? Tendre fillette, reste au soleil et chasse les papillons pendant que ta mère fera seule la visite de ce tombeau de ses espérances. Pourquoi attrister ton enfance si sereine par de trop mélancoliques souvenirs?"

La serrure, toute rouillée, jette des cris de détresse lorsque d'une main tremblante j'y fais tourner la clef.

Le froid de ce sombre intérieur me glace jusqu'au coeur; mais j'y pénètre quand même.

L'odeur désagréable du renfermé me prend à la gorge, je m'empresse d'ouvrir grands les volets, mais il me semble que le soleil n'y passe qu'avec répugnance, tant

qu'un qui, d'un sommeil léger, dormirait derrière elles.

J'entre enfin dans cette chambre qui fut mienne. Un aiglon furieux en a décroché une persienne ce qui permet aux rayons lumineux de l'astre bienfaisant d'y venir jouer à cache-cache et, seule entre toutes, elle paraît me sourire la bienvenue. Une berceuse m'invite à m'y reposer quelques instants. Du jardin ma fillette m'appelle gaiement. Je lui réponds de même pour la rassurer. Puis mon regard se pose tour à tour sur ces objets si connus, si aimés et la rêverie s'empare de moi. Je me rappelle le temps où la villa n'était pas comme aujourd'hui, morne, déserte, et toute cloîtrée, à l'exception de cette pièce où une seule personne bien triste se repose sans penser au présent, sans souci du lendemain, songeant seulement au passé, et, par contraste, souffrant horriblement.

Chère, belle, grande villa quand toutes tes chambrées étaient occupées par papa, maman, tantine, parrain, garçonnets et fillettes, quelle vie pétillait dans tous tes coins! Quels bruits charmants retentissaient partout! Et à l'ombre de la cheminée, la chatte, Grisette, si casanière qu'on la retrouve toujours à son poste. Puis sur le seuil, les fidèles gardiens Castor et Pollux, l'intrepide terreneuve avec le gentil collie, compagnons des enfants dans leurs jeux et protecteurs zélés autant que camarades joyeux. Dans l'écurie il me semble entendre le hennissement de Ma Mie saluant le retour de Jerry, beau cheval de race, l'orgueil de la maison. Que sont-ils devenus ces amis muets et dévoués qui apportaient tant d'agréments à cette douce vie champêtre? Qui saurait me le dire?

Voici venir le crépuscule, l'heure charmante des douces confidences, des tendres rêveries. A cette heure mystique nous nous réunissons l'automne au coin du feu, grands et petits, nos voix fraîches et heureuses s'unissant dans des refrains de vieilles chansons patriotiques ou sentimentales: cantique préféré ou ballade mondaine, tout y passait avec l'entrain et la verve d'un gai carillon se changeant parfois en notes languissantes, qui amenaient les larmes aux yeux des plus sensibles.

Ah! ces beaux jours d'autrefois évanouis à jamais, avec quel amer plaisir je les vois en imagination dans ma pénible solitude du présent. Si nous pouvions les revivre ces heures fortunées de notre vie, mais c'est ce terrible "jamais" qui s'interpose toujours entre le bonheur et nous.

J'aurais voulu m'abandonner inerte à ce profond sommeil de l'extrême fatigue pour me sentir aborder dans l'inconnu, parmi le froid et l'obscurité où vous reposez, ô fantômes aimés.

Avec contentement je le recherchais jadis ce sommeil qui réparait mes forces et m'enveloppait de songes aux ailes de blanches colombes qui voltigeaient légères autour de moi, roucoulant de doux messages d'amour: maintenant c'est un cauchemar d'oiseaux de proie contre les attaques desquels j'ai à me défendre et je ne vois venir venir leur visite nocturne qu'avec dégoût.

Autrefois les richesses, les honneurs, les plaisirs — tout. Aujourd'hui, pauvreté solitude, ennui.

Mais il me reste encore des trésors d'un prix inestimable, mes charmantes et tant aimées petites filles pour lesquelles il faut vivre et lutter.

La vie est bien comme une grande échelle où pendant que les uns montent, les autres descendent et si nous ne restons pas stationnaires au bas, perdant le temps en vains regrets, nous remonterons à notre tour. Qui dira qu'il n'y a pas compensation aux douleurs d'ici-bas? pas de cicatrices aux blessures de l'âme?

H. R. C.

HOTEL PELOQUIN

Les hommes d'affaires soucieux de ne point compromettre leur santé par le surmenage, devraient se souvenir que l'Hôtel Pelouquin, d'Ahuntsic, — à une demi-heure de tramways de Montréal, dans un site charmant, — leur offre des distractions uniques, un menu et un service irréprochables. C'est un hôtel fashionable par excellence.

LE COURRIER DE L'OUEST

Organe des Canadiens-français de l'Ouest.

Le seul journal publié en langue française à l'Ouest de Winnipeg. Publié tous les jeudis à Edmonton. Contient des descriptions du pays, nouvelles des colonies canadiennes et une foule d'informations sur l'Ouest canadien. Contient un "Coin Féminin", rédigé par Magali.

Abonnement, \$1.00 par an.

Adresse: "Le Courrier de l'Ouest", Edmonton, Alberta.

Complet, \$10.00

Fait sur commande

Pantalon, \$3.00

Parfait ajustement garanti ou l'argent sera remboursé. Si vous voulez vous payer le luxe d'un complet neuf taillé, cousu et ajusté sur commande et parfaitement seyant, si, en même temps, vous désirez épargner au moins \$10.00, écrivez immédiatement pour avoir des échantillons et des blancs de commande que nous vous enverrons par la poste, tous frais payés.

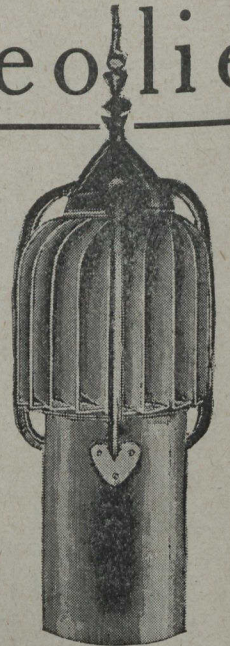
Si vous demeurez à Montréal, adressez-vous à notre fabrique, No 561 rue St-Paul ou à notre succursale de l'Est, 502 rue Ste-Catherine Est.

Montreal Custom Tailoring Co

Main 2004 Est 3311



Ventilateur Aeolien



CE VENTILATEUR a établi sa supériorité sur tous ceux qui ont été soumis au public. Il a été établi, par des essais qui en ont été faits, son adaptabilité à la ventilation des grandes bâtisses, de cabinets, des voûtes d'églises, des écoles, des manufactures, des étables, etc. Il est pourvu intérieurement d'une vis à ailes, au moyen de laquelle un courant d'air continu est établi.

Le caractère distinctif de ce ventilateur est que le pouvoir moteur n'est pas seulement produit par le plus léger courant d'air, mais encore par la différence de température à l'intérieur et à l'extérieur de la bâtisse.

Tout ventilateur est garanti donner entière satisfaction.

Catalogue illustré envoyé gratis sur demande

T. LESSARD

Ci-devant de Lessard & Harris
SEUL MANUFACTURIER

Plombier et Poseur d'Appareils de Chauffage
191 rue Craig Est, Montréal

En face du Champ-de-Mars

Solution de Biphosphate de Chaux

DES FRERES MARISTES

32 ANS DE SUCCÈS



Cette solution est un excellent fortifiant; elle est très efficace pour combattre la consommation. Ceux qui en font usage pendant un certain temps, en obtiennent des effets excellents.

Employée pour combattre les bronchites, elle donne tous jours de très bons résultats; pour mieux dire, guérison complète si on en fait usage à temps et de la manière indiquée dans le prospectus.

A peu près toutes les maladies de poitrine proviennent du manque d'aliments phosphatés. La Solution de Biphosphate de Chaux des Frères Maristes, qui est très riche en phosphate de chaux, a pour effet de combattre ces sortes de maladies.

Cette Solution est un aliment précieux et nécessaire aux enfants qu'une croissance rapide épuise. Elle n'est pas moins avantageuse aux personnes qui pendant l'été digèrent mal et n'ont pas d'appétit, etc.

On trouve la Biphosphate de Chaux des Frères Maristes chez les principaux pharmaciens du Canada et des Etats-Unis. — Dépositaires Généraux, HURTUBISE & CIE, 20 rue St-Alexis, Montréal.



LES AMIS DE BÉBÉ

notre pèlerinage. A mesure que nous en approchons, des sites familiers se dessinent à nos yeux.

C'est bien toi, ô villa aimée, quoique vieillie par le temps. Tu portes des lézards que la vigne vierge grimpante ne saurait cacher, quoiqu'elle les enlace étroitement de ses bras vigoureux.

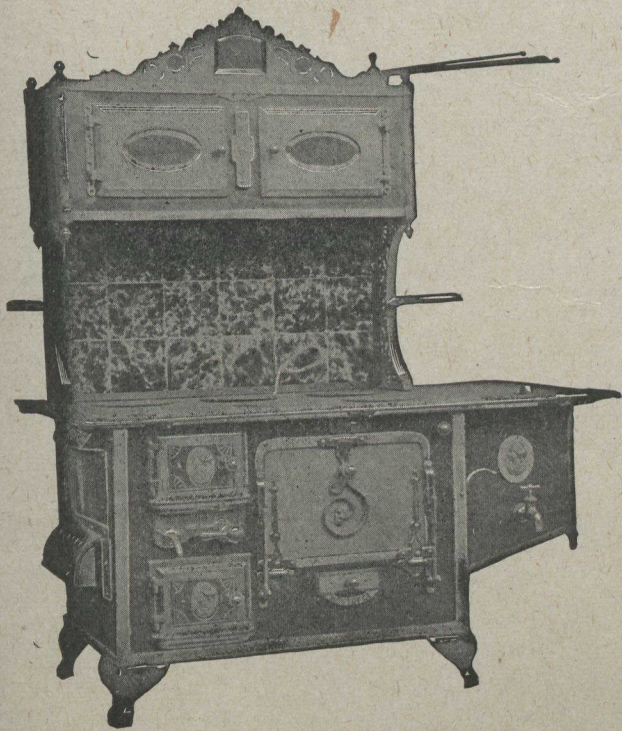
Une à une, je regarde les fenêtres à persiennes closes et je sais à ne point m'y tromper, ce que cache chacune d'elles. Derrière celle-là est l'écritoire de mon vaillant grand-père, et sur la table, tout auprès, la corbeille à ouvrage de ma mère chérie. Sous le toit, de ce côté, les jouets à moitié brisés de mes adorables chérubins. Ah! je connais la cachette de toutes ces vieilleries abandonnées dans ton sein ami, ô ma chère villa, malmenée par le temps, mais pleine encore du parfum des souvenirs!

Tout ce que j'ai vu dans mes voyages n'a pu effacer de ma mémoire aucun de tes détails chéris et personne ne te connaît et ne t'aime comme moi. Réjouis-toi donc un peu à la vue de ma fidélité. C'est une vertu si rare même auprès du domaine de nos ancêtres!

Faisons le tour, fillette, et, de ce côté, là où le soleil le salue tout d'abord à l'aube

LE
Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT
LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

496, rue Ste-Catherine Est

Atelier

DE

Photo-Gravure



Le
Département
de
Photo-Gravure
de
"l'Album Universel"

The Montreal Photo-Engraving
Company

Ce titre acheté de l'hon. T. Berthiaume, est la propriété
de "l'Album Universel", 51, rue Ste-Catherine Ouest

CET atelier est installé dans le même local que
"l'Album Universel", au No 51, rue Ste
Catherine Ouest, coin de la rue St Urbain.
Toutes sortes de travaux de photo-gravure et
de gravure entrepris et garantis pour l'élégance
et le fini.

Demi-tons et dessins en ligne sous le plus
court avis.

Nous avons à notre disposition un outillage
complet, fort coûteux, qui nous permet de travail-
ler les procédés des couleurs de toutes sortes:
trois couleurs, procédé "Day", grain, etc.

Spécialité: "Catalogue" qui exigent le meil-
leur goût et la plus grande attention.

Venez nous voir, ou téléphonez, Bell Est 2145
et vous aurez satisfaction pour les prix comme
pour le goût artistique de nos travaux. Les com-
mandes par la poste sont promptement exécutées.

Que l'on veuille bien prendre note que M. G.
Lyons, connu comme l'un des meilleurs photo-
graveurs de ce pays, est le contremaître de notre
atelier.

The Montreal Photo - Engraving Co'y,
51, Rue Ste-Catherine, Ouest
Coin de la Rue Saint-Urbain, MONTREAL

E. MACKAY, Propriétaire.

SUCCESSALE DE QUEBEC

LEGER BROUSSEAU, Agent 13, RUE BUADE, QUEBEC

PARC DOMINION

PAR EXCELLENCE LE RENDEZ-VOUS DE LA POPULATION

DARE - DEVIL BABCOCK,

Bouclant la Boucle de la Mort et volant à
bicyclette dans l'espace.

NE MANQUEZ PAS
DE VISITER

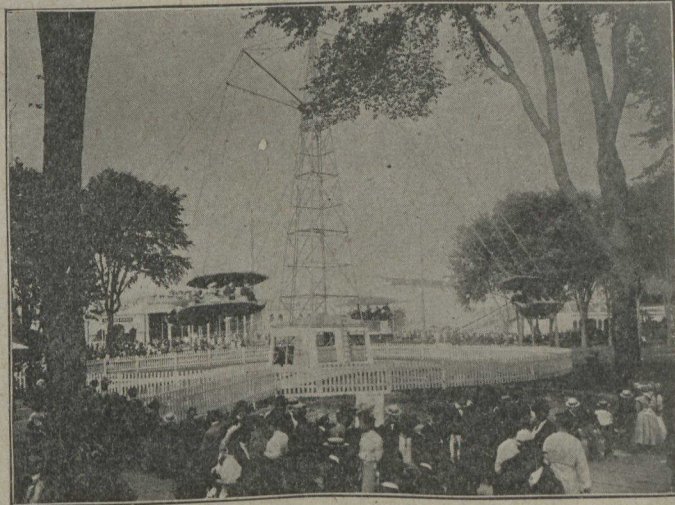
L'incubateur de Bébés

Le Théâtre Electrique

Les Voyages autour
du monde

Les Chutes, etc., etc.

Le patinoir de patins à roulettes
ouvert tous les après-midis et soirs



Allez entendre les
chansons illustrées

DE

BOB PRICE

AU

Théâtre Electrique.

Musique exécutée par
l'excellente

Fanfare

Vander Meerschen

L'héroïne du Câble Aérien,

Melle ELLA ZUILA,

L'héroïne du Câble Aérien.

ATTRACTIONS PERMANENTES UNIQUES

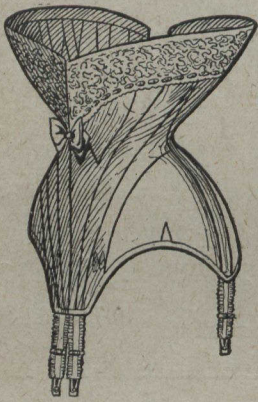
Admission: Adultes 10 cts; Enfants 5 cts

Tous les tramways allant à l'est
conduisent au Parc Dominion.

LE CORSET "E.T."



E. T. 337



La Déesse 812



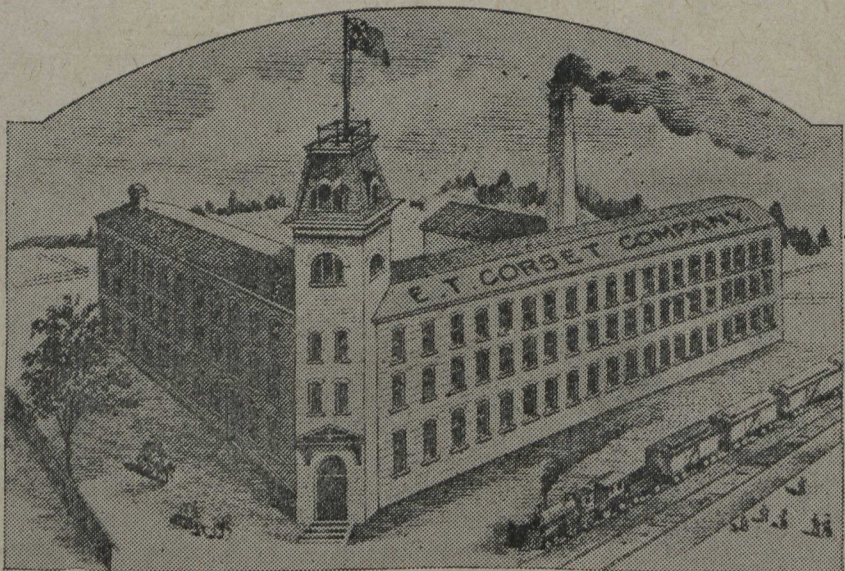
E. T. 508



est fabriqué sur des principes hygiéniques et scientifiques, sa coupe est élégante, gracieuse et parfaite.

C'est lui qui contribue à rendre à la femme cette grâce séduisante qui lui à value le titre de

Chef-
d'œuvre
des Dieux



The Eastern Township Corset Manufacturing Co., Ltd

BUREAU PRINCIPAL:
337 RUE ST-PAUL, MONTREAL

ST-HYACINTHE, Que.

TORONTO : 10 RUE MELINDA
QUEBEC : 226 RUE ST-JEAN